BnF Gallica

Cric-Crac : roman maritime. T. 1 / par Edouard Corbière

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Corbière, Édouard (1793-1875). Auteur du texte. Cric-Crac : roman maritime. T. 1 / par Édouard Corbière. 1846.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

CRIC-CRAC,

ROMAN MARITIME

PAR

ÉDOUARD CORBIÈRE,

Auteur de : *les Aspirants de marine, le Négrier, Pelaïo,* etc.

I.

PUBLICATION

DE CHARLES LE CLERE

ÉDIT.-LIEB.

PARIS.

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LES CABINETS DE LECTURE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 1.

1846

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CRIC-CRAC

Ouvrages du même auteur.

Le Négrier, 3e édition (sous presse),	**2 vol. in-8.**
La Mer et les marins (épuisé),	**1 vol. in-8.**
Contes de bord (épuisé),	**1 vol. in-8.**
Les Pilotes de l'Ivoise (épuisé),	**1 vol. in-8.**
Le Prisonnier de guerre,	**1 vol. in-8.**
Les Aspirants de marine,	**2 vol. in-8.**
Deux lions pour une femme,	**4 vol. in-12.**
Le Kanian,	**2 vol. in-8.**
Les Trois pirates,	**2 vol. in-8.**
Les Folies brises,	**2 vol. in-8.**
Tribord et babord,	**2 vol. in-8.**
Les Ilots de Martin-Vaz,	**2 vol. in-8.**
Pelaïo,	**2 vol. in-8.**

Paris. — Imprimerie de Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

CRIC-CRAC,

ROMAN MARITIME

PAR

ÉDOUARD CORBIÈRE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

I.

PUBLICATION
DE CHARLES LE CLERE
ÉDIT.-LIBR.

PARIS.

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LES CABINETS DE LECTURE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 1.

1846

21511

LE COMMANDANT CATRUCHON.

A cette époque si décisive de notre révolution, où un décret de la Convention osa proscrire les nobles et prononcer la confiscation de leurs biens, nos armées se trouvèrent tout à coup privées de leurs chefs, en face de toute l'Europe, coalisée contre la France ré-

publicaine ; et comme jusque là les familles privilégiées avaient seules occupé les grandes fonctions et les hauts grades militaires, il fallut que le gouvernement, lui-même improvisé, songeât à remplir, presque à la même heure, le vide immense que l'émigration venait de produire à la tête de nos cohortes rassemblées à la hâte pour la défense du territoire. Partout ailleurs qu'en France, cet abîme n'eût jamais été comblé. Mais dans notre heureux pays, où les ressources intellectuelles de la société s'élèvent toujours au niveau des plus pressantes nécessités, on est certain de rencontrer des chefs partout où l'on voit jaillir les soldats.

En moins d'un mois, les quatorze armées que le retentissement des premiers pas de la république avait fait sortir du sol, marchèrent à l'ennemi à la voix des généraux et des officiers qu'elles avaient enfantés en courant à la frontière ; et ces capitaines de la veille,

conduisant au feu, qu'elles voyaient pour la première fois, des troupes presque aussi jeunes que leurs drapeaux, soumirent en quelques années de combats, les vieilles phalanges de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie.

Dans l'armée navale, plus particulièrement livrée à la domination nobiliaire, la substitution subite des officiers roturiers aux officiers de l'ancien régime, avait dû rencontrer plus de difficultés encore que dans l'armée de terre.

Le commandement des escadres, qui jusque là n'avait été exercé que par des hommes dont l'orgueil s'était attaché à laisser ignorer à leurs subalternes la science indispensable à la conduite des navires, venait de passer dans les mains des officiers de fortune et des maîtres pilotes, les seuls hommes du Tiers-État à qui l'on eût imposé par besoin d'eux, quelques connaissances astronomiques.

Pour compléter tant bien que mal le nom-

bre nécessaire d'officiers inférieurs, on avait appelé à remplir ces fonctions secondaires les maîtres d'équipage, les maîtres canonniers et les capitaines d'armes que l'on s'était vu réduit à arracher ainsi à leur spécialité pour les affubler d'un grade qu'ils n'avaient jamais osé ambitionner, et auquel, par conséquent, ils devaient n'être que très imparfaitement préparés. Dans cette sorte de cataclysme d'avancement, une seule des classes qui composent ce qu'on appelle à bord des vaisseaux, la *maistrance*, avait été oubliée ou exceptée malgré les prétentions excessives qu'elle affichait, à cette époque singulière où l'opinion publique et les besoins du moment autorisaient si aisément le ridicule de toutes les folles ambitions. Le corps des calfats du port de Brest, vivement indigné qu'on eût convié des maîtres charpentiers et jusqu'à des maîtres voiliers, à faire partie des états-majors dont on lui avait fermé l'accès, résolut, dans

un jour de colère, d'adresser une plainte au comité de salut public, pour reprocher au citoyen ministre de la marine, l'exclusion injurieuse dont il s'était permis de frapper une des corporations les plus utiles au service des vaisseaux et des arsenaux de la république une et indivisible.

Avant de formuler leur énergique réclamation, les membres de cette confrérie savante, jugèrent à propos de se réunir dans la salle où siégeait ordinairement le club des démocrates finistériens, les plus avancés en extravagance. L'assemblée, présidée par le doyen des calfats émérites du port, fut nombreuse et devint fort confuse. Plusieurs des assistans proposèrent divers projets d'adresse.

L'un des chefs de la corporation, que ses collégues citaient comme une des gloires du calfatage, malgré le pédantisme de son érudition un peu trop romaine, prit la parole dans ce grave débat et demanda à lire à l'ho-

norable et docte compagnie, la remontrance respectueuse, mais ferme, dans laquelle il croyait avoir exposé succinctement les justes griefs de ses confrères. Le président, après avoir consulté les cinq ou six membres qui l'assistaient au bureau dans ses burlesques et imposantes fonctions, invita maître Catruchon à vouloir bien communiquer à l'assemblée le croquis d'adresse qu'il avait préparé pour la circonstance solennelle qui venait de réunir, comme en un faisceau de licteurs, les plus illustres calfats de la France régénérée.

Maître Catruchon ayant tiré de la poche de son large habit à basques, le papier qu'il avait, dès la veille, noirci de sa prose un peu calleuse, procéda en ces termes à la lecture de son œuvre, au milieu du recueillement et du silence de tout son auditoire :

AU CITOYEN

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

LES CITOYENS CALFATS, DU PORT DE BREST,

soussignés, — *Honneur et respect.*

CITOYEN,

« Tu dois être juste comme Caton, et nous » sommes molestés comme autrefois Corio- » lan. Ne nous force pas à aller chercher jus » tice dans le camp des Volsques. Attention : » voici nos plaintes, écoute, réfléchis et ré- » ponds.

» Nos escadres manquaient d'officiers après » la désertion des nobles. Toutes les branches » de la maistrance ont reçu des épaulettes » comme s'il en pleuvait, excepté les maîtres » calfats, que le citoyen ministre de la ma- » rine a traités comme jadis les patriciens et

» les aristocrates traitaient le peuple et les
» esclaves. Tu le sais pourtant, toi, citoyen
» président, jamais les coutures du vaisseau
» de la république n'ont eu besoin de l'étoupe
» du patriotisme, sans que les calfats n'aient
» pris le fer du dévouement pour les boucher
» et les rebattre avec le maillet de la liberté...
» Et, cependant, qu'a-t-on fait pour nous qui
» avons tout fait pour l'Etat? On nous saborde
» de dégoûts et d'humiliations, pendant qu'on
» calfate les autres, d'honneurs et de galons
» sur toutes les coutures. Dix places, vingt
» places d'enseignes et de lieutenans sont en-
» core vides à bord des vaisseaux du peuple
» souverain; qu'on nous les donne, nous les
» remplirons, c'est notre envie; ou nous les
» boucherons, c'est notre état... Ou, si on ne
» nous les donne pas à remplir ou à boucher...
» Le citoyen ministre de la marine est homme,
» et il n'y a que cent cinquante lieues du club
» de la rue de Siam à celui des Jacobins de Pa-

» ris. Comprends-nous, si tu veux, et lui aus-
» si, pour nous épargner d'aller nous-mêmes
» faire couler sous ses yeux et sous son propre
» nez, le brai encore brûlant de notre juste
» indignation.

» Salut et fraternité,

» LES CALFATS DE BREST. »

A l'audition de cette supplique furibonde, les plus enthousiastes hurlèrent d'admiration. A la troisième lecture, l'orateur fut enlevé et porté en triomphe au moment où il allait prononcer pour la cinquième ou sixième fois, la phrase retentissante, symbolisant *les coûtures du vaisseau de la république, bouchées par l'étoupe du patriotisme avec le maillet de la liberté*. Jamais, en assemblée délibérante, la métaphore politique n'avait obtenu un succès aussi étourdissant, ni remporté une victoire

aussi populaire. L'adresse, goûtée avec transport, ou plutôt dévorée avec rage, fut portée aux nues à l'unanimité des voix, moins celle de son impassible auteur; et dix jours après qu'on l'eut envoyée à Paris, le chef du district maritime de Brest recevait l'ordre d'élever dix maîtres calfats ou seconds maîtres-calfats, au grade d'enseigne de vaisseau, pour servir à bord des bâtimens de l'une et indivisible république française. Il serait assez inutile, je crois, d'ajouter qu'au nombre des heureux que devait faire cette promotion, l'éloquent Catruchon se trouva placé en première ligne, comme une des plus précieuses acquisitions que pût faire le corps des officiers de vaisseau. Après avoir accepté avec toutes les cérémonies qu'il était d'usage d'essuyer en pareil cas, la nouvelle dignité que venait de lui accorder le ministre de la marine, en attendant que son mérite personnel justifiât une telle faveur, l'enseigne Catruchon rentra chez

lui fastueusement harnaché de tout un uniforme d'enseigne de vaisseau.

Sa femme, bonne et épaisse Basse-Bretonne, qui n'avait partagé jusque là que fort médiocrement l'enthousiasme de son époux pour la révolution française, s'écria en le voyant arriver à elle avec tout cet attirail de brillans insignes : Ils vont donc recommencer leur carnaval, tes patriotes, puisqu'ils t'ont déguisé en Mardi Gras ! La pauvre créature ne put, au reste, que bien difficilement, associer plus tard, dans sa faible tête, l'idée qu'elle avait toujours eue de son époux, et l'idée qu'elle s'était faite jusque-là d'un officier de marine. Un ancien calfat, bâté d'une paire d'épaulettes et sanglé d'un ceinturon d'épée, lui sembla très longtemps encore la transformation la plus grotesque qu'eût opérée la perturbation sociale qui s'était accomplie sous ses yeux, sans avoir beaucoup déve-

loppé son intelligence, ni remué très profondément son ambition.

Le couple Catruchon avait produit, depuis quelques années, un fils qui, héritant de l'exaltation un peu caractéristique de M. son père, avait tellement dédaigné les connaissances littéraires qu'on avait voulu lui inculquer, qu'à l'âge de plus d'onze ans, il n'avait appris que très imparfaitement, aux écoles primaires, à déchiffrer les premières lignes de l'Eucologe décadaire. Plusieurs fois, le studieux auteur de ses jours s'était ingénié à lui inspirer pour les trois ou quatre volumes d'histoire ancienne qui faisaient ses délices, une partie de la passion respectueuse qu'il nourrissait pour ces vieux bouquins : toujours le rebelle élève avait obstinément repoussé la substance morale que lui présentait la prévoyance paternelle, avec plus d'opiniâtreté peut-être que de discernement. Joueur, querel-

leur et têtu, le jeune Scévola faisait le malheur de sa mère, sans laisser concevoir à son père, l'espoir qu'au dire de l'antique chanson de nos armées, le père de Roland avait placé dans la gaminerie de son héroïque fils. Quand il rentrait au logis, comme cet illustre polisson, barbouillé, déchiré, meurtri, après avoir battu et fait battre entr'eux tous les enfans du voisinage, l'enseigne Catruchon ne savait consoler son épouse, du déplaisir de s'être donné un tel héritier, qu'en lui répétant assez tristement : « Il n'eût été bon qu'à faire un aristocrate. Nous essaierons d'en faire un mousse. »

Pendant les plus mauvais jours de la Terreur, l'ex-calfat parvenu, qui n'avait jamais poussé la frénésie des opinions jusqu'à la négation de tout sentiment humain, s'était chargé, on ne sait trop comment, d'une toute petite fille, que le brave homme avait trouvé moyen d'arracher à la proscription que venait

d'éviter la famille de cette jeune victime en germe.

Il la réclama à la municipalité pour l'élever à ses risques et périls dans l'austérité des principes républicains, qu'il appelait à la façon du temps, le lait nourricier de la jeunesse. Il avait appris que ce frêle rejeton d'une famille à ancêtres, s'appelait Laure de Pévarzec; et il avait obtenu sans peine l'autorisation de lui donner le nom beaucoup plus populaire de Laurette, en sollicitant en même temps, la faveur de substituer le nom de Scévola Catruchon à celui de Baptiste Catruchon, qu'avait reçu son propre fils, à une époque où l'on ne pensait pas encore à baptiser à la romaine les nouveaux-nés que la Providence accordait aux familles plébéïennes du royaume.

Moyennant ces petits changemens d'appellation, Laurette et Scévola avaient poussé au sein du ménage Catruchon sur le pied de la

plus douce confraternité et de la plus parfaite égalité filiale.

Dans la plupart des organisations humaines, la tache de ce que l'on pourrait appeler le péché originel est presque toujours indélibile. Lanature, en créant Scévola et Laurette, avait mis entre eux toute la différence qui pouvait exister entre un sauvageon de gens du commun et une jeune enfant de bonne maison. L'un, élevé dans une famille noble, n'eût jamais été, pour la physionomie et les manières, que le fils de maître Catruchon ; tandis que l'autre, sortant du berceau pour être recueillie chez de pauvres ouvriers, était devenue, dans le giron même de la médiocrité, une petite demoiselle à l'esprit presqu'altier et à l'air un peu plus que dédaigneux.

Au reste, quelles que fussent la simplicité et l'humilité de la mère adoptive de Laurette, il s'en fallait beaucoup que cette bonne femme fût contrariée de voir se développer chez sa

pupille l'espèce de fierté que critiquaient le plus malignement en elle les petits bourgeois du voisinage.

J'aime mieux, répétait souvent madame Catruchon dans son ingénuité, avoir une fille qui se croit au-dessus de nous, qu'un garçon qui n'a pas même l'amour-propre de vouloir être ce qu'était son père avant le vilain carnaval de la terreur. Laurette, avec son air de demoiselle comme il faut, nous fera cent fois plus d'honneur en tout et pour tout, que ce mauvais garnement de Scévola, qui n'a jamais pu apprendre rien qu'à chanter la Marseillaise et la *ça ira*, avec les autres petits vauriens de la ville de Brest.

La préférence assez marquée dont Laurette était peu à peu devenue l'objet, loin d'exciter la jalousie de son frère, avait au contraire été partagée par celui qui aurait dû plus particulièrement s'en alarmer, s'il avait été d'humeur à s'inquiéter de quelque chose de rai-

sonnable. Scévola même, qui presque toujours bravait avec insouciance les reproches et le courroux de ses parens, ne se montrait jamais plus sensible aux énergiques semonces qu'il s'était attirées, que lorsque sa sœur devenait l'organe des justes griefs de sa famille; et malgré la différence d'âge qui s'élevait entre eux, il n'était pas rare de voir Laurette sermonner son aîné avec l'autorité que lui donnait sa raison précoce, et avec l'ascendant que lui assurait surtout l'entière soumission qu'elle était certaine de rencontrer en lui. Le ton de sévérité qu'elle mêlait toujours à ses conseils, au lieu de repousser la confiance de Scévola, ne paraissait l'engager le plus souvent qu'à faire de pénibles efforts sur lui-même pour obtenir de la part de sa sœur plus d'indulgence qu'il n'était habitué à en trouver de ce côté; et si le père Catruchon avait été d'humeur à employer les petits moyens pour arriver à un grand résultat, il n'est pas

douteux qu'en mettant habilement en usage l'empire que Laurette avait conquis sur son frère, il n'eût réussi par opérer chez ce jeune homme la révolution morale qu'il était si intéressé à voir s'accomplir dans cette nature inculte, lui, le partisan avoué de toutes les révolutions radicales.

Mais les gens du service ont cela de mauvais qu'ils s'imaginent toujours pouvoir soumettre tout à leurs justes rigueurs par les moyens coercitifs qu'ils ont sans cesse sous la main; accoutumés qu'ils sont à plier sous le joug, ils ne trouvent rien de plus logique que d'imposer à leurs enfans comme à leurs subalternes le frein qu'ils ont depuis longtemps accepté pour eux.

Ce système d'éducation militaire, si admirablement fait pour produire des enfans soumis, a dû bien rarement produire de bons fils.

Mais enfin comme dans l'intérieur des fa-

milles, il est nécessaire qu'avant toutes choses il s'établisse une certaine discipline à quelque source qu'on la puise, on ne peut guère trop en vouloir aux vieux serviteurs qui ne trouvent rien de mieux à faire que de gouverner leur maison, comme ils ont vu manœuvrer un vaisseau ou conduire un régiment. Quand l'essentiel est d'arriver à un but, pourquoi ne prendrait-on pas le chemin le plus court qui s'offre de lui-même à nos pas et à nos yeux?

L'enseigne Catruchon, qui depuis sa brusque élévation au grade d'officier de marine, brûlait du désir de remplir largement, en servant bien la République, la nouvelle place à laquelle il venait d'être accroché par une secousse, demanda à partir sur une frégate qui devait être, disait-on, chargée d'une mission périlleuse. Les vœux du postulant furent bientôt exaucés, et comme en se dévouant au service de l'état, il souhaitait faire

partager à son fils les honneurs et surtout les dangers de son sacrifice, il n'eut pas grand peine à entraîner avec lui, en qualité de mousse, son jeune et indomptable Scévola.

Les faciles apprêts du départ une fois faits, le bouillant néophyte, après avoir reçu les derniers embrassemens de sa mère, alla trouver sa sœur.

— Que te rapporterai-je de mon voyage? demanda-t-il à Laurette en s'essuyant une larme, la seule qu'il eût versée dans ses adieux.

— Reviens plus digne de nous, plus soumis et moins inappliqué : voilà tout ce que te demande ta sœur, répondit la sage enfant.

Scévola en s'emparant d'une des mains de la jeune héroïne, sentit une autre larme rouler sur sa joue pour aller mouiller la main qu'il tenait collée à ses lèvres. Puis il partit le cœur

gros d'attendrissement, d'émulation et d'espérance.

La frégate qui emportait à la fois l'époux et le fils de madame Catruchon, fit une courte et glorieuse campagne.

Deux fois elle combattit des forces anglaises supérieures à elle, et deux fois l'enseigne Catruchon eut l'occasion de faire admirer la froide énergie de son courage à l'équipage qui s'était d'abord assez malignement moqué d'avoir un maître de calfatage pour troisième ou quatrième lieutenant. Dans la dernière rencontre du navire avec un vaisseau anglais, une caronade du gaillard d'avant ayant été privée de son chef de pièce, se trouva quelques minutes dans l'impossibilité de faire feu au plus fort de la mêlée. Catruchon, se rappelant alors le peu de canonnage qu'il avait su dans sa jeunesse, saute à la culasse de la pièce oisive et désemparée, il pointe le coup : le boulet part et va

se loger juste à la flottaison du vaisseau ennemi. Un cri général d'enthousiasme s'élève du pont de la frégate.

« Autrefois, dit Catruchon, mon métier » était de boucher les trous ; maintenant il » paraît que mon état est d'en faire. V'là ce » que c'est que de changer de profession. »

Ce bon mot, qui sentait son calfat d'une lieue, fit fortune, parce qu'il se trouva placé à propos.

A la fin de l'action, qui s'était terminée par la fuite du vaisseau anglais, le commandant de la frégate, voulant reconnaître publiquement la belle conduite de son enseigne pendant le combat, vint mettre dans les bras de Catruchon le jeune Scévola, qu'un éclat de bois avait légèrement blessé à l'épaule.

— Chante nous *la Marseillaise !* s'écria le

Romain, avant que je ne te presse sur mon cœur de père...

Et l'enfant, malgré les douleurs qu'il endurait, entonna le premier couplet de l'hymne révolutionnaire, qu'il continua sur le sein paternel jusqu'à épuisement de ses forces adolescentes. Ce fut alors seulement que le père du blessé, embrassant son marmot avec fierté, donna à l'équipage transporté d'admiration, l'exemple sublime de la paternité s'immolant filialement à la gloire de la patrie!

Le retour du guerrier dans ses pénates, couronné de lauriers, fut célébré par ses anciens collègues avec toute l'orgueilleuse joie que devait leur inspirer la conduite de cet homme sorti du sein du calfatage pour venir illustrer le corps des officiers de vaisseau.

Le chef maritime, en apprenant que Scévola avait payé de son sang l'honneur de s'ê-

tre présenté au baptême du feu, dit avec le plus touchant intérêt au père du jeune homme :

— Votre fils a donc été blessé ?

— Ma foi oui, répondit le Spartiate ; c'est encore ce qu'il a fait de plus passable dans toute sa vie. Mais une autre fois il fera mieux, s'il plaît à Dieu de lui conserver quelques jours d'existence, pour le service de son pays.

Laurette, sans se montrer aussi stoïque que son père adoptif à l'égard de son frère, sentit avec le tact que toutes les femmes possèdent de si bonne heure, tout le parti qu'elle pouvait tirer pour lui-même, de cet événement, en s'adressant beaucoup plus à ses sentimens qu'à ses idées.

— Scévola, lui dit-elle en le revoyant ; aujourd'hui tu n'es plus un enfant. Tout le monde a les yeux sur toi; mais si quelqu'un allait dire à tous ceux qui viennent te voir par

curiosité, qu'à ton âge tu ne sais pas encore lire!...

A ces mots, la rougeur de la honte couvrit le front du jeune héros, qui ne sut que balbutier quelques paroles inintelligibles.

— Oh! un livre, un livre, s'écria-t-il après avoir repris un peu plus de calme et d'assurance. Un livre! un livre et les leçons de ma sœur.

— Ecoute, reprit Laurette prompte à profiter de ce beau mouvement d'exaltation. Ta blessure va te retenir quelque temps à la maison. Ce temps, il faudra que tu l'emploies à étudier les pages que je te ferai lire, et les exemples qu'ensuite je te ferai copier. Si au bout d'un mois tu ne sais pas ce que tu as si mal appris aux écoles, et ce que j'ai appris si facilement sans avoir ton âge, je te préviens que je renoncerai à t'enseigner les choses que tu rougis aujourd'hui d'ignorer. Voilà mes conditions : quelles sont tes promesses?

— Un livre ! un livre ! répéta pour toute réponse le nouveau Sargines.

Un livre lui fut donné, et dès cet instant il ne quitta les petites occupations que lui] imposa sa sœur pendant plus d'un mois, que lorsqu'il commença à lire couramment la première page venue, et à copier assez distinctement quelques lignes d'écriture.

Le Directoire exécutif cependant, car le Directoire s'était fait pendant ces événemens, le Directoire, disons-nous, informé de la courageuse conduite que l'enseigne Catruchon avait tenue dans sa première campagne d'officier, ordonna au ministre de la marine de le féliciter au nom du gouvernement, et de lui assigner même, s'il était possible, le commandement de quelque petit bâtiment, avec lequel il pût utiliser le zèle qu'il avait montré pour le service de l'Etat. Le ministre de ce temps-là, qui, comme tous ses collègues de tous les temps, ne cherchait qu'à flatter le

pouvoir dont il dépendait , crut qu'en exagérant les bonnes dispositions du gouvernement en faveur de Catruchon, il satisferait à la fois le Directoire qui le soutenait, et l'opinion publique, qu'il était bien aise de caresser. Non-seulement il donna au protégé le commandement d'un côtre de quatorze canons , mais il poussa la munificence jusqu'à l'élever au grade de lieutenant de vaisseau , sans même lui avoir laissé le plaisir et le temps de désirer cette nouvelle distinction. Etre injuste à force de parcimonie ou de prodigalité; oublier trop longtemps les bons services ou les récompenser sans bienséance et outre mesure, tel est au reste le propre de tous les gouvernemens faibles et imprévoyans, et les plus mauvais sont ceux qui exagèrent ce double tort.

Deux belles frégates s'armaient à Brest. Deux jeunes commandans expérimentés et remplis d'ardeur avaient été désignés pour les

commander; et pour faire choix dans tout le personnel de la Cayenne (1) des hommes qu'ils jugeraient dignes de marcher sous leurs ordres.

Une mission importante et mystérieuse devait, disait-on, être confiée à cette petite expédition, sur le but de laquelle on avait gardé jusque-là le plus profond secret.

Il ne s'agissait de rien moins, à en croire quelques initiés, que d'envoyer ces deux navires d'élite incendier un vaste arsenal anglais, ou forcer l'entrée d'un port où plusieurs vaisseaux désarmés reposaient en toute sécurité. Tout le monde, au surplus, se perdait en conjectures sur le motif de cet armement partiel ; et ce qui prouvait le mieux la circonspection et la prudence de ceux qui l'avaient ordonné, c'était la foule des suppositions plus ou moins

(1) On nomme *la Cayenne*, à Brest, la caserne où l'on réunit les matelots non embarqués.

vraisemblables, plus ou moins ridicules qu'il avait fait naître.

Quelques jours avant le moment où les deux mystérieux bâtimens devaient se trouver prêts à mettre à la voile, le commissaire du Directoire, qui avait été envoyé spécialement pour surveiller les préparatifs de l'expédition, fit demander dans son cabinet le capitaine Catruchon.

— Citoyen capitaine, lui dit-il, vous commandez un navire d'une belle marche, bien équipé et assez fortement armé?

— En effet, citoyen commissaire, répondit Catruchon, et tout mon monde ne demande pas mieux que de se peigner pour le service ou le salut de la République.

— Connaissez-vous un peu les côtes d'Angleterre?

— Je ne connais un peu sur les côtes de cette nouvelle Carthage, que les parages de Plymouth, Torbay, l'île de Wight et Portsmouth.

Dans mon jeune temps j'ai vu cela d'assez près, et sans longue-vue.

—L'île de Wight, dites-vous?

— Oui, citoyen commissaire, c'est là que les aristocrates de la perfide Albion vont prendre quelquefois des bains de mer, pour rafraîchir leur détestable tempérament, comme autrefois les voluptueux patriciens de Rome allaient à Baïa se délecter dans les balnéaires du pays, à ce que dit du moins l'histoire.

— Vous recevrez ce soir, à votre bord, un pilote sûr et habile que je vous enverrai. Dès que vous l'aurez embarqué vous appareillerez. Vous irez où il vous conduira. Après avoir exploré l'endroit qui se présentera à vous, vous reviendrez le plus promptement possible me faire votre rapport sur ce que vous aurez vu et observé, sans permettre qu'aucun des hommes de votre équipage descende à terre jusqu' nouvel ordre. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre carrière et votre tête dé-

pendent de la discrétion et de l'intelligence que vous apporterez à remplir cette mission toute de confiance et de zèle.

— Citoyen commissaire, je jure, à commencer par moi, que le premier scélérat qui ouvrira la bouche, peu ou beaucoup, aura sa caboche cassée sur l'autel de la patrie ou ailleurs, selon le lieu ou le besoin du service, pour lui apprendre à l'avenir à parler sans ma permission.

— Apprête ton fils et mon coffre, dit Catruchon à sa femme, en rentrant chez lui à la suite de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le commissaire spécial du Directoire.

— Et où vas-tu donc comme ça ? lui demanda madame Catruchon, fort étonnée de la brusquerie d'un départ si laconiquement annoncé.

— Où je vais? je n'en sais rien ; mais je pars ce soir, voilà tout ce qu'on m'a appris.

— Et pour que faire encore?

—On ne me l'a pas dit, parce qu'apparemment on a pensé que c'était inutile. Mais enfin il n'en est pas moins vrai que je file, pour me dévouer peut-être comme le citoyen Décius jadis, ou comme l'ancien patriote Mutius Scévola, dont notre gueux de fils traîne le nom. N'oublie pas en attendant, de mettre dans tes paquets deux bonnes paires de bas de laine et une longue-vue de jour et de nuit, dont nous aurons probablement besoin; mais pas de pleurs, s'il vous plaît; cela ne nous serait d'aucune utilité pour le moment. A propos, Scévola vient d'être fait novice à quinze francs par mois, et c'est en cette qualité qu'il va servir sous mes ordres pas plus tard que ce soir, le gredin.

—Pourvu qu'il ne soit pas blessé cette fois-ci comme l'autre.

— Plaise aux dieux protecteurs de la République française que plutôt il soit tué pour le service de son pays ; ce sera au moins plus

d'honneur pour lui et moins de frais de réta-blissement pour nous. Et c'est ainsi qu'un père comme moi doit entendre la gloire, et une femme de ménage comme toi l'économie et l'intérêt de ses enfans.

Dès que le bagage fut prêt, et après que madame Catruchon eût mêlé, en s'efforçant de les cacher, quelques larmes conjugales et maternelles aux apprêts du voyage, le capitaine appela son fils :

— Scévola, lui dit-il, embrassez vivement votre mère et votre sœur, et suivez-moi, beaupré sur poupe, à bord du *côtre* le *Sans-Culotte*; la suite vous apprendra le reste.

L'enfant du guerrier, totalement remis de sa blessure, ne sut qu'obéir aux ordres de son père. Mais cette fois, moins timide et plus sûr de lui-même qu'il ne l'avait été à son premier départ, il dit à Laurette en la quittant, l'œil sec, le front haut et le jarret raide :

— Ma sœur, maintenant je n'aurai plus

honte de moi, et tu n'auras plus à rougir de ton frère. Il sait lire et un peu écrire, et si ce que tu me demandes se présente, je te jure de le faire ou de mourir.

Cela dit, la famille des Catruchon se sépara en deux parties égales : l'une pour aller à la gloire ou à la mort, et l'autre pour veiller aux soins du ménage, ou peut-être, selon la mélancolique expression de Marie-Stuart, cette seconde moitié de la famille resta-t-elle au logis pour se souvenir de l'autre.

En se rendant de sa demeure à bord du *Sans-Culotte* avec son héritier, qui selon son ordre ponctuel le suivait beaupré sur poupe, le capitaine, qui n'avait que très imparfaitement présumé le sens des dernières paroles que le jeune homme avait adressées à sa sœur, se promit de l'inviter à vouloir bien compléter le sens un peu augural de sa phrase d'adieu.

— Je ne suis pas curieux, dit-il, mais je tiens à savoir ce que signifiaient ces mots : « Si ce que tu me demandes se présente, je te jure de le faire ou de mourir ? »

— Celà signifie, mon père, répondit Scévola, que dernièrement ayant demandé à Laurette ce qu'il fallait faire pour lui plaire et mériter son amitié, elle m'a dit : il faut que tu fasses une action d'éclat.

— Diable ! il paraît qu'elle n'est pas dégoûtée la petite ; et sait-elle ou plutôt sais-tu toi-même ce qu'on entend par un coup d'éclat dans toute les règles du jeu?

— Mais je crois que c'est un coup de tête ou quelque chose comme ça!

— Alors, c'est qu'elle savait bien à qui elle s'adressait, mademoiselle ta sœur ; car, en fait de coup de tête, vous en avez assez fait pour vous croire en état d'en fournir un des mieux soignés, selon la demande, et vous n'aurez même que l'embarras du choix pour

servir mademoiselle Laurette à souhait. En attendant, il est bon de vous prévenir, pour votre instruction particulière, ajouta le goguenard, que lorsqu'une bonne fois j'aurai proclamé à bord du *Sans-Culotte* la loi martiale, il vous arrive de désobéir à qui que soit, ou de prendre quelque chose sous votre bonnet, je vous ferai fusiller comme un canard sauvage, pour l'exécution des lois et le salut de la République. Tel sera, si le cœur vous en dit, le coup d'éclat que vous aurez à rapporter à votre sœur, qui n'est pas plus votre sœur, au bout du compte, que le marquis de Pévarzec n'est ma femme ou votre père. Entendez-vous bien cette déclaration d'amour, jeune berger d'Arcadie ?

— Mon père, je sais assez que c'est le père de Laurette, ce marquis de Pevarzec.

— Eh bien ! puisque vous le savez si bien, prenez garde de l'oublier, ou sinon gare dessous !

En arrivant à bord du côtre le *Sans-Culotte*, avec son coffre et son fils, Catruchon y trouva le pilote que le commissaire spécial lui avait annoncé, et qui s'était déjà rendu à son poste.

— Citoyen, lui dit le capitaine, je vais appareiller le côtre, et dès qu'il sera sous voiles, vous ordonnerez la route ; je ferai exécuter la manœuvre, et nous nous rendrons alors dans les parages où vous devez nous conduire, pour nous conformer tous deux aux ordres que nous avons reçus de là-haut.

Le pilote montra alors au capitaine la commission qui lui avait été donnée en bonne forme; et cela fait, le navire, favorisé par une assez fine brise du Nord, livra ses voiles impatientes au vent, pour vider avant les premières ombres du soir les passes dangereuses de la baie de Brest.

Pendant toute la nuit, le côtre courut le cap à l'Est, faisant bonne route et enfilant la

Manche à peu près à demi-chenal, pour éviter à la fois la ligne des croiseurs ennemis, qui se trouvaient sur les côtes de France, et le voisinage trop immédiat des côtes d'Angleterre. Au jour, on rencontra plusieurs bâtimens, devant lesquels on eut soin d'arborer le pavillon anglais ; et comme les navires qu'on avait à craindre étaient loin de supposer qu'ils pussent trouver un côtre français courant à moitié canal avec des vents de Nord, ils laissèrent passer sans aucune défiance le rapide aviso, protégé frauduleusement par les mêmes couleurs qu'eux.

Quelques heures avant la tombée de la seconde nuit de navigation, le capitaine aperçut l'île de Wight. Le pilote, après avoir pris connaissance de ce point intéressant de la partie méridionale de l'Angleterre, fit remarquer à Catruchon deux frégates et une grosse corvette que le calme, survenu avec le soir, avait

sans doute engagées à mouiller un peu au large de la côte pour étaler la marée.

— Si vous m'en croyez, dit-il au capitaine, nous mouillerons aussi comme ils l'on fait, pour ne pas éveiller leurs soupçons sur notre compte, et comme mon instruction porte que nous devons rester quelques heures au moins en présence des navires que nous pourrons rencontrer dans ces parages, rien ne nous sera plus facile que d'observer quelque temps leur position et leur manœuvre, sans aucun danger pour nous.

Catruchon, ayant partagé cet avis judicieux, fit aussitôt jeter l'ancre, à deux portées de canon tout au plus de la corvette, qui se trouvait moins éloignée de lui que les deux frégates qu'elle accompagnait; et pour plus de précaution, il eut soin d'ordonner de tenir les avirons du côtre prêts à être bordés, dans le cas assez peu probable où il plairait aux

navires en vue de se faire traîner un peu plus au large par leurs propres embarcations.

Un petit canot fort léger fut amené le long du bord, pour donner au maître d'équipage la facilité de visiter l'orin de l'ancre, que l'on avait mouillée d'après l'ordre du capitaine; et, soit qu'après cette prompte inspection on eût oublié de rehisser ce canot sur ses palans, ou soit qu'on supposât qu'il pût être encore utile de le conserver à l'eau, on le laissa amarré sur la bosse qui le tenait fixé et flottant à l'une des hanches du bâtiment.

Dans ces momens assez rares à la mer où les navires sont pleinement inactifs, et où les équipages croient n'avoir rien à redouter pour leur sécurité, il est fort difficile que la vigilance la plus attentive soit longtemps exercée à bord. D'ailleurs, à cette époque maritime dont nous retraçons ici un des faits les moins mémorables, ce n'était guère par l'ordre et la discipline que se distinguaient le plus émi-

nemment la plupart des armemens de l'Etat. Les officiers et les matelots du *Sans-Culotte*, qui depuis leur départ de Brest avaient passé plus de vingt-quatre heures sans prendre un seul instant de repos, se mirent à causer entre eux, assis nonchalamment sur le pont, et en abandonnant aux hommes de bossoir le soin de veiller autour du navire, et d'avertir le chef de quart de tout ce qui pourrait survenir d'extraordinaire pendant le peu d'instans qu'on se proposait de rester à l'ancre dans ce mouillage si précaire.

La nuit était belle, paisible, mais fort noire. Par intervalles, on entendait distinctement la voix des hommes de la corvette portée par un faible souffle du Nord, sur les flots unis, au milieu desquels *le Sans-Culotte* se balançait à peine.

Vers une heure du matin, une légère brumaille parut se mêler aux ténèbres épaisses dont l'horizon était chargé, et la marée, en

reversant alors, fit éviter le côtre du côté où se trouvait la corvette anglaise. Scévola, l'inutile Scévola, que jusqu'ici nous avons un peu négligé dans notre narration, saisissant cet instant d'inactivité pour mettre à exécution un projet qu'il avait forgé, on ne sait comment, se glisse comme un serpent, presque sous les yeux de son père et du pilote, pour se lever dans le petit canot qu'on avait oublié le long du bord ; et voilà bientôt notre jeune insensé qui, heureux de n'avoir été remarqué de personne, se laisse dériver loin du côtre, emporté par le courant qui le pousse vers la corvette anglaise. Une heure se passe : nul ne s'est aperçu de l'absence du novice pas plus que de la disparition du canot. La brume s'épaissit et s'étend en redoublant d'intensité : le capitaine, jugeant qu'il a suffisamment observé la petite division ennemie mouillée sous l'île de With, ordonne de lever l'ancre pour retourner à Brest rendre un compte

exact de son équipage et courte mission. Au moment où, au milieu des dispositions de l'appareillage, on pense enfin à rentrer le canot à bord, on voit arriver ce bienheureux canot à quelques brasses du côtre, à la gaudille, et gouverné fort indolemment par le novice Scévola. Le capitaine Catruchon, en voyant revenir ainsi à lui son héritier, étouffa à grand peine, dans son cœur violemment remué, l'explosion de sa colère plus que paternelle.

— Misérable, s'écria-t-il, tu mériterais, si j'en avais le temps, de recevoir sur le dos cinquante coups de bout de corde passés au vinaigre de mon indignation! Qu'es-tu allé faire sans permission dans ce gredin de yo[illegible]you que le tonnerre confonde?

— M'amuser à gaudiller, répondit effrontément le coupable.

— Monte à bord en double, scélérat, et pense que demain il fera jour pour ta car-

casse maudite que je te ferai doubler en franc filin !

Le capitaine achevait à peine cette mâle imprécation contre son propre sang, que tout l'équipage du *Sans-Culotte* aperçut dans la direction du point où les navires anglais étaient ancrés, une grande lueur rougeâtre qui se mêlait aux sombres vapeurs de la nuit et aux ondulations de la brume dont les flots étaient surchargés.

— C'est un navire qui brûle, s'écrièrent les hommes du côtre, montés sur la vergue de hune pour déferler le hunier.

— Un navire qui brûle! dit le capitaine... effectivement, ajouta-t-il, en prêtant une attention plus vive, il me semble entendre le braillement des lurons qui rôtissent pour le compte de leur chien de gouvernement respectif! Dieu soit loué, ce sera un navire de moins pour eux et contre nous. S'il pouvait sauter comme un bouchon de champagne,

pour nous faire jouir du vrai bonheur de la vie!

Une détonation épouvantable ébranla en cet instant les flots, l'air et le ciel.

— Il vient de sauter! il vient de sauter! hurlèrent à la fois tous les gens du côtre.

Puis un silence effrayant, un silence de terreur et de mort, succéda à cette lourde détonation et à cette clameur de joie infernale.

— Borde vivement les avirons, commanda Catruchon, dès qu'il eut recouvré l'usage de la parole et la plénitude de son sang-froid ordinaire. Avant les avirons! pour nous éloigner d'ici, où, dans un quart d'heure, il ne fera plus bon pour nous...

Le Sans-Culotte, détalant sur le largue avec toutes ses voiles légèrement arrondies par la brise du Nord, et hâlé par quarante rames larges et vigoureuses, eut bientôt repris, pour retourner vers Brest, la route qu'il avait

faite pour venir explorer l'île de Wight.

— Si c'est pour voir ce que nous avons vu, disait le capitaine à son pilote, en s'éloignant du lieu de l'explosion, que le citoyen commissaire du Directoire nous a envoyés sur les côtes d'Angleterre, il faut convenir qu'il a eu le nez fin et qu'il nous a fait assister à une belle représentation. Quel tintamarre des cinq cents diables a fait cette corvette en pétant en l'air! Je ne croyais vraiment pas qu'avec quelques milliers de poudre dans le ventre, un navire de cette force pût faire autant de vacarme. Ah! si le général Caïus Marius, le fléau des aristocrates de Rome, avait connu l'effet de la poudre à canon dans son temps, quelle poste il vous eût fait courir à tous ces pékins du sénat! Quel patriote doublé et chevillé en cuivre faisait ce particulier là, vainqueur des Cimbres et des Teutons. C'était l'homme de Mirabeau, et Mirabeau, s'il n'eût pas trahi le peuple en faveur de la cour

et de Marie-Antoinette, aurait été digne d'être l'homme du plus grand des Romains, selon moi et beaucoup d'autres.

L'admirateur de Caïus Marius avait, depuis quelque temps, oublié Scévola et aurait vraisemblablement continué à s'occuper de tout autre chose que de sa chère progéniture, si le chirurgien du bord n'était pas venu réveiller sa paternelle sollicitude en lui annonçant que Scévola se trouvait être assez dangereusement blessé.

— Blessé! où et comment? demanda Catruchon au docteur.

— A l'épaule droite, capitaine, répondit celui-ci.

— A l'épaule droite? pardieu la belle nouvelle; il y a plus d'un an qu'il a reçu cet atout à bord de la frégate la *Furieuse*. Connu, docteur, connu.

— Non, vous vous trompez, reprit l'Esculape du *Sans-Culotte*; c'est cette nuit même

que votre fils a été contusionné pour la seconde fois au-dessus de la clavicule droite.

— Et comment cela ?

— Je ne sais.

— Et par quoi encore ?

— Jusqu'ici il a refusé de me le dire. C'est même malgré lui, je dois vous l'avouer, que je suis venu vous informer de cet événement, qui a déterminé dans l'état du blessé des symptômes assez graves, mais cependant jusqu'ici assez peu alarmans.

— Capitaine d'armes, s'écria Catruchon en s'adressant à l'un des sous-officiers du bord; allez chercher le novice Scévola Catruchon, pour qu'il vienne me parler de sa personne, et tout de suite.

Le commandant du *Sans-Culotte* dans la rigueur de son austérité républicaine, aurait cru déroger à la sévérité de ses principes et à la dignité de son caractère, si, dans cette circonstance, il s'était oublié jusqu'à affranchir

monsieur son fils de la soumission qu'il eût exigée de tout autre que lui aussi impérieusement.

Scévola, pour se conformer aux ordres de son inflexible père, parut bientôt sur le pont, le bras en écharpe, la paleur sur le visage et la douleur dans les yeux.

Pour procéder plus solennellement au premier interrogatoire qu'il s'apprêtait à faire subir à son fils, le capitaine avait eu soin de réunir autour de lui tous ses officiers et les principaux de son équipage.

— Novice Catruchon, vous êtes blessé? demanda-t-il au patient, tout déconcerté de l'appareil de ce commencement d'enquête en plein vent et en plein pont.

— Oui, mon... oui, mon capitaine, répondit le prévenu.

— Comment cette blessure vous a-t-elle été faite?

— Par une grenade que j'ai reçue cette nuit sur l'épaule.

— Une grenade, s'écrièrent les assistans, tout étonnés de la singularité d'un pareil aveu et des conjectures qu'ils pouvaient en tirer.

Le président du comité d'instruction reprit, en laissant lui-même éclater la surprise qui s'était manifestée autour de lui :

— Et par quel inconcevable hasard avez-vous pu recevoir cette grenade sur l'épaule, cette nuit, où il n'est tombé que de la brume pour tout le monde à bord ?

— En allant mettre le feu à la corvette anglaise qui a sauté ce matin à deux portées de canon de nous.

— La corvette anglaise ! se dirent les assistans stupéfaits... Aurait-il perdu la tête.... Et comment avez-vous pu ?...

— Je voulais, reprit naïvement le jeune

homme, faire un coup d'éclat... Le petit canot amarré le long du bord m'a donné cette idée. J'avais entendu dire qu'avec une chemise soufrée on pouvait mettre le feu à un navire ; mais je n'avais ni chemise ni soufre. Etant parti dans le petit canot avec un morceau de toile trempée dans du goudron, un marteau, des clous et quelques charbons de la cuisine dans une écuelle, sans que personne m'eût vu, la marée m'a conduit sur l'arrière de la corvette anglaise, que j'ai accostée à l'insu de tous les hommes de quart qui veillaient sur son pont. En moins d'une minute, ayant eu le temps de clouer auprès de son gouvernail mon bout de prélat goudronné, j'y ai mis le feu, qui a pris comme dans un cent de fagots secs ; et c'est en revenant à bord à la gaudille, qu'une des sentinelles de l'anglais, qui m'avait sans doute aperçu, mais trop tard, m'a envoyé cette grenade, qui est entrée un peu dans mon épaule droite... ; mais ça m'est égal, la

corvette a brûlé et sauté ; c'est tout ce que je lui demandais !...

Ce récit imprévu, fait avec la plus juvénile modestie, allait arracher des cris d'admiration à tout l'auditoire, lorsque le capitaine, faisant céder la satisfaction qu'il éprouvait lui-même au sentiment de sa position officielle, dit sévèrement à son intrépide et imprudent rejeton:

— Si tu avais reçu de moi l'ordre d'aller pratiquer ce que tu as fait cette nuit de ton propre mouvement, tu m'aurais vu te sauter au cou et te serrer avec un noble orgueil sur mon sein ; mais comme tu t'es emparé nuitamment d'une embarcation du bord, pour accomplir un projet que tu avais boutiqué tout seul, je ne dois te regarder et te traiter que comme un serviteur qui a manqué à ses devoirs en se couvrant de gloire.

— Citoyens, poursuivit le Brutus en s'adressant à son état-major, il fut un général romain, dont je pourrais vous dire le nom si j'étais à

terre, qui fit guillotiner son fils pour avoir remporté une victoire sans son ordre. Je n'ai sans doute pas l'honneur de commander une armée romaine, mais je vous donne ma parole que si la rigueur du service de la patrie exige que mon fils soit puni comme cet autre novice romain, pour avoir fait imprudemment une belle action, je serai le premier à demander, qu'en vertu de la loi, on lui coupe la tête comme à un navet. En définitive, jusqu'à notre arrivée à Brest, je n'ai le droit de rien décider. Tout ce que je crois pouvoir faire, en attendant la chose en question, dans l'intérêt de la justice, c'est de faire mettre l'accusé aux fers. L'arrêt d'un conseil de guerre arrivera ensuite en son lieu et place.

Tout l'équipage du *Sans-Culotte*, ému jusqu'aux larmes de la conduite du fils et du stoïcisme républicain du père, eut beau demander grâce pour Scévola, le commandant se montra inexorable; et malgré les souf-

frances qu'éprouvait le blessé, le pauvre diable reçut, comme un coupable, les fers aux pieds, et fut impitoyablement mis à la ration sèche des matelots en punition.

A sa réapparition dans la rade de Brest, et après n'avoir employé que cinq jours à remplir ses instructions, le capitaine s'empressa d'aller faire son rapport au commissaire du Directoire.

Celui-ci, en voyant venir à lui le capitaine du *Sans-Culotte*, l'air abattu et presque consterné, lui demanda :

— Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous fait, citoyen commandant ?

— J'ai vu sous l'île de Wight deux frégates et une corvette au mouillage.

En prononçant ce dernier mot de *corvette*, un soupir s'exhala du sein de Catruchon.

Le commissaire spécial, sans remarquer encore tout l'embarras et le trouble du capitaine, continua ses questions.

— Quelle était l'attitude de ces bâtimens ennemis ?

— Ils m'ont paru être là en surveillance et faire partie de la même division.

— C'est bien cela; on ne m'avait pas trompé. Ont-ils cherché à vous inquiéter ?

— Non, citoyen commissaire; au contraire !

— Comment, au contraire ? Auriez-vous par hasard, oubliant la circonspection que je vous avais prescrite, été assez imprudent pour leur faire connaître la présence d'un bâtiment français dans cette partie de la côte d'Angleterre ?

Le capitaine, poussé dans ses derniers retranchemens, et peu habitué à dissimuler longtemps la vérité, n'y tint plus. Il avoua avec la plus candide franchise, à celui qui avait le droit de juger sa conduite, tout ce qui lu était arrivé dans son petit voyage d'exploration; et après avoir raconté, sans chercher à

atténuer ses propres torts, l'expédition nocturne de son fils et le résultat de cette audacieuse tentative, il s'écria désespéré :

— Citoyen, vous savez tout maintenant. Avec plus de surveillance à mon bord et plus de défiance de ma part, la chose n'aurait pas eu lieu. Punissez sévèrement le coupable, si sa faute a pu compromettre vos projets; mais après avoir agi dans l'intérêt de la loi, n'oubliez pas qu'il existe un second coupable, et que je suis tout prêt à payer ma négligence de ma tête, pour servir d'exemple, s'il est nécessaire, à ceux qui pourraient imiter la criminelle conduite dont vous devez m'accuser.

— Ah malheureux! reprit le délégué du Directoire, si vous saviez le bon coup que l'aveugle courage de votre fils vient de nous faire manquer. Apprenez que le roi d'Angleterre s'est rendu à l'île de Wight pour y prendre les bains, et que les deux frégates que j'ai

fait armer devaient, à l'aide des signaux anglais que nous nous sommes procurés, approcher cette partie de la côte, pour en enlever le monarque et la famille royale qui l'accompagne. Maintenant que l'explosion de la corvette a signalé votre présence sur ce point, que nous devions attaquer à l'improviste, comment voulez-vous que nous puissions tenter avec quelque succès le mystérieux coup de main que nous avions si précieusement préparé ?

— Citoyen, le mal est irréparable. Votre devoir est tracé, et il ne vous reste plus qu'à le remplir; faites-moi fusiller comme un chien, et le plus tôt que vous pourrez m'accorder cette grâce ne sera que le mieux.... Dieu de dieu, l'infâme tyran de l'Angleterre était là, et c'est moi qui ai fait manquer le coup qu'on lui mitonnait !... Ah ! je vous en supplie, commissaire, un piquet d'artillerie de marine pour me casser militairement la tête,

si vous ne me croyez pas encore trop indigne d'être honorablement passé par les armes.... Quant à mon scélérat de fils, je ne vous demande rien ; c'est moi, en sortant d'ici, qui me charge du châtiment de son abominable forfait.

Les vertueux remords du patriote Catruchon acquirent en ce moment un tel degré d'effervescence, que le commissaire finit par avoir pitié et du père et du fils.

— Restez ici, dit-il au malheureux capitaine, et souffrez que je fasse venir devant moi votre enfant, qui, après tout, n'est coupable que d'une action qui l'eût immortalisé dans tout autre occasion que dans la circonstance exceptionnelle où vous vous trouviez placé sans le savoir. Qui sait même si l'événement que nous déplorons aujourd'hui, comme si fatal à notre dessein, ne nous empêche pas de mettre à exécution une tentative dont le résultat aurait pu être funeste ou humiliant

pour nous ? Quelque bien concerté que soit un coup de main de ce genre, le succès en est toujours aussi douteux que l'exécution en est difficile... Voyons ; ordonnez à votre fils qu'il ait à se présenter ici.

Dès que l'action extraordinaire de Scévola fut connue à Brest, cette opinion du vulgaire, qui se laisse si vivement frapper par les choses éclatantes, et qui réprime presque toujours si mal ses fugitifs entraînemens et ses faux élans d'admiration, porta aux nues l'heureux ardeur du jeune marin ; et avant même que le commissaire du Directoire eût interrogé le héros, il fut aisé de deviner que sa gloire serait amnistiée par la faiblesse de ses juges. Les officiers supérieurs eux-mêmes, les plus intéressés au maintien d'une discipline que la licence révolutionnaire avait trop longtemps relâchée, concoururent, en exaltant le mérite d'un trait inoui dans les fastes maritimes, à faire obtenir au coupable un pardon que son

père seul s'obstinait à repousser dans l'intérêt du service de la patrie.

Au milieu de l'ivresse générale qu'avait excitée la conduite de son fils, rien n'était plus étrange que d'entendre le capitaine répéter à chaque instant, dans sa catonique âpreté : Donnez-lui, si vous le voulez, des couronnes pour vous ; mais, au nom du ciel, mettez-le quelques jours dans la prison du Château pour moi, à qui il a si formellement désobéi ! Et que ferez-vous, morbleu, à ceux qui s'immolent à la discipline, si vous accordez le triomphe à ceux qui offrent le terrible exemple de l'insubordination ?

Les vœux parricides de ce serviteur si éminemment républicain furent exaucés, du moins en partie, malgré les imprécations dont la voix du peuple accablait son austérité toute romaine.

Le chef maritime du port osa ordonner que l'illustre incendiaire de la corvette anglaise

fût détenu, pour la forme, au Château de Brest, en attendant que le gouvernement donnât des ordres sur ce qu'il conviendrait de faire de lui ou contre lui.

Ce fut pendant cette détention préventive du vrai Scévola du *Sans-Culotte*, que madame Catruchon et Laurette furent admises, en dépit de la volonté du capitaine, à embrasser, l'une son fils, et l'autre son jeune frère.

Cette entrevue de famille devint du reste mémorable, par le caractère d'héroïque simplicité qu'elle offrit à la curiosité des spectateurs obligé, de toutes les entrevues de prison : le concierge, les portes-clés et la garde du Château.

—Ma sœur, dit Scévola, en voyant accourir à lui la noble et belle Laurette, j'ai suivi vos conseils ; êtes-vous maintenant satisfaite de moi?

—O mon ami, s'écria la fille des Pévarzec,

avec quel plaisir je te reverrais, si je te retrouvais ailleurs qu'ici!

— Et pourquoi l'ont-ils mis au Château, reprit maternellement madame Catruchon, quand on dit partout qu'il a fait un coup d'éclat digne d'une récompense nationale? Est-ce qu'à présent que tout est renversé sens dessus dessous, on traite comme des forçats ceux qui font des traits de vaillance? Pourvu qu'au moins ils ne le condamnent pas à la guillotine, pour avoir fait du mal aux ennemis?

La sagacité de la pauvre femme n'avait pu encore, malgré ses efforts d'intelligence, associer logiquement dans son esprit, du reste assez peu progressif, l'idée d'une action sublime à celle d'un emprisonnement provisoire réclamé pour la bonne règle disciplinaire.

— Ah! ma mère, dit Laurette, en entendant

les derniers mots prononcés par madame Catruchon, quelle idée avez-vous là ! Comment pouvez-vous croire que votre fils soit longtemps encore retenu ici, quand tout Brest s'indigne de sa détention... Et quand je songe que c'est moi qui ai peut-être été la cause de tout ce qu'il souffre pour avoir trop glorieusement...

— Laurette, ma sœur, reprit le prisonnier, j'ai voulu revenir digne de toi : c'est là tout ce que j'avais demandé au ciel : tout le reste m'est égal à présent... Mais, de grâce, ajouta-t-il avec tendresse, dans un moment où j'aurai peut-être bientôt besoin de tout mon courage, ma chère mère et toi, ma bonne sœur, ne mettez plus mon cœur à une trop forte épreuve : je sens qu'entre vous deux, je pourrais être trop faible pour résister au sort que m'a laissé entrevoir la sévérité de mon père, et je veux être digne de vous jusqu'au bout, s'il est possible.

— Ton père! murmura l'épouse du capitaine, il t'a sacrifié...

— Il a fait son devoir, répliqua Scévola : c'est à moi de respecter sa rigueur et d'aller d'un pas ferme...

— Tant d'héroïsme et un si bon cœur! reprit Laurette en versant des larmes amères et en embrassant tendrement son frère. Et on ose l'accuser encore de n'être pas digne de nous...

Les deux visiteuses, à la sollicitation même de Scévola, lui firent leurs adieux et le quittèrent, tout émues, en exprimant l'espoir de le revoir bientôt glorieusement rendu à leur amour et à la liberté.

Cette douce satisfaction ne se fit pas en effet attendre longtemps : quelques jours après l'entrevue dont nous venons de rappeler brièvement le caractère, une dépêche du Directoire fut adressée au chef maritime du district. Elle était ainsi conçue :

« CITOYEN GÉNÉRAL ,

» Au reçu du présent ordre , vous ferez » élargir le novice Scévola Catruchon, détenu » préventivement au château de Brest. Le Di- » rectoire exécutif voulant, de plus, recon- » naître le dévoûment de ce jeune patriote, » et désirant en perpétuer le souvenir , a or- » donné que Scévola Catruchon , promu , » dès aujourd'hui, au grade d'aspirant de la » marine de première classe , continuerait à » être élevé aux frais de l'État et recevrait » une pension viagère de 800 fr. à prélever » sur les fonds de la caisse des Invalides.

» Veuillez bien, en conséquence, surveiller » l'exécution des dispositions ci-dessus.

» Paris, ce...

» Le Président du Directoire. »

A la nouvelle des insignes faveurs dont le gouvernement venait de combler le jeune prisonnier du Château de Brest, la sollicitude publique, qui s'était déjà un peu refroidie sur le compte de notre héros, se réveilla avec un nouveau degré d'énergie : les gens même qui avaient fini par se montrer disposés à blâmer sa témérité, tournèrent du côté de la fortune, du moment où ils virent la fortune couronner ce que, quelques jours auparavant, ils commençaient à nommer un acte de haute et généreuse imprudence. Le père Catruchon fut à peu près le seul qui, conservant encore l'intégrité de ses principes au milieu de la contagion de l'entraînement général, osa condamner la munificence du Directoire, en persistant à soutenir qu'un bon jugement bien régulier, qui aurait acquitté honorablement son fils, eût beaucoup mieux valu pour la discipline maritime, qu'un grade et une pension accordés à un coup de tête qui blessait

toutes les lois de la subordination présente et à venir. Mais ce brave homme qui, en dépit de l'abnégation républicaine qu'il affichait tout haut, ne laissait pas que d'être flatté en secret de la célébrité qu'avait conquise son héritier, finit, au bout de quelque temps, par amnistier, dans son cœur, l'heureux coupable auquel la gloire avait déjà pardonné de si bonne grâce. Bien rarement nos règles de vertu sont d'accord avec nos intérêts, et quand un événement met aux prises notre conscience et notre faiblesse, il n'est pas difficile de pressentir quelle sera l'issue fatale de ce combat intérieur.

— Te voilà maintenant gradé et pensionné, disait quelquefois Catruchon à son aspirant de première classe. L'Etat, en cette circonstance, a plus fait pour toi que pour la plupart de ceux qui l'ont bien servi pendant trente ans. J'irai même jusqu'à dire que c'est plutôt une avance qu'il t'a escomptée, qu'une

dette qu'il a voulu te payer, car en exposant follement ta vie pour aller coller un méchant morceau de toile goudronnée au derrière d'une corvette anglaise, tu as risqué ce que mille polissons comme toi risqueraient de bon cœur sans connaître la portée de leur action. Une minute de danger est sitôt passée, surtout quand on ne sait pas ce qu'on fait? Le bonheur enfin a voulu que le feu prît à ton chiffon de prélat barbouillé de goudron, et le hasard s'est chargé du reste. Mais si, au lieu d'avoir fait cabrioler en l'air cette imbécille de hourque ennemie, tu t'étais laissé happer par une de ses embarcations envoyée à tes trousses, et qu'une fois à son bord, l'officier de quart t'eût fait sangler une bonne fessée sur une des barres de cabestan, tu n'aurais été pour tout le monde que ce que tu es encore un peu pour moi, un moussaillon, et rien de plus ni de moins. Ceci, par conséquent, doit t'apprendre que, pour t'acquitter envers l'E-

tat, qui t'a soldé des avances par trop fortes, il faut te faire tuer gentiment à la première belle occasion que tu trouveras pour cela. Tu ne peux guère faire moins ni plus, il est vrai; mais c'est là la mesure juste et exacte, entends-tu bien, pour reconnaître les bontés que le Directoire a eues à ton égard; et je crois que tu comprends assez ce que parler veut dire, pour que je sois jamais obligé de te répéter ce que tu viens d'entendre de ma bouche.

A la suite de toutes les exhortations de cette nature, le fils se contentait de répondre au père qu'il était tellement pénétré de la gravité de ses devoirs, qu'il n'attendait plus qu'une circonstance, ardemment souhaitée, pour lui prouver combien il avait à cœur de se montrer digne des faveurs dont il avait été comblé outre mesure.

Quelques années se passèrent. Scévola, s'élevant à peu près au niveau de sa situation,

était devenu bon sujet et serviteur distingué. Laurette de son côté, croissant en raison et en beauté, commençait à être citée comme une des plus jolies personnes de Brest ; et son frère, qui jusqu'alors avait assez timidement nourri les sentimens de tendresse que lui avait inspirés la fille adoptive de sa famille, se décida un beau jour à faire à la fois une déclaration d'amour à la jeune orpheline et une ouverture respectueusement filiale à ses parens, sur ses intentions matrimoniales.

— Je viens d'être fait enseigne de vaisseau, dit-il à Laurette, et j'attendais ce moment-là pour t'offrir ma main, à toi qui m'as pénétré du désir de devenir quelque chose, et qui m'as donné la force qu'il m'a fallu pour m'élever jusqu'à ton rang.

— Je ferai, répondit la jeune fille, ce que celui qui m'a tenu lieu de père voudra que je fasse pour ton bonheur et pour le mien.

— J'ai maintenant un grade, alla dire Scévola à son père. J'aime Laurette comme une sœur et comme il faut aimer celle dont on veut faire son épouse. Elle consent à devenir ma femme, si vous le voulez ; et je viens vous demander sa main et la permission d'être heureux avec elle et par elle.

— Je m'y attendais, dit le père Catruchon, en entendant l'amoureux enseigne s'exprimer ainsi. Laurette est un morceau friand à se mettre sous la dent ; et à ta place j'aurais eu peut-être la même idée que toi. Elle a quinze ans et toi vingt-un ; les âges respectifs peuvent marcher de pair et de compagnie. Tu es mon fils, elle est ma fille adoptive, et la morale publique n'a par conséquent rien à voir là-dedans. Mais une chose à laquelle tu n'as pas pensé, et à laquelle il est bon que je pense pour toi, c'est que ta fiancée est la fille légitime d'un autre, et que cet autre, qui vit encore peut-être, est un ci-devant noble.

— Et que m'importe qu'il soit ci-devant ou ci !...

— Oh ! certainement, à toi la chose n'importe guère ; mais à moi, qui ne suis pas amoureux transi, la chose importe beaucoup. Et si ce comte ou ce marquis, aujourd'hui que le Consulat permet à toute la sainte clique de ces gros lapins de rentrer au terrier, allait me demander sa fille pour rentrer dans tous ses biens, en commençant par elle ?

— Vous lui diriez qu'elle est devenue ma femme, depuis qu'il a oublié de la réclamer et de faire savoir qu'il existait.

— Oui, n'est-ce pas, j'irais lui présenter Madame Scévola Catruchon, au lieu de mademoiselle Laure de Pévarzec ! La belle grimace qu'il me ferait M. le marquis !

— Eh bien ! M. le marquis finirait par prendre forcément son parti, comme dans toutes les affaires où il y a nécessité de se contenter de ce qui est fait sans rémission.

D'ailleurs, il n'est plus temps, mon père, d'écouter tous ces scrupules et toutes ces vaines craintes. Laurette m'a librement accepté, moyennant votre consentement. J'ai fourré dans ma tête qu'elle serait ma femme en tout bien, tout honneur. Si cette union, qui ne dépend que de vous, m'est refusée, je vous avertis que je suis décidé à me porter aux dernières extrémités et que.....

— Ah! du moment où la menace s'en mêle, il n'y a plus à balancer; tu n'auras pas Laurette! En me la demandant d'une manière soumise à moi, qui suis ton chef et son tuteur d'occasion, j'aurais peut-être été assez bête pour me laisser aller en dérive avec le courant comme une embarcation sans gouvernail et sans avirons. Mais dès l'instant où monsieur s'avise de prendre un air de se révolter contre l'autorité constituée et de vouloir turlupiner le service...

— Non, mon père, non, je suis un insensé.

La passion, un amour que vous n'avez jamais connu, m'a tourné la tête et a confondu ma raison plus faible encore que mon cœur. Ayez pitié de moi, je vous en supplie ; plaignez un fils qui vous chérit, qui donnerait tout son sang pour vous, et qui vous demande à genoux une grâce sans laquelle il ne peut plus vivre.

— Tiens, voilà que maintenant nous jouons la comédie après avoir essayé de nous filer une demi-brasse de tragédie! Allons, bravo, MM. les officiers de vaisseau de la dernière fournée.. comme vous êtes chauds sur l'article du sentiment et du *conjungo!*..... à mes genoux pour demander à se marier !... Mais, au total, puisque vous avez changé de batterie, nous changerons de position : Laurette, que j'ai recueillie chez moi, sans comparaison, comme la brebis abandonnée, pour l'empêcher de mourir au berceau, est, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire observer, l'enfant

d'un marquis. Vous voulez, malgré mes remontrances, l'épouser légitimement, et elle ne demande pas mieux. Elle n'a rien, et vous pas grand'chose. Vous appelez cela, tous les deux, faire votre bonheur. Eh bien! pour qu'il ne soit pas dit que j'aie fait ce que vous appelleriez par opposition, le malheur de toute votre vie, mariez-vous, et faites-moi ensuite le plaisir de me laisser tranquille, si vous n'avez rien de mieux à faire.

— Ah! mon père; que de bénédictions!...

— Des bénédictions! tant qu'il vous plaira, ce n'est pas à cela que je tiens le plus. Mais souvenez-vous bien que je ne réponds de rien de ce qui pourra vous arriver. Moi, aussi, je me suis marié une fois dans mon temps, et c'est parce que je connais ce dont il s'agit, que je prends aujourd'hui mes précautions avec vous. Et, encore, quand j'ai risqué le paquet du mariage à l'autel, c'était avec un quartier de roture comme moi que je faisais la

folie. Mais, à vous, il vous faut un quartier de noblesse pour mieux vous aiguiser l'appétit et vous agacer la dent....

— Aujourd'hui, mon père, est-ce qu'il y a encore de la noblesse?

— Pourquoi pas, quand elle repousse et reverdit que de plus belle! Et croyez-vous donc que tant qu'il y aura de l'orgueil chez les uns et de la bêtise chez les autres, il n'y aura pas toujours de la noblesse titrée et patentée sur terre? Laissez, laissez revenir seulement M. le marquis de Pévarzec en France, en vertu du dernier décret des consuls sur les émigrés, et vous m'en direz des nouvelles?

— Soyez tranquille à cet égard : votre marquis ne reviendra pas.

— Ne reviendra pas?... Comme si ça ne revenait pas toujours !... Et quand je pense que c'est pour ces jeunes gens-là que nous avons fait une révolution !

Malgré la répugnance trop naturelle que

le prévoyant Catruchon avait manifestée pour l'union de son fils et de Laurette, il n'hésita plus, une fois que le mariage fut arrêté, à s'occuper de tous les détails qui devaient se rattacher à la célébration de cette alliance. Notre marin était, au reste, un de ces honnêtes entêtés qui, après avoir longtemps lutté contre les faits contestables, se résignent presque toujours à reconnaître sincèrement l'autorité et la puissance des faits accomplis. Sous la Convention on l'avait vu patriote intraitable; sous le Directoire, il s'était rangé du côté des idées tempérées, en donnant une larme au gouvernement qui n'était plus, et en conservant un souvenir de tendresse pour les promoteurs de la révolution éclipsée. Sous le Consulat, il ne s'était montré républicain que par principes et pour la forme, en attendant qu'il devînt un peu monarchique par résignation. Mais en dépit de l'influence que les circonstances do-

minantes au milieu desquelles il vivait devaient exercer sur le fatalisme de ses idées, Catruchon, tout en cédant en apparence à la logique des événemens irrésistibles, avait toujours nourri au fond de son cœur un amour inaltérable et une haine instinctive : Ces deux sentimens si opposés et qui, pourtant découlaient de la même source pour arriver à la même conviction, étaient l'un l'amour de l'égalité sociale et l'autre la haine de tous les aristocrates.

Avant qu'un acte public consacrât devant la loi et au pied des autels, l'hymen des deux jeunes gens, une formalité, qu'avec ses habitudes de discipline, notre capitaine se serait bien gardé d'oublier, demandait à être remplie : il fallait obtenir du ministre de la marine l'autorisation nécessaire pour que l'Enseigne Catruchon épousât mademoiselle Laure de Pévarzec; et le père du fiancé se chargea lui-même de réclamer cette perm ission de la

bienveillance de l'arbitre suprême de toutes les destinées maritimes. Le ministre, en accordant gracieusement au père du solliciteur le consentement qu'il demandait pour son fils, reçut pour lui-même une faveur qu'il aurait été bien loin d'implorer ou d'espérer. Le ministre lui envoya un brevet de capitaine de frégate, en lui écrivant que c'était un cadeau de noces qu'il faisait au jeune futur dans la personne de son père. Une telle marque de munificence décernée avec une délicatesse si exquise, ne contribua pas peu, comme on se l'imagine, à effacer presque entièrement les dernières préventions que Catruchon pouvait avoir conçues contre l'union projetée. Le contrat, quelque simple qu'il dût être entre un officier qui n'avait que son épée et une jeune personne adoptée par la famille de son prétendu, occupa donc l'attention et la sollicitude du capitaine : les apprêts de la noce ne devaient avoir lieu

qu'après l'accomplissement de cette formalité légale. Scévola cependant goûtait, en attendant le jour de la plus douce félicité, cette ivresse de l'attente qui promet si souvent plus que le bonheur de la possession ne saurait tenir. Sa fiancée, résignée sans effort au sort qu'on lui préparait, voyait, exempte de trouble et d'impatience, le moment où sa destinée l'enchaînerait à celle de l'homme qu'elle avait aimé comme un frère, qu'elle avait consenti à accepter pour époux. Quelque jeune, quelque peu inexpérimentée que soit une femme, il y a toujours chez elle un certain instinct secret qui lui fait entrevoir, dans un prochain établissement, tous les inconvéniens de sa position présente et tous les avantages qu'elle peut rencontrer dans une alliance future. Les jeunes hommes amoureux peuvent braver sans chercher à les deviner, les dangers d'une union mal assortie. Une jeune fille peut aussi les braver par

amour, mais ce n'est jamais sans les avoir calculés par instinct. Laurette sentait que, privée de fortune et dépossédée pour toujours peut-être du rang que le malheur lui avait ravi, elle rencontrerait dans le mariage qui s'offrait à elle, le sort le moins malheureux qu'elle pût espérer. Scévola n'était pas sans doute l'homme qu'elle eût choisi, si libre de sa main, elle eût pu enrichir et élever jusqu'à elle un époux selon son cœur. Mais malgré les agrémens qui lui manquaient, Scévola avait encore assez de belles qualités pour se faire pardonner la vulgarité de ses manières et le tort involontaire de son origine. Jamais il n'eût passé pour un parti brillant et enviable chez les femmes du monde; mais c'était un parti suffisant pour une fille pauvre et une orpheline sans avenir probable. C'était là du reste ce qu'avait pensé Laurette sans que personne le lui eût fait penser; et à cet égard les femmes les plus expertes ne lui auraient

rien appris de nouveau ou de raisonnable, sur tout ce qui l'intéressait personnellement, tant elle avait pu envisager avec froideur toutes les conséquences possibles du consentement qu'elle venait de donner à son union avec le fils de celui qu'elle avait toujours regardé comme son père. C'était donc uniquement par sagesse, par calcul plus que par faiblesse ou condescendance, qu'elle s'unissait à l'amant qui, pour elle, aurait donné plus que son existence, sans songer à se faire aucun mérite de la candeur de son sacrifice. S'il était permis de croire raisonnablement à la fatalité, on serait tenté de supposer qu'il y a une sorte de malheur attaché au sort de ceux qui n'ont eu qu'un amour dans toute leur vie. La veille même du jour où Scévola allait devenir l'époux de la première femme qu'il eût encore aimée, un vieillard se présenta chez son père pour lui demander une entrevue particulière : ce mystérieux visiteur,

dont la physionomie était singulièrement relevée par un grand air de hauteur et de distinction, se trouvait accompagné d'un jeune homme qui paraissait le suivre respectueusement.

Le commandant Catruchon en entendant les deux étrangers prononcer son nom, s'empressa de les faire entrer dans le cabinet qu'il s'était réservé dans sa modeste demeure.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda-t-il au plus âgé des deux inconnus, dès qu'il se trouva seul en leur présence.

— Une affaire de la plus haute importance m'amène aujourd'hui près de vous, M. le commandant, répondit le vieillard; et il me suffira de vous dire mon nom pour vous apprendre le motif de l'entrevue que j'ai réclamée de votre complaisance.

— Et à qui ai-je l'honneur de parler? reprit Catruchon.

— A un émigré que le décret d'amnistie

promulgué par les consuls, a autorisé à rentrer en France.

— Si c'est là ce que les consuls ont fait de mieux, vous me permettrez de ne pas leur en faire mon compliment.

—Quelle que soit, monsieur, votre opinion à cet égard , elle est tout-à-fait indifférente au but de ma démarche, et dès que vous saurez qui je suis, vous comprendrez aisément...

— Et, au fait, comment vous nommez-vous?

— Monsieur le marquis de Pévarzec!

— Quoi! le père de Laurette!

— Lui-même, le père de mademoiselle Laure de Pévarzec, que vous avez élevée chez vous.

— Et qui devait même devenir l'épouse de mon fils....

— C'est là, monsieur, une union impossible et que je suis arrivé assez à temps pour

empêcher, tout en gémissant de la nécessité cruelle que mon devoir m'impose en cet instant.

— Et de quel droit viendriez-vous aujourd'hui, que l'autel attend les deux époux, contrarier un mariage...

— Du droit qu'un père a toujours sur son enfant. D'ailleurs qu'il vous suffise, monsieur, de savoir que depuis long-temps j'avais promis ma fille à monsieur le comte de Taouhen ici présent.

Le commandant après avoir jeté un regard dédaigneux sur le jeune homme qui s'inclina froidement, reprit avec toute l'énergique fermeté que cette déclaration venait de réveiller dans son cœur :

— Et c'est aujourd'hui seulement depuis quatorze ans, que vous vous êtes rappelé pour faire valoir vos droits de père, que vous aviez une enfant recueillie et élevée dans la mai-

son d'un étranger? Noble dévouement, ma foi, et qui mérite d'être cité...

C'était, monsieur le marquis, puisque marquis il y a encore, c'était quand vous avez fui pour mettre votre peau à l'abri, qu'il eût été beau de sauver votre fille ou de mourir avec elle, alors que je m'exposais en l'amenant chez moi qui ne la connaissais pas, à me faire écharper par des braillards qui hurlaient que c'était par attachement pour la noblesse, que je n'ai jamais pu souffrir, que je venais de sauver le reste de votre sang. Mais à l'époque dont je vous parle, il faisait chaud dans les rues de Brest, et il paraît que M. le marquis de Pévarzec n'aime pas la chaleur des rues?

— Monsieur le commandant, vous jugeriez fort mal de mes intentions, si vous pouviez penser qu'en venant ici réclamer ma fille, je voulusse méconnaître le service im-

portant que vous m'avez rendu au péril même de vos jours. Les soins que vous avez eus pour elle, l'éducation que vous lui avez fait donner, méritent toute ma reconnaissance; et si je connaissais le moyen de vous prouver ma profonde gratitude sans m'exposer à blesser votre délicatesse, croyez bien que ce serait avec la joie la plus sincère que je saisirais l'occasion de m'acquitter d'une partie de la dette immense que j'ai contractée envers vous. Mais permettez aussi qu'en vous exprimant les sentimens dont votre généreuse conduite m'a pénétré, je vous rappelle qu'il est des lois qui autorisent et qui protègeraient au besoin la démarche toute naturelle que je hasarde en ce moment auprès de vous. C'est ma fille en un mot, c'est mon enfant que je vous redemande pour la mettre dans les bras du jeune gentilhomme à qui je me suis solennellement engagé à la marier, elle, issue de mon sang, et faite pour re

prendre dans la société le rang pour lequel le ciel l'avait fait naître.

— Ah! voilà donc le fin mot de l'affaire lâché au plus fort de l'engagement! C'est à un gentilhomme que la fille de monsieur le marquis de Pévarzec doit se marier pour lui épargner l'affront de devenir la femme du fils d'un simple officier de fortune. Et vous dites que les lois vous protègeraient au besoin contre ma mauvaise volonté... Oh! dès que vous parlez ainsi, il faudrait être furieusement obstiné pour ne pas se rendre à d'aussi belles raisons! Reprenez votre fille, votre sang, monsieur le marquis, si elle consent à nous quitter, nous qui l'avons sauvée, pour retourner avec vous qu'elle n'a jamais connu et à qui elle ne doit rien que le malheur peut-être d'avoir été mise au monde dans des temps de terreur et de sauve-qui-peut. Quant aux preuves que vous voulez me donner de votre reconnaissance, je vous en

tiens quitte. Je me trouve assez récompensé comme cela du petit service que j'ai été trop heureux de vous rendre; et dans tous les cas, je me sens encore assez riche pour vous faire crédit de la pension que pendant quatorze à quinze ans j'ai accordée à mademoiselle votre fille, sur sa bonne mine et la simple recommandation de votre nom !

— M. le commandant, songez que vous m'humiliez et que je suis dans mon droit !

— Monsieur le marquis, songez que vous me fatiguez et que depuis une heure vous êtes chez moi.

— Monsieur Catruchon !... s'écria dans un beau moment de colère concentrée, le jeune gentilhomme qui, jusque-là, n'avait pas encore proféré une parole.

— M. le comte de Taouhen, répondit le commandant, voici la porte par laquelle vous vous êtes donné la peine d'entrer...

A la suite de cet échange de mots provo-

quants, les deux gentilshommes sortirent indignés et la menace à la bouche, en se promettant d'avoir bientôt une entrevue avec Laure de Pévarzec, qu'ils espéraient déterminer aisément à les suivre sans être réduits à invoquer le secours des lois pour lui faire réintégrer le domicile paternel.

— Et voilà ce qu'on appelait nós seigneurs et maîtres, s'écria le commandant resté seul dans son cabinet. Ah bien ! si c'est ainsi qu'ils entendent encore les choses avec nous, ils pourront bien retourner une seconde fois d'où ils commencent à nous revenir, par la grâce du citoyen premier consul... Non, mais c'est qu'on n'a pas l'idée d'une arrogance pareille. Il leur semble que je n'ai sauvé cette pauvre enfant pour l'élever chez moi, qu'afin de la rendre au bout de quatorze ans, saine et sauve à monsieur son père, comme un lambeau de bien national injustement acquis pendant le *maximum*. A la place

de cet orgueilleux ci-devant, un brave roturier comme moi et mille autres de mon espèce, apprenant le mariage de la petite avec le fils de son bienfaiteur, aurait dit : ce qui est fait est bien fait, et je viens avec vous, mes braves gens, célébrer les nôces de ma fille... Mais des gentilshommes de cette façon-là !.. Je voudrais bien qu'on m'apprît par où ils sont plus nobles que moi? Est-ce par le cœur, par le talent, par la vertu ou par la générosité, je les en défie bien, ces courtois chevaliers... Et encore, c'est qu'il vous avait l'air, ce marquis rapatrié et rapetacé, de prendre avec moi un petit ton protecteur, quand c'était ma protection qu'il avait en quelque sorte à réclamer! Ah! c'est ce pauvre diable de Scévola qui m'afflige dans toute cette affaire, où il a si sottement engagé son cœur!... Mais je me doutais bien, quand il s'est mis maladroitement dans l'idée de l'épouser, que, tôt ou tard, ce mariage-là lui

porterait malheur. Enfin, en refusant brièvement de garder Laurette malgré la volonté de monsieur son père, j'ai agi comme tout homme d'honneur doit le faire, et lui en persistant à nous ôter sa fille, s'est conduit comme un père sans entrailles... Allons d'abord apprendre à ce nigaud de Scévola, le plus doucement qu'il nous sera possible, qu'il n'y a plus de nôces à chauffer ici pour lui, et que s'il veut à toute force une femme, il faudra qu'il la cherche ailleurs que dans le carénage des environs.

Le commandant, après ce monologue, employa inutilement deux ou trois heures à la recherche de son fils qui, en arrivant chez lui tout effaré vers le soir, demanda à ses parens :

— Où est Laurette ?

— Laurette, reprit madame Catruchon, est sortie et je l'attends depuis le dîné.

— Ah! vous l'attendrez longtemps! s'écria

Scévola avec désespoir; elle est partie pour toujours, et voici la lettre qu'elle m'a laissée pour adieu.

— Il sait donc tout, se dit en lui-même le commandant, en prenant des mains agitées de son fils, l'épître qu'il lui présentait et qui contenait les mots suivans :

« Mon frère,

» Il faut renoncer à l'espoir que nous » avions d'être bientôt l'un à l'autre. Le sort » en a décidé autrement que nos cœurs. J'ai » retrouvé mon père, et c'est maintenant à lui » de disposer de moi...

» Adieu, Scévola, adieu vous que j'aimerai » toujours comme un frère, et qu'il m'eût » été si doux d'aimer comme un mari. Con- » solez-vous et plaignez la pauvre Laurette » qui pleurera bien longtemps les bons pa-

» rens au milieu desquels elle vous laisse,
» pour le bonheur et la gloire de leurs vieux
» jours.

» Adieu, mille fois adieu.

» Laure de PÉVARZEC. »

— Eh bien ! quand je te disais, reprit le commandant, que tôt ou tard son père viendrait la repêcher, tu ne voulais pas me croire? mais les amoureux ne voient jamais rien de ce qui ne s'accorde pas avec leur folie !...

— Ah ! j'en mourrai, c'est certain, dit Scévola, si je ne réussis pas à l'arracher...

— Et comment espérer de la revoir, malheureux, quand elle va se marier au comte de Taouhen ou de Tatouën, dans quelques jours, peut-être?

— Se marier, dites-vous ?

— Et mon Dieu ! à ce grand benêt de no-

bliau, qui escortait ce matin le marquis, quand il est venu me rendre visite !

— Le comte de Taouhen aura ma vie ou j'aurai la sienne!

— Et c'est ainsi que tu t'imagines rattraper Laurette? Excellent moyen, et belle manœuvre en effet! Si tu expédies ton rival, elle ne voudra plus de toi ; si, au contraire, tu es tué, c'est pour toi qu'elle sera perdue et elle se mariera peut-être même tambour battant avec ton rival heureux. Tiens, crois-moi, mon ami, ce qu'il y a de plus sage à faire, c'est d'oublier cette petite malheureuse que jusqu'ici j'avais regardée comme ma fille et qui nous a abandonnés sans regrets, sans daigner nous consoler de son absence, tant il est vrai que c'était du plus pur sang d'aristocrate que j'avais ramassé en l'emportant chez nous, au moment de la Terreur.

— Et tu disais pourtant, dit madame Catruchon au milieu de cette pénible con-

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

versation, tu disais que la révolution était finie, et voilà les nobles qui reviennent comme des champignons, pour nous redemander leurs enfans, quand nous nous sommes gênés et ruinés pour faire sortir et pousser cette mauvaise herbe !

— Ma résolution est prise, arrêtée, et déjà à moitié exécutée, dit Scévola en se promenant avec agitation dans l'appartement. Je n'y survivrai pas, et dans peu....

— Eh mon Dieu! répondit le commandant, on y survit toujours, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus difficile. Mais se voir jouer par-dessous la jambe par des orgueilleux de cette étoupe; mais éprouver l'ingratitude d'une petite péronelle qui vous doit la vie, et qu'on s'était habitué à aimer tout bêtement, voilà ce qui vous fait regretter qu'il n'y ait pas eu en France, pour les crimes de cette nature, une roche Tarpéienne comme autrefois à Rome, pour les traîtres à la pa-

trie... Ah! les Romains, eux, du moins, pouvaient se flatter d'avoir des femmes bien espalmées et bien carénées pour l'honneur et le service du pays. Nous autres, nous n'avons que des couturières et des mangeuses de pommade à la rose, où nous croyons trouver des compagnes solides et des épouses un peu fortement chevillées en cuivre à la façon républicaine.

Scévola, le cœur déchiré et la tête bouleversée, comme il arrive toujours à vingt ans quand la première illusion d'amour vient de vous être violemment arrachée, roula long-temps dans son esprit fiévreux des idées de vengeance. Tantôt c'était Laure qu'il voulait revoir pour lui reprocher avec indignation et mépris sa froide ingratitude et sa noire perfidie. Tantôt c'était son rival préféré qu'il brûlait de rencontrer pour le flétrir d'une de ces insultes publiques qui ne laissent à l'outragé que l'alternative du dés-

bonneur ou de la mort. Cinq ou six fois, il se présenta, dans son égarement, à l'hôtel où le marquis et le comte étaient descendus, pour jouir du cruel plaisir de punir celui-ci de tout le bonheur qu'il venait de lui ravir. Mais après toutes les vaines tentatives qu'il avait renouvelées dans l'espoir de rencontrer le noble prétendu de Laure, il apprit que le marquis de Pévarzec était parti avec sa famille pour retourner en Angleterre sur un des bâtimens que la paix d'Amiens, encore toute récente, avait vus arriver de Londres à Brest.

— Plus d'espoir de vengeance, s'écria l'infortuné à cette nouvelle... Il ne me reste que le suicide pour assouvir ma rage et abréger mon supplice.

Et à ce mot affreux, Scévola se sentit effrayé de la douleur et de la honte que cet acte de démence lèguerait à ses pauvres parens....

— Ah! du moins, se dit-il, après avoir re-

poussé avec force la funeste pensée qui l'avait un moment agité ; ah ! du moins si nous avions encore la guerre, il serait pour moi un moyen honorable d'en finir avec cette existence que je n'ai plus la force ni la vertu de supporter.... Mais partout la paix et pas une seule occasion de mourir bravement pour son pays en se délivrant du tourment et du martyre que je suis condamné à traîner partout et à toute heure avec moi !... Cette paix contre laquelle le jeune officier s'indignait, ne devait pas long-temps laisser son courage inactif et son désespoir stérile.... On annonça à Brest qu'au mépris du traité conclu et de la foi jurée, une division anglaise croisant dans l'Iroise, avait saisi plusieurs bâtimens français qui se rendaient paisiblement dans les ports de la Manche. Cette spoliation, si ouvertement commise avant toute espèce de dénonciation officielle des hostilités, engagea le préfet maritime de Brest à envoyer au com-

mandant de la division anglaise, un navire commandé par un officier de confiance, pour lui demander l'explication de son inqualifiable conduite. Il fallait pour cette mission un jeune homme de résolution et de capacité. Un lieutenant de vaisseau; connu par sa fermeté et sa prudence, fut chargé de l'expédition et du commandement du parlementaire. Scévola demanda avec empressement et obtint sans peine la faveur d'être son second, et le Lougre l'*Affronteur*, armé seulement de quelques pièces de canon et monté de quatre-vingts hommes d'équipage, partit pour parlementer avec le chef de la croisière de l'Iroise, devenue, à l'insu de la France, une croisière ennemie.

La brise, d'abord assez fraîche, s'éteignit bientôt sur les flots, à quelques lieues du port. Une frégate anglaise, qui s'était détachée de la division à laquelle elle appartenait, profitant d'une folle risée, se rappro-

cha du lougre auquel elle ordonna de mettre une embarcation à la mer pour se rendre à ses ordres. Le brave Duthoyia, le commandant de l'*Affronteur*, sans tenir compte de cette insolente injonction, fit border ses avirons en continuant à se diriger vers le vaisseau amiral, le seul auquel il voulût et dût parler. Le commandant de la frégate, outré de l'obstination du capitaine français, ne craignit pas de faire tirer à boulet sur le pavillon qui devait garantir le lougre d'une aussi imprudente et facile insulte. A l'explosion de ce malheureux coup de canon, qui alluma tout une guerre si longue et si meurtrière, le commandant de l'*Affronteur* ne vit plus la faiblesse de son bâtiment, ni la force accablante de son indigne agresseur. *A l'abordage! à l'abordage!* cria-t-il à ses quatre-vingts braves, et les avirons du lougre, frappant la mer avec délire, précipitèrent l'*Affronteur* sur un des flancs de la redoutable

frégate : surpris par ce trait inouï d'audace et de fureur, les Anglais courent aux armes ; les marins français larguent leurs rames, escaladent, le pistolet et le sabre au poing, les hauts bastingages auxquels ils se cramponnent avec frénésie. Scévola et son commandant se sont élancés les premiers sur les plat-bords de l'ennemi ; mais, tous deux frappés à mort, retombent sur les lisses ensanglantées de leur lougre que trois cents matelots anglais viennent envahir et accabler de leur nombre et de leur poids.

Huit jours après la mort héroïque de Scévola Catruchon, mademoiselle Laure de Pévarzec épousa solennellement à Brest, au maître-autel de l'église Saint-Louis, monsieur Anatole Auguste de Tahouen.

UNE

JOURNÉE D'ARMATEUR.

[illegible]

Un jeune second de corsaire, d'une corpulence monumentale et d'une intelligence raisonnablement limitée, était arrivé à Bordeaux à la suite d'une campagne qui venait de lui produire cinq ou six mille francs de part de prises. La difficulté de gagner de l'argent

préoccupe beaucoup moins les marins, en général, que l'embarras de le dépenser avec agrément une fois qu'ils l'ont acquis. Notre Crésus, après avoir songé à tous les moyens qu'il pourrait employer pour vider galamment sa bourse, se dit en lui-même, et avec assez de sagesse, ce me semble : manger comme un loup, boire comme un sonneur de cloches et faire rouler carrosse à des créatures qui se moquent de vous après avoir mis votre gousset à sec, ce n'est là s'amuser que comme tout le monde, et les plaisirs qui sont à la portée du commun des martyrs, ne doivent pas être ce qu'il y a de plus raffiné en fait de jouissances choisies. Cherchons donc ailleurs que dans les bamboches ordinaires, le vrai bonheur de la vie, puisqu'il y a des gens qui prétendent qu'il y en a un; et, qu'avec de la monnaie, tout s'achète ici-bas et même dans le ciel. Mon armateur, ajouta ensuite l'épicurien, est un

homme de société qui passe pour s'y connaître; on va même jusqu'à dire qu'il en prend sur notre nécessaire et notre dû pour alonger tant qu'il peut son superflu. Ce doit être, par conséquent, un fameux exemple à suivre. Essayons donc de gouverner notre barque beaupré sur poupe dans ses eaux et de passer une de nos journées comme il passe toutes les siennes à terre en s'amusant comme un bienheureux.

Pour exécuter, le plus tôt possible, ce projet d'imitation, notre candide second alla d'abord trouver le tailleur du négociant qu'il était décidé à prendre pour modèle. J'ai lu sur votre enseigne, dit-il à l'artiste, que vous entreprenez et exécutez l'habillement complet d'un homme de la tête aux pieds, non compris les bottes, en six heures. Je vous en donne douze pour que vous me pinciez un habit, un pantalon et un gilet taillés et cousus exactement sur le gabarit

qui vous a servi à requinquer la dernière fois l'armateur du brick *la Junon*.

— M. de Brassac? répartit aussitôt le Staub de la Gironde.

— Oui! M. de Brassac, de Poudinsac-Cadillac et autres lieux circonvoisins, rien que cela.

— Effectivement, c'est nous qui le coupons. Son dernier frac cendre de Moscou a produit dans tout Bordeaux la plus vive sensation. Je l'ai même prié de me céder cet œuvre de mes veilles, un mois ou deux pour le faire figurer à la prochaine exposition des merveilles de l'industrie française. Mais j'aurai l'honneur et je prendrai la liberté de vous faire observer, monsieur le capitaine, que votre galbe et vos extrémités inférieures étant plus volumineux que ceux de M. de Brassac, nous nous trouverons nécessairement dans l'obligation de consacrer un peu

plus d'étoffe à la confection de votre appareil vestimental.

— Vous mettrez ce qu'il faudra de votre cendre de Mo scou pour me couvrir en grand d'une manière cossue. Mais pas de retard surtout dans notre armement et prenons bien nos longueurs pour que le gréement soit coupé juste sur la hauteur des mâts, le bau du navire et l'empâture des bas-haubans.

— Vos dimensions sont déjà saisies et notées, car vous saurez qu'avec ce petit instrument de mon invention, et pour lequel le bureau des longitudes m'a fait décerner un brevet de correspondant, il nous suffit d'observer nos sujets à une certaine distance, pour obtenir le modelé plastique qu'il nous est nécessaire de posséder pour costumer nos clients. — Le secrétaire ou le sténographe prend les notes, les chiffres et les observations, et alors tout est dit. Il n'y a plus que l'exécution matérielle à ordonner.

— Ah ! maintenant les tailleurs ont donc des espèces d'octans pour prendre la hauteur de leurs pratiques, comme les capitaines la hauteur du soleil ou de la lune au-dessus de l'horison ?

— Que voulez-vous ? La science a marché pour tout le monde. Comment serait-elle restée en arrière pour la coupe de l'habillement humain ?

— Et le ciseau vole toujours, n'est-ce pas, pour les coupeurs et l'avancement de la science ?

— Le ciseau ? fi donc ! Il y a cinq ans que, dans mes ateliers, je n'ai permis à mes prosecteurs que l'usage des scalpels pour la haute coupe.

— C'est particulier, se dit notre marin en sortant des mains et du magasin de son costumier, membre correspondant du bureau des longitudes : il paraît maintenant que pour être pique-puce et coupeur de boutons

de guêtres, il faut savoir les mathématiques.... Mais cependant si les coiffeurs, les bottiers et les maîtres-tailleurs doivent être si savans pour faire leur métier, que feront les savans pour ne pas risquer d'être confondus avec leurs tailleurs, leurs cordonniers et leurs barbiers? La *savantise* est sans doute une belle chose; mais quand elle devient assez commune pour qu'on la mette à toutes sauces, elle risque joliment, selon moi, de commencer à passer pour de la drogue en boutique et de la farce en établi.

Malgré la promptitude avec laquelle le virtuose de Bordeaux prétendait expédier ses pratiques, ce ne fut que dix-huit à vingt heures après avoir reçu la visite du second, qu'il daigna venir en propre personne essayer sur les larges épaules de cet estimable officier, l'habillement complet dont il était bien aise de lui présenter lui-même la facture. Le frac fut trouvé un peu étroit, le

pantalon trop collant, le drap fort léger et la facture très-lourde. Mais comme à chaque objection prévue notre rogneur d'étoffe avait une réponse toute prête, il fit si bien de la langue et des mains, qu'il parvint en quelques minutes à rendre son nouveau chaland aussi satisfait d'une pelure qui lui allait fort mal, qu'il devait être content lui-même d'avoir trouvé un gros niais aussi parfaitement disposé à payer si chèrement de telles guenilles.

L'heure déjà avancée ne permit malheureusement pas à l'élégant second de commencer la journée en suivant dès le matin, comme il l'aurait voulu, l'exemple et les traces de son armateur. Mais pour rattraper à force d'activité les instans précieux que la lenteur du tailleur lui avait fait perdre, il se décida à attendre le moment du dîner pour exécuter en même temps et du même coup de fourchette, le déjeûner qu'il avait manqué

et le dîner qu'il se proposait de faire à l'instar et à l'imitation fidèle de son patron monsieur de Brassac.

Quelques renseignemens préalables lui ayant appris qu'avant de se mettre à table, l'armateur avait l'habitude de passer au Café de la Comédie, notre sosie pensa qu'il devait se conformer aux précédens établis par son amphytrion.

— Garçon, dit-il en faisant crier ses bottes fines sur le plancher ciré du café, vous connaissez M. de Brassac, l'armateur de *la Junon*?

— Oui, Monsieur, il vient de sortir d'ici à l'instant même.

— Et qu'a-t-il pris ?

— Il a pris d'abord un journal, *le Publiciste*.

— Diable, ce n'est pas grand chose ça! Donnez-moi toujours le même journal. Et après qu'a-t-il fait ?

—Après, il a demandé un verre d'absynthe, comme d'habitude.

— Servez-m'en deux et de la plus forte, si c'est bon.

Dès que cette vilaine liqueur verdâtre fut servie dans le verre d'où elle exhalait son odeur médicinale, le consommateur approcha avec une certaine défiance, de son nez et de ses lèvres, le breuvage qu'il n'avala qu'avec une répugnance assez prononcée. Quel diantre de goût ont-ils donc, pensa-t-il, de se net-toyer le gosier avec cette mauvaise drogue qui me semble plus amère que du fiel? Drôle d'idée de s'empoisonner la bouche avant dîner pour se mettre en appétit.....

Deux des habitués de l'établissement causaient ensemble pendant que le sybarite se livrait ainsi à ses réflexions sur l'amertume de l'alcool qu'il venait de s'ingurgiter en faisant une grimace assez significative. La conversation roulait sur un sujet auquel le marin crut

devoir accorder une attention toute particulière; il s'agissait de la différence à établir et qui existe entre la voilure de ce qu'on appelle des navires *en pointe*, et la voilure des navires que l'on désigne sous le nom de *carrés*.

Le plus jeune des interlocuteurs, qui paraissait avoir fait la pacotille outre-mer, expliquait à son voisin la nature diverse des deux espèces de bâtimens dont il était question entr'eux en ce moment. Un bâtiment en pointe, disait-il, a des voiles qui s'orientent en dedans des bas-haubans; tels sont les goëlettes, les côtres, les lougres, etc., tandis que les bâtimens dits *carrés* n'ont que des voiles trapézoïdes attachées sur des vergues perpendiculaires à la mâture et qui s'orientent en-dehors des haubans et des calles-haubans.

Quelque incomplète que fût cette double définition, le consommateur d'absynthe laissa le causeur poursuivre, sans se mêler à la conversation, quoique le mot ambitieux de *tra-*

pézoïdes lui eût désagréablement frappé l'oreille pour la première fois, et que le mot *attachées*, bien plus choquant encore, employé là contre toutes les règles de la langue maritime, au lieu de l'adjectif *enverguées*, l'eût déjà fait sourire d'une dédaigneuse pitié!

Le jeune dissertateur continua néanmoins: Malgré l'avantage qu'aient, dit-il, au plus près du vent les voilures en pointe, il n'y a guère que les petits navires qui puissent recevoir un gréement de ce genre; car vous comprendrez facilement qu'il serait presque impossible, par exemple, d'installer une frégate ou même une corvette, en goëlette ou en chasse-marée. Cependant je vous dirai que j'ai vu à Baltimore, en 1808, un balaou de la Chesapeake, c'est-à-dire une goëlette, qui jaugeait 350 tonneaux américains, et qui avait pour grand-mât le mât d'artimon d'une frégate de *44* canons. Mais j'ajouterai que ces sortes d'exemples sont fort rares.

Le second de la *Junon*, à ces mots, eut peine à retenir sur ses lèvres l'expression de ce sentiment de dédain qu'éprouvent assez généralement tous les marins pour l'inexpérience et l'audace des gens qui s'avisent de parler du premier métier du monde, sans en connaître toutes les finesses. Mais notre corsaire, appréciant le mauvais effet que produirait, dans un lieu aussi décent que le *Café de la Comédie*, sa brusque intervention au milieu d'un entretien qui lui était étranger, se contenta de lever les épaules en poussant un gros soupir d'impatience et d'appeler un des garçons pour lui demander un cigarre.

— Voici un paquet de *Havanes purs*, lui dit le garçon en lui présentant une poignée de mauvais bouts de tabac roulés par les ouvriers préposés par la régie impériale à l'empoisonnement des consommateurs de l'époque.

— Et du feu ? ajouta le second après avoir mis le paquet dans sa poche.

— J'aurai l'honneur de faire observer à monsieur, répondit le valet de l'établissement, que l'on ne fume pas ici.

— Et pourquoi alors vendez-vous des cigarres ?

— Pour l'agrément de ces messieurs.

— Et c'est donc aussi pour leur agrément que vous leur défendez de consommer chez vous la marchandise qu'ils vous paient deux fois plus cher que dans les débits du gouvernement ?... Et où va fumer monsieur de Brassac quand il lui prend envie de brûler le bout de mauvaise drogaille que vous lui vendez ?

— Sur les allées de Tourny, avant son dîner.

Pendant ce colloque, auquel il n'avait prêté que fort peu d'attention, le jeune homme aux voiles en pointe et aux bâtimens carrés,

s'était laissé aller au plaisir de continuer le parallèle qu'il avait si savamment commencé à établir.

— Lorsqu'il s'agit de pincer le vent, disait-il quand le second se trouva à même de suivre de nouveau le fil de la dissertation, il n'y a rien de tel qu'un bâtiment pointu ; avec un lougre bien voilé, on va quelquefois jusqu'à porter trois quarts et demi et même trois quarts dans le lit du vent ; tandis qu'avec un carré, on ne *bouline* guère qu'à six quarts ou cinq quarts et demi tout au plus.

— En voilà une par trop dure à avaler ! grommela le corsaire, en se retournant sur son siége, comme si le tabouret sur lequel il était assis eût été rembourré d'épingles... Mais voyons, se dit-il, puisqu'il n'y a plus moyen d'y tenir, comment ce petit monsieur répondra à la question que je vais lui envoyer par le bec pour en avoir le cœur net :

Les gens les plus gauches sont rarement

embarrassés pour entrer en matière, quand l'envie de parler leur brûle le bout de la langue.

— Sans être trop curieux, dit le marin au beau parleur, pourrai-je vous demander, histoire de m'instruire sur les *pointus* et les *carrés*, pour quelle espèce de navires vous prenez les bricks-goëlettes?

— Mais pour des bricks-goëlettes ou autrement dit des hermaphrodites, répliqua l'inconnu, un peu surpris de l'inconvenance de l'interpellation.

— *Hermafroidiques!* reprit le questionneur, piqué de la sécheresse avec laquelle ces mots venaient d'être prononcés. *Hermafroidiques* ne dit pas si un brick-goëlette est un *pointu*, un *carré* ou un rond!

— Pour peu que vous teniez à le savoir, reprit le jeune homme, je vous répondrai qu'un brick-goëlette est *pointu* par l'arrière et carré par devant.

— Et vous, vous m'avez l'air d'être fameusement pointu de tous les côtés, répart le brutal, en se levant vivement de table, le jarret raide, la tête haute et l'œil en feu.

— Gros mal-élevé! s'écrie l'inconnu irrité de cette insulte, si je ne respectais pas le lieu dans lequel nous nous trouvons, je vous aurais bientôt appris à qui vous vous permettez d'adresser si brutalement la parole...

— Vous? hurle l'agresseur en s'approchant, malgré l'intervention des assistans, de son jeune et grêle adversaire. Apprenez que si nous n'étions pas à un rez-de-chaussée, je vous aurais déjà envoyé par la fenêtre pour ne pas salir les escaliers.

Une troupe de garçons attirés sur le lieu de l'altercation par le bruit de cette scène scandaleuse, survint et réussit, non sans de grands efforts de bras et de persuasion, à entraîner vers la porte du café le redoutable récalcitrant qui, la menace à la bouche et le

poing fermé, ne consentit à opérer sa retraite qu'après s'être fait donner un peu de feu pour allumer le cigarre que, dans l'action, il avait à moitié macéré entre ses dents irritées.

— Pas mal navigué, pensa le querelleur, en continuant à mâcher et à fumer son tabac. Pas mal navigué comme ça, pour une journée commencée à trois heures après-midi.... Quel chien de plaisir, je me le demande, peut avoir M. de Brassac à venir avant de manger sa soupe s'empester la bouche de cette espèce de *bitter* qu'on m'a fait boire, et à lire ce sot journal qui ne m'a rien appris de nouveau ? Et puis, quel agrément peut-il trouver dans ce café à entendre parler la société, si toutes les pratiques sont du calibre de cet escogriffe à qui j'ai été obligé de relever la luette !... Ma foi, si le dîner que je vais tout-à-l'heure me repasser pour prolonger ma bordée jusqu'au soir, ne me réussit pas mieux que mon premier appareillage, je ne vois pas

trop ce que j'aurai gagné à vouloir mener, par manière d'acquit, la vie de négociant pendant vingt-quatre heures, à seule fin de me divertir à la nouvelle mode.

En faisant ces réflexions et en se dirigeant vers les allées de Tourny, notre promeneur rencontra le petit mousse du capitaine de *la Junon*, qui, élevant respectueusement le dos de sa main droite sur le rebord de son bonnet s'écria:

— Tiens, c'est vous, monsieur Jacolot! de loin je vous avais pris pour l'armateur, vous êtes habillé et accastillé tout comme lui!

— Ah! tu trouves? répondit Jacolot, satisfait de la méprise prétendue que le mousse avait commise de loin, et cependant un peu blessé de la naïve familiarité avec laquelle il s'exprimait.

— Oui, et je trouvais même, ajouta le flatteur, que l'armateur me paraissait aujourd'hui plus grand de trois à quatre bons pouces et plus large d'équarrissage qu'à son ordi-

naire. Allez-vous venir manger la soupe à bord aujourd'hui, monsieur Jacolot?

— Non; tu diras à ces messieurs qu'il peuvent se mettre à table sans m'attendre. Je vais dîner à la carte dans une heure.

L'air de bonhomie qu'avait pris le mousse pour se moquer impunément de monsieur son second, produisit son effet. Jacolot, que la scène du café avait un peu dégoûté de son projet de contrefaçon de la vie élégante, se sentit encouragé à poursuivre l'essai jusqu'au bout, en s'imaginant avoir déjà réussi à imiter la tournure et les manières du dandy qu'il avait pris pour type. Les plus impertinentes flatteries, de quelque bas qu'elles partent, arrivent toujours à leur but et manquent bien rarement leur homme. La sottise de ceux qu'on encense dispensera éternellement tous les adulateurs du soin d'assaisonner la louange et de mettre un peu de pudeur à flagorner leurs dupes.

Notre patron, se dit Jacolot, mange à *l'Hôtel des Princes*, à ce qu'on m'a rapporté; et c'est justement un repas de prince, à moi tout seul, que je veux me repasser une fois dans ma vie, avant de me donner, commeil fait tous les soirs, la jouissance du spectacle au grand théâtre.

L'*Hôtel des Princes* n'était qu'à quelques centaines de pas de la promenade, sous les arbres de laquelle le fumeur avait attendu l'heure du dîner. En entrant dans la salle du restaurant, il s'adresse à l'un des garçons de service à qui il demande à demi-voix :

— M. de Brassac mange ici ?

— Oui, monsieur, répond le garçon, il y déjeûne et il y dîne. Il n'y a qu'un moment qu'il vient de quitter la table.

— Et qu'a-t-il pris, sans être trop curieux, pour son déjeûner et son dîner.

— Mais plusieurs des articles de la carte du jour.

— Et y aurait-il moyen de savoir un peu ces articles?

— Oh très-facilement, en demandant au comptoir l'addition des deux repas de monsieur de Brassac.

— Tâchez donc de m'avoir cela, si c'est un effet de votre bonté, parce que, voyez-vous, je désire que vous me serviez mot pour mot tout ce que vous avez servi à mon armateur, afin que je déjeûne et que je dîne exactement comme lui.

— Quoi, reprit le valet un peu surpris, vous voulez déjeûner avant de dîner?

— Comme de raison! répliqua vivement Jacolot. Est-ce que ce n'est pas ainsi qu'on se nourrit à Bordeaux? Etant habitué à expédier mes deux repas par jour, et n'ayant rien pris ce matin, je me sens de force à rattraper le temps perdu et à rabraquer même tout le mou des amarres de mon estomac.

L'aide-de-salle du restaurateur des *Princes*

croyant, et non sans quelques motifs, qu'il avait affaire à un fou fort peu distingué, ne songea qu'à mettre à profit pour l'établissement la monomanie du gastronome de nouvelle sorte, qui venait de lui arriver. Le marin s'étant assis assez gauchement à une petite table, en hasardant quelques regards embarrassés sur la dame du comptoir, attendit sans trop d'impatience le double repas auquel il se proposait de faire honneur.

Trois œufs à la coque, une tasse de chocolat et une carafe d'eau lui furent d'abord présentés. Il mangea ou plutôt il but ses trois œufs clairs, huma son chocolat et poussa loin de lui la carafe et le paquet de cure-dents dont le verre d'eau était en quelque sorte hérissé.

Les conditions stipulées sur le programme du déjeûner venaient d'être remplies à peu de choses près. Il fallut passer immédiatement, et sans perdre de temps, à la prompte exécution du dîner.

Un potage tête de veau-tortue, gluant et brun comme le soi-disant brouet des Spartiates, parut d'abord. Grande et première indécision pour le dîneur, très-embarrassé de savoir s'il mangerait le ragoût avec une cuiller comme une soupe, ou avec une fourchette, comme la tête de veau à la sauce aux capres. Dans le doute et après un moment d'hésitation, il prit le parti de plonger à la fois sa cuiller et sa fourchette dans tout cet amalgame de viandes, de poivre, de citron et de légumes, et, tant bien que mal, le potage équivoque se trouva ainsi absorbé en partie.

Au potage succédèrent, toujours selon le programme, deux côtelettes en papillotes, scrupuleusement enveloppées de la classique feuille de papier transparent, imbibée d'huile et de graisse chaude, et destinée à représenter les papillotes de la malheureuse côtelette étuvée qu'elle gâte le plus souvent. Nouvelle et cruelle perplexité pour Jocolot. . . . .

. . . . . Avalera-t-il le papier transparent avec les côtelettes et le hachis qu'il entoure, ou se contentera-t-il d'extraire les côtelettes de leur enveloppe pour n'attaquer à belles dents que la substance solide et charnue? Tous les yeux sont fixés sur lui : son embarras redouble avec la crainte de commettre une ridicule balourdise en public. Une résolution prompte et hardie peut seule le tirer de ce mauvais pas et lui sauver la honte de s'être arrêté trop long-temps devant une puérile difficulté. Sa détermination est prise : il se met à mâcher intrépidement à la fois et sans trop faire la mine, le papier des papillotes et la viande des côtelettes, à la grande surprise et à la complète édification des gourmets qui le voient s'escrimer de la sorte.

Le premier plat ainsi mis hors de cause, est remplacé par une fraise de veau, accompagnée d'un saucier rempli à moitié d'une

vinaigrette relevée d'échalottes et d'une légère pointe d'ail. La fraise couronnée de quelques feuilles éparses de persil, ne fait qu'un saut du plat où elle s'étale dans l'assiette du consommateur, et qu'un autre saut de l'assiette qui l'a reçue dans la bouche du Pantagruel, qui ne trouve ensuite rien de plus simple que de vider rubis sur l'ongle, tout le saucier qui contient la vinaigrette aux échalottes.

Après avoir arrosé tout ce mélange indigeste de cinq ou six verres de Château-Margaux, qu'il trouve un peu fade et trop coulant, Jacolot demande à passer au plat suivant, et on lui glisse aussitôt sous le nez une casserole de macaroni sortant tout brûlant des fourneaux de l'officine culinaire. A l'aspect de cette bouillie blanche qui lui rappelle certaine soupe au fromage qu'il se souvient d'avoir savourée dans le midi, l'ancien hôte des Marseillais semble retrouver son

aplomb un peu ébranlé précédemment dans l'attaque des côtelettes de veau et de la fraise à la vinaigrette. Il plonge et replonge dans la casserole ardente sa cuiller qu'il ne ramène vers ses lèvres qu'en laissant traîner sur la table un réseau de petits filamens glutineux assez semblables aux fils d'une toile d'araignée. Quel paquet d'étoupes, s'écrie-t-il, ont-ils donc fait bouillir de cette manière et dans cette marmite pour en tamponner le gosier des amateurs? Fatigué de faire filer à chaque coup de cuiller, le coulis inextricable dont il commence à craindre de ne pouvoir plus se dépêtrer, le malheureux commande de lui apprêter le reste de son repas et de lui faire *son décompte*. Mais pendant que la demoiselle du comptoir lui dresse sa note en réprimant autant qu'il lui est possible le fou rire qui l'étouffe au milieu de cette opération, le malicieux garçon de salle couronne l'œuvre déjà assez parfaite du dîner en substituant à la

casserole de macaroni un bol d'eau tiède parfumée avec beaucoup de prodigalité, de force gouttelettes de menthe et de lavande.

—Bien! pensa Jacolot, en flairant avec une visible satisfaction l'odeur aromatique qui s'exhalait du bol en verre bleu : il paraît que l'armateur prend son punch en guise de café et c'est aussi mon habitude. La carte payante lui est remise pendant qu'il se livre à cette agréable réflexion, et après avoir tiré cinq pièces de cinq francs de sa poche, en abandonnant le surplus du solde de la note au garçon qui l'a si bien servi, il vous avale sans plus de façon toute l'eau tiède destinée à l'ablution manuelle des sybarites de restaurant, et il disparait.

Un estomac d'autruche aurait à peine résisté à l'épreuve que Jacolot venait de faire subir au sien; mais l'estomac du marin tint bon en supportant, un peu péniblement néanmoins, la lourde charge qu'il venait

d'engouffrer. Un romain, après avoir commencé la journée sous d'aussi tristes auspices, aurait reculé devant la tâche qu'il eût eu encore à remplir pour la terminer. Mais notre obstiné n'était pas homme à accepter comme un sinistre augure le souvenir de sa méchante querelle au café et la perspective de l'indigestion que risquait de lui faire éprouver son dîner de glouton à l'*Hôtel des Princes*. La seule idée dont il se sentit un peu inquiété en sortant de table, fut celle de trouver une place convenable au spectacle; car il avait appris que son armateur manquait fort rarement de passer la soirée au Grand-Théâtre. Mais au moment où il s'interrogeait pour savoir s'il louerait à lui seul une loge pour trancher du gros seigneur, ou s'il se contenterait de prendre un billet au guichet comme un simple bourgeois, un vendeur de contremarques vint lui crier aux oreilles : un quatrième banc de loge grillée à quatre francs !

L'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper. Il paie, entre, se laisse fourrer par l'ouvreuse dans le coin de sa niche obscure, et il attend là l'événement en promenant autour de lui des regards soucieux et embarrassés. On jouait ce soir-là au Grand-Théâtre *Anacréon chez Polycrate*, avec le ballet de la *Gitana* et des *Furies*. L'opéra commence et se poursuit au milieu d'un tohubohu de conversations étourdissantes qui ne cessent que lorsque le corps de ballet entre flamboyant en scène, car l'on sait qu'à Bordeaux on n'écoute en silence que les pas des danseuses en faveur. La *Gitana* paraît en pirouettant trois ou quatre fois sur elle-même et en faisant ronfler sous son pouce un tambour de basque entouré des mythologiques grelots de la Folie.

—Tiens! dit l'un des trois élégans qui occupaient avec Jacolot la loge grillée, c'est cette

grande Cora qui danse, et l'affiche annonçait la petite Moussu !

— Eh ! quoi, reprit un des spectateurs, vous ne savez pas que Moussu s'est démonté la maléole externe en essayant son nouveau pas de bourrée ?

— Oui, repart le troisième causeur, un nouveau pas de bourrée pour le compte de Ferdinand, non compris le mémoire de la sage-femme que le gros Gustave se chargera probablement de régler pour sa part.

— Mais voyez donc cette Cora comme elle se secoue ! Oh ! vraiment, si *Tibulle la dément*, je crois qu'elle *dément Tibulle !*

— Oh ! mauvais, connu ! connu le calembourg, s'écrie un des trois lions. Il y a deux mois au moins que Potier a fait celui-là ! Et aux frais de quel pauvre condamné danse encore ce grand coursier efflanqué de Cora ?

— Mais, parbleu, aux frais de ce malheureux et infortuné de Brassac !

A ce mot, Jacolot, qu'*Anacréon chez Polycrate* avait doucement assoupi, devint tout yeux pour la danseuse et tout oreilles pour la conversation de ses voisins, qui poursuivirent ainsi leur insipide caquetage.

— Comment Brassac peut-il encore tenir à cette charpente osseuse, avec les autres charges qu'on lui connaît en ville? En vérité je me suis souvent demandé pourquoi les plus vilaines danseuses rencontraient toujours mieux hors-ballet, que les plus jolies actrices hors-coulisses?

— Que voulez-vous, c'est peut-être un effet naturel des lois du mouvement!

— Bravo, bravissimo : celui-là, je le connais aussi; mais il est de la bonne école, ce vieux bon mot!

Le marin de la *Junon* qui n'entendait guère malice à toutes ces fines épigrammes, n'avait encore tenu compte que de deux ou trois faits : à savoir que la grande Cora avait l'hon-

neur d'être une des maîtresses titrées de son armateur et que la *Gitana* était un beau corps de femme, passablement bien posé sur de fortes jambes, et surmonté d'une figure fort vive en physionomie et haute en couleurs.

Avant d'aller plus loin dans notre narration, il n'est peut-être pas inutile de rappeler au lecteur, qu'en ce temps-là, le plus mince des négocians bordelais avait au moins trois déïtés en fonctions, qui, de leur côté, tenaient en haleine trois amans chacune; ce qui, de compte fait, donnait à supposer que le nombre des gens heureux que pouvait produire une telle combinaison, devait être assez considérable. Jacolot qui, malgré son peu d'habitude des usages reçus dans le grand monde, n'ignorait pourtant pas ce fait de statistique morale, songea que, par suite des soins et du temps que monsieur de Brassac avait à partager entre ses trois odalisques, il pourrait bien se faire qu'il lui arrivât de né-

gliger de temps à autre mademoiselle Cora.

— Parbleu, se dit-il, si ce soir le patron s'avisait de ne pas rallier, une fois le coup de canon de retraite tiré, le domicile de la danseuse, je m'imagine que je pourrais fort bien, tout comme un autre, lui escamoter une bonne partie de la journée que j'ai commencée en voulant régler ma route et mes plaisirs sur sa manœuvre.

Les mauvaises pensées germent vîte dans les mauvaises têtes. L'idée de pousser jusqu'au bout le plus épineux, le plan d'imitation qu'il avait conçu, ne laissa de tranquillité à notre second que lorsqu'il se vit sur le point d'exécuter le projet de séduction que la vue de mademoiselle Cora avait éveillé dans son cœur pendant la représentation du ballet de la *Gitana*.

Pour arriver plus sûrement à son but, le second, subjugué, avait raisonné son affaire de la manière que nous allons exposer dans

le chapitre suivant, en révélant à la postérité ce qu'il pensa et ce qu'il fit à sa sortie du Grand-Théâtre.

« Toutes ces déhanchées qui se trémoussent dans les ballets, pensa-t-il, ont les gigots fins et la bourse creuse. Si j'attends la maîtresse de mon chef de file du côté où tout le monde s'en va, la peur de parler en public à un homme qu'elle ne connaît pas, la rendra farouche. Mais si je me poste du bord

où les comédiens sortent après avoir fait leurs singeries et où il n'y a ni lumière ni réverbère, je me croiserai sans aucun doute avec la danseuse susdite. Voyons...

A peine un quart-d'heure s'était-il écoulé depuis la chûte du rideau et l'évacuation de la salle, que notre amoureux vit sortir par une porte isolée une divinité qui, son tambour de basque à la main, et un paquet sous le bras, paraissait quitter l'Olympe en toute hâte pour regagner son terrestre logis. Au tambour de basque et au bruit encore mal étouffé des grelots, le galant reconnut son enchanteresse sans trop se douter que le paquet de linge qu'elle couvrait de son aile naguère frémissante, contenait empaquetés tous les charmes qui, une demi-heure auparavant, avaient si délicieusement fasciné sa vue et enivré son imagination.

L'officier de marine, habitué à exécuter promptement les belles manœuvres, jugeant,

avec ce tact qui ne l'abandonnait jamais à bord, que le beau moment de tenter l'abordage était venu, se décida à accoster la princesse sans plus de façon qu'il eût fait d'un bâtiment anglais; car un secret instinct lui disait que c'est presque toujours un ennemi que l'on doit voir dans la femme à qui l'on va parler d'amour pour la première fois. Mais à l'instant où l'habile manœuvrier avait déjà fait la moitié de son évolution offensive, il croit apercevoir dans l'ombre un homme vêtu en abbé qui s'approche de la séduisante fugitive, à laquelle il adresse deux mots à la volée. Un peu déconcerté de cette rencontre, le corsaire met en panne pour observer les deux navires en vue. Mais dès que l'individu qu'il avait eu l'impertinence de prendre pour un respectable ecclésiastique eut laissé le champ libre à son audace, l'opiniâtre second reprit chasse et parvint, en forçant de voile, à se placer côte à côte de sa future conquête que

ce brusque rapprochement parut d'abord effrayer.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda Cora d'une voix légèrement émue.

—Avant de vous dire ce que je vous veux, répondit le vainqueur, je crois qu'il vaut mieux vous dire ce que je suis. Vous connaissez sans doute M. de Brassac? c'est l'armateur d'un corsaire à bord duquel je suis second. J'ai reçu des piastres, et je serais bien aise d'en faire filer quelques-unes avec vous. La proposition vous chausse-t-elle?

La nymphe chorégraphique, qui avait plus d'expérience acquise que de farouche vertu, devina avec sa pénétration ordinaire, le parti qu'elle pouvait tirer de la rencontre, et, sans répondre catégoriquement à la question qui venait de lui être faite à bout portant, elle se contenta de demander avec une douce nonchalance à son admirateur expéditif:

— Et pourquoi donc, monsieur le capi-

taine, s'il est vrai que vous n'ayez que des vues honnêtes, avez-vous hésité à me parler tout-à-l'heure pour me faire part de vos intentions ?

— Ah ! mademoiselle, c'est que, voyez-vous, il m'a semblé voir une espèce d'abbé vous arrêter dans la rue, et qu'alors je me suis rappelé un proverbe de matelots qui dit assez drôlement une bêtise qui me semble très vraie.

— Et que dit-il, ce proverbe ?

— Il dit : méfie-toi toujours d'une *femme* en face, d'un *cheval* par derriére, et d'un *prêtre* tout autour !

— Ah ! très-galant, le proverbe, délicieux, et surtout flatteur pour le sexe, s'écria la danseuse en riant comme une bonne enfant. Mais, poursuivit-elle après avoir donné un libre cours à sa gaité, comment avez-vous trouvé mon petit confesseur ?

— Votre confesseur ?

— Oui, ce futur abbé qui m'a parlé à la sortie de la salle ?

— Ah ! vous vous confessez la nuit, au beau milieu de la rue, en finissant de danser le *rigaudon ?*

— Oui, sans doute, et toujours. Ne faut-il pas expédier ses péchés quand on en a beaucoup, et le plus vîte qu'on le peut, quand on en a le temps !

Une réflexion toute naturelle frappa à cet aveu l'esprit du séducteur; il pensa qu'une femme qui se confessait aussi vite et aussi souvent devait pêcher facilement, et il prit bonne note de la remarque pour en déduire les conséquences logiques à l'occasion, et en tirer un parti convenable en temps et lieu.

Pendant ce colloque, la danseuse avait peu à peu ralenti son pas, et cette circonstance assez visible n'avait pas laissé que d'enhardir les prétentions de Jacolot, en lui ins-

pirant même cette sorte de fatuité dont les plus grands lourdeaux ne sont pas plus à l'abri que les gens d'esprit. On ne sait pas jusqu'où la vanité ou la témérité du séducteur eût pu aller en ce moment, sans l'avertissement que lui donna mademoiselle Cora en s'écriant :

— Me voici rendue chez moi !

— Une haute et large maison, dont l'extérieur n'avait rien qui annonçât l'opulence, s'offrit alors aux yeux de Jacolot, en face de l'endroit où il s'était arrêté en même temps que l'émule de Terpsychore.

— C'est donc là que vous demeurez ? dit le cavalier à la dame, en cherchant à lire le numéro du logis.

— Oui, Monsieur, au premier étage, à ces deux croisées du milieu. Le reste de la maison est occupé par des dames de la troupe et les chœurs dansans du corps de ballet.

La porte de cette espèce de caserne drama-

tique se trouvant ouverte sur la rue, le compagnon de mademoiselle Cora crut pouvoir se permettre de suivre, pour monter l'escalier, les traces de son aimable et léger guide.

— Mais où voulez-vous aller ainsi? demanda celle-ci sans trop de dureté au mortel pondérant qui la suivait.

— Rendre visite à l'une des dames de votre corps de danse, n'importe laquelle!

— Monsieur, je le vois, veut plaisanter.

— Apprenez, mademoiselle, que je ne plaisante jamais avec le service quand le devoir presse.

— Allons, il n'en démordra pas. Mon Dieu! le vilain brave homme que vous m'avez l'air de faire!

Et tout en babillant ainsi, voilà nos deux tourtereaux nichés dans l'asile de l'artiste, qu'éclairait faiblement une veilleuse, à la lueur de laquelle Jacolot put se faire une

idée du ravissant désordre qui régnait dans le sanctuaire.

Au pied de deux ou trois chaises, sur le dos desquelles pendaient plusieurs robes fanées, serpentait une guirlande de fleurs en toile peinte ; une paire d'ailes de Zéphir en carton gisait sur des fleurs en papier tout à côté d'un diadême en maroquin doré. De faux cheveux en fil de laiton, *peinturés* de noir, recouvraient, sur une table de sapin, un pot de pommade ou d'opiat et une tasse qui, le matin, avait dû contenir le chocolat du déjeûner.

— Vous voyez, dit Cora à son hôte tout ébahi, un appartement que ma femme de chambre a oublié de préparer à recevoir une visite sur laquelle elle était aussi loin que moi de compter.

— L'appartement ne fait rien à la chose, répondit le visiteur en se remettant un peu de sa surprise ; car la cage ne fait pas plus l'oi-

seau que l'oiseau ne fait la cage. Mais écoutez, déesse de mon cœur, poursuivit le triomphateur, il faut que je vous parle franchement pour ne pas perdre en cérémonies le restant de ma journée. Vous appartenez pour l'instant à mon armateur, et je lâcherais bien un peu de monnaie blanche ou même jaune pour le remplacer une ou deux heures d'horloge. C'est une idée que j'ai eue, et pour contenter cette idée, je sens même que j'irais, s'il le fallait, jusqu'à faire des bêtises en votre honneur. Je vous avouerai cependant que, quoique vous ne soyez pas trop mal de votre personne, je vous ai trouvée plus belle femme, plus corsée et moins fine des jambes, quand vous dansiez votre contredanse avec les diables et les furies de l'enfer sur le théâtre. Mais enfin, ce qui est passé est passé, et c'est du moment actuel qu'il faut s'occuper; et, pour commencer, je vous demanderai à la bonne franquette ce que vous donne l'arma-

teur en question toutes fois et quantes il a eu le bonheur de vous voir comme je vous vois maintenant.

— Mais, monsieur, répondit la Lucrèce du Grand-Théâtre avec autant d'embarras qu'elle put en feiudre, M. de Brassac ne vient jamais me faire sa cour sans me laisser des marques de sa munificence.

— Des marques de sa *magnificence?*

— Je vous ai dit, je crois, de sa *munificence.*

— *Munic* ou *magni*, le mot ne fait rien à l'affaire, et je sais bien que cela veut toujours dire qu'il vous laisse des gourdes en partant...

— Non, pardon ; il a l'habitude et la délicatesse de se montrer généreux en entrant chez moi.

— Qu'à cela ne tienne. Voilà, ma belle princesse, une vingtaine de pièces rondes qui serviront à vous laisser des marques de la

muni ou de la magnificence de votre très humble serviteur.

Le magnifique ou le munificent corsaire avait à peine commencé le dernier mot de son harmonieuse phrase, que le bruit de quelques pas fugitifs se fit entendre dans l'escalier et presque sur le pallier de l'appartement.

— Ciel ! je suis perdue ! murmura d'une voix étouffée la danseuse, pâlissant à vue d'œil et à volonté.

— Et que craignez-vous ! lui demanda le premier occupant, en mettant les mains dans ses pochettes et en prenant une pose héroïco-athlétique.

— Je crains l'arrivée de M. de Brassac. Je crois même avoir reconnu son pas.

— Diable ! mais c'est que son entrée ici ne m'arrangerait qu'à moitié non plus ; car, au bout du compte, il ne me serait pas très-

agréable d'être obligé de casser les reins à mon armateur...

— Grand Dieu ! de quoi me parlez-vous là? Vous me faites frémir d'effroi rien que d'y penser!

— Voyons ; n'y aurait-il pas moyen de descendre l'escalier à contre-bord de lui , et de forcer la passe en l'étalant raide comme une planche sur le dos , à seule fin qu'il ne puisse pas me reconnaître au passage?

— Et moi , que deviendrais-je après cet esclandre terrible ?

— Ah! c'est vrai, je ne pensais plus à vous.

— Tenez... Oh oui, il me vient une idée. Sortez vite par cette porte de côté , elle conduit à un escalier dérobé qui donne sur la rue. Une fois au bas de la rampe , vous ouvrirez... et...

La porte secrète obéit à la main qui en presse discrètement le bouton. Le gros fugi-

tif se loge dans l'ouverture vers laquelle le pousse de toutes ses forces la tremblante beauté, et le voilà descendant, en tâtonnant, l'escalier mystérieux du sombre couloir, au moment où le nouveau visiteur monte les marches de l'escalier de tout le monde pour venir frapper à la porte de mademoiselle Cora.

Un quart-d'heure s'écoula sans que l'homme à bonnes fortunes pût découvrir, en se tournant et en se retournant dans son refuge, le moyen d'ouvrir sans bruit la porte par laquelle il devait s'évader, et que lui avait indiquée Cora.

Dans quelle soute à charbon m'a-t-elle fourré, grommelait-il en entendant le murmure confus de deux voix dans l'appartement qu'il avait été réduit à laisser libre à son successeur. Et si encore, ajoutait-il, je pouvais comprendre ce qu'ils disent là-haut, peut-être trouverais-je dans leur conversation

quelque motif de prendre patience ; surtout si j'entendais le tenant de la maison parler de s'en aller... Mais non ! pas un mot, un seul mot n'arrive à mon oreille ; et, pour comble de malheur, me voilà peut-être colloqué jusqu'au jour sans pouvoir me bouger, de crainte d'éventer la mèche. Coquine de sotte envie qui m'est venue de vouloir faire ma tête, et vivre vingt-quatre heures comme un grand monsieur. Ah ! si jamais on m'y rattrape, je veux bien que le tonnerre...

— Bon ! que nous arrive-t-il là ? se dit en interrompant tout-à-coup son soliloque le pauvre reclus qui venait d'entendre la porte secrète s'entr'ouvrir une seconde fois pour laisser choir sur ses épaules un compagnon de captivité.

En pareille rencontre, la connaissance se fait vite.

— Qui êtes-vous ? demanda Jacolot au nouveau venu, en adoucissant autant que la

circonstance le permettait, l'énergie et le volume retentissant de son organe ordinaire.

— Il y a quelqu'un! s'écria le dernier descendu en reculant d'effroi.

— Qui êtes-vous, encore une fois? reprit avec plus d'insistance l'interrogateur dont la main alla saisir au hasard l'interrogé au collet.

— Je suis, répondit celui-ci avec une hésitation bien pardonnable, je suis le notaire de la demoiselle du logis.

— Un notaire! reprit le questionneur..... Elle a donc des pratiques dans tous les états. Mais, ajouta le goguenard sans se dessaisir du collet de l'officier ministériel, ne seriez-vous pas plutôt le prétendu confesseur de la demoiselle avec qui vous avez eu un entretien précipité dans la rue, à la fin du ballet?

— Oh! je vous jure bien que non. Jamais je n'ai reçu, je vous l'atteste sur l'honneu r,

la confession de cette demoiselle, que je connais à peine, et pour laquelle je n'ai rédigé encore qu'un tout petit acte.

— Et qui avez-vous laissé là-haut avec elle, quand vous avez battu en retraite?

— Une personne qu'elle m'a dit être son protecteur avoué, M. de Brassac ou Brossac, autant que je puis me rappeler.

— Allons, c'est bien peut-être lui, cette fois-ci! Et avant de passer par la petite porte, n'auriez-vous pas remarqué sur la table de cette intrigante une pile de pièces de cent sous que je venais d'y mettre, avant de vous ouvrir la marche sur le présent escalier?

— Non; je n'ai rien vu sur la table que vous désignez, à l'exception d'un bol vide, d'un pot de pommade, et de quelques chiffons dont l'inventaire serait, je crois, fort facile à dresser.

— Plus de doute! elle aura raflé mes cent

francs avant l'arrivée de cet... Voyons un peu, monsieur le notaire, pourriez-vous bien, si vous êtes moins maladroit que moi, trouver le moyen d'ouvrir la porte qui donne sur la rue, au bas de ce coquin d'escalier que je voudrais pouvoir mettre en *bringue* d'un coup de pied?

— Hélas! monsieur, je ne connais pas plus que vous les êtres de ce repaire, où je ne suis jamais venu de ma vie, et où je regrette plus que je ne saurais l'exprimer en ce moment d'être entré.

— Il faudra cependant finir d'une manière ou d'une autre par appareiller d'ici; car enfin nous ne pouvons pas rester jusqu'à *vitam æternam* arrimés comme des sardines dans cette niche à chiens. Voyons, êtes-vous un bon bigre?

— Je crois vous avoir dit déjà que je suis un notaire, et je pourrai même ajouter à ma honte, un père de famille.

— En ce cas-là, il n'y a plus à balancer. Il faut éviter tout ce qui pourrait nous compromettre avant le jour; car moi aussi, dans mon état, j'ai plus de ménagemens à garder que vous ne pensez, peut-être, sans être, Dieu merci ! père de famille.

Et joignant l'action aux paroles et l'exemple au précepte, l'impatient Jacolot se mit à frapper si violemment la partie du local où il supposait pouvoir se frayer un passage vers la rue, qu'une porte de petite dimension finit par tomber sous ses coups redoublés. Dès que la tranchée se trouva ainsi ouverte aux deux prisonniers, ils ne songèrent plus qu'à mettre à profit le temps de la retraite; mais aux cris des voisins réveillés par le bruit qu'avait produit leur fuite avec bris et effraction, une patrouille, sortie d'un poste rapproché du lieu de la scène nocturne, leur barra subitement le chemin qu'ils avaient pris pour s'esquiver. Conduits comme gens

suspects ou tout au moins comme deux tapageurs à heure indue, au corps-de-garde des Chartrons, il fallut que le matin l'armateur de la *Junon* s'employât auprès de la police pour venir délivrer monsieur son second des mains de la force armée.

— Eh bien ! mon pauvre Jacolot, dit l'armateur au captif dont il venait de briser les chaînes, que diable avez-vous donc fait hier, pour vous être fait ainsi ramasser par la garde ?

— Ce que j'ai fait ? répondit le corsaire. Ne m'en parlez pas ! J'ai fait pendant près de vingt-quatre heures d'horloge une des plus grandes bêtises de ma vie. Après m'être disputé avec des muscadins dans un café, avoir sottement dîné pour mes vingt-cinq francs dans l'endroit où vous mangez, il m'a pris envie de dire un mot à votre danseuse qui n'avait ce soir-là qu'un aspirant-prêtre, un imbécile de notaire et un autre individu à

recevoir et à gruger sans vous compter, dans sa turne à comédiens. Finalement, après avoir payé cent francs pour rien à votre Dulcinée, il m'a fallu chercher à me sauver, pour tomber au bout d'une heure de faction dans un gueux d'escalier tout noir, sous la patte d'une patrouille qui m'a fait passer le restant de la nuit au corps-de-garde. On parle en se moquant d'eux, n'est-ce pas, des amusemens des matelots à terre... Eh bien, foi de Jacolot, à présent que j'ai tâté de vos réjouissances à vous, gros richards de la place de Bordeaux, j'aimerais dix mille fois mieux prendre deux heures mon plaisir dans une des guinguettes où nos gens vont se vautrer à leur fantaisie et pour leur argent, que d'avoir encore à passer ici tant seulement une demi-journée d'armateur. Le plus souvent, maintenant que je connais le fond où vous mouillez pour tuer le temps, que l'on me repincera à donner en grand le nez dans la passe ! C'est pour lors, si

quelqu'un venait me proposer de me réjouir le cœur avec ce qui vous amuse, vous autres, et ce qui m'a tant embêté depuis hier, que ce serait le cas de répondre au particulier... Merci l'ami, allez ailleurs chercher des imbéciles : pour le moment, il n'y a plus de mèche dans notre lampe d'habitacle. Je sors d'en prendre!

LE

MAITRE DE MATHÉMATIQUES.

Vers le milieu du dernier siècle, l'éducation des enfans du peuple se trouvait abandonnée dans nos villes principales à de modestes religieux, qui, sous le nom de Frères des écoles, donnaient à leurs petits élèves le pain de la science élémentaire, la seule nour-

riture publique dont l'État, ruiné par les profusions de la cour, consentît à faire les frais en faveur des pauvres familles du royaume ; et ce fut plus tard que du sein de ces classes obscures sortirent, au bruit de nos tempêtes civiles, ces hommes qui allièrent, à un si haut degré pour étonner le monde, une instruction simple et forte à des convictions ardentes et inébranlables.

La ville de Saint-Brieux, avant qu'un décret de l'assemblée nationale ne l'appelât à devenir le chef-lieu d'un des cinq départemens de l'ancienne Bretagne, se trouvait dotée d'un évêché, de plusieurs couvens, d'un séminaire et d'une école d'Ignorantins, car c'était sous ce nom ironique que le peuple, qui tourne tout en plaisanterie contre lui-même, désignait les *Frères*, dont il recevait des leçons d'écriture, de grammaire et de calcul.

Parmi les cent-cinquante ou deux cents

externes qui fréquentaient le plus assidûment leurs classes, les Ignorantins de Saint-Brieux avaient depuis quelque temps remarqué un pauvre petit orphelin dans lequel le supérieur croyait avoir discerné une aptitude particulière pour les mathématiques. Cette bienveillance naturelle que les gens voués à l'enseignement ont en général pour les intelligences précoces, avait conduit le chef des Frères à recueillir quelques renseignemens sur celui des écoliers pour lequel il s'était déjà senti le plus de prédilection paternelle; et ce ne fut pas sans attendrissement que le bon professeur apprit que, privé depuis plusieurs années de ses parens, le jeune Athanase était venu de lui-même assister, presque en haillons, aux leçons de l'école gratuite, sans trop s'occuper le plus souvent des moyens de se procurer un peu de pain pour le jour et un abri pour la nuit.

L'enfance est l'âge qui supporte le plus

facilement la pauvreté, cette souffrance de l'âme encore plus que du corps; et, par une singularité que l'on pourrait regarder comme une sorte de contradiction, la pauvreté n'excite jamais plus vivement notre compassion que lorsqu'elle s'offre à nous sous les traits de l'enfance. Athanase, accueilli par pitié chez les Frères de Saint-Brieux, devint bientôt l'objet de leur sollicitude, et le zèle des pieux célibataires alla même si loin pour le fils adoptif de la communauté, qu'à quinze ou seize ans il se trouva capable de remplacer dans les classes les plus avancées, les vieux précepteurs qui lui avaient enseigné tout ce qu'ils savaient, comme ils lui auraient donné tout ce qu'ils possédaient, si les pauvres gens eussent possédé quelque chose.

Nos premières impressions, beaucoup plus que nos penchans, déterminent presque toujours notre vocation en dépit de cette influence secrète qu'on nous peint comme atta-

chée à la fatalité de notre destinée. Heureux du sort que la Providence lui avait fait, sans penser qu'il pût y en avoir un meilleur pour lui, le jeune néophyte songeait déjà à embrasser la laborieuse et tranquille profession de ses bienfaiteurs, lorsque la révolution éclata au même moment sur toute la France.

Une transformation nationale, qui avait eu l'égalité humaine pour principe et pour but, devait avoir pour effet le perfectionnement intellectuel de l'espèce. Sur le sol, purgé des anciens abus par le coup de foudre de 93, il fallait reconstruire tout un édifice social, car les réformateurs étaient trop profondément pénétrés de la grandeur de leur mission pour croire que la génération révolutionnaire se contenterait longtemps de n'avoir fait autour d'elle que des victimes et des ruines. Le besoin d'arracher les classes inférieures à l'ignorance qui, pendant tant de siècles, avait fondé la tyrannie des grands

sur l'abrutissement de la multitude, avait surtout fixé les regards du nouveau gouvernement. Des commissaires du pouvoir exécutif s'étaient rendus dans les quatre-vingt-trois départemens de la république pour établir des écoles primaires sur les débris des colléges privilégiés, et des prytanées nationaux sur les décombres des antiques communautés religieuses. Dans les ports de mer, un arrêté spécial avait prescrit que des cours publics d'hydrographie seraient consacrés aux jeunes marins de la circonscription. Mais lorsque les examinateurs chargés de l'exécution de ce sage décret, eurent pris à Saint-Brieux les dispositions qui devaient assurer l'accomplissement des ordres qu'ils avaient reçus, ils s'aperçurent qu'un professeur leur manquait pour occuper la place qu'ils avaient à donner.

Les hommes de savoir étaient rares alors dans les rangs où on était réduit à les chercher longtemps et à les retirer trop vîte.

L'émigration venait d'entraîner à sa suite les ordres monastiques qui, jusqu'à cette époque, avaient gardé avec autant d'orgueil que de parcimonie dans leur sein, les trésors et les secrets de l'enseignement ; et les délégués du gouvernement auraient probablement demandé longtemps encore aux Côtes-du-Nord, le mathématicien qu'il leur fallait, si les anciens condisciples du jeune Athanase n'avaient pas désigné, à leur choix, le modeste savant qu'ils avaient eu autrefois pour répétiteur et dont ils avaient appris à estimer le mérite et l'application.

L'austère Régulus, achevant son frugal dîner, dans des vases de bois, ne fut pas plus surpris de recevoir sous son chaume les licteurs qui venaient le saluer général des armées romaines, que le pauvre Athanase en voyant pénétrer dans son grenier le commissaire qui l'invita à quitter un moment ses vieux livres d'algèbre et d'astronomie, pour

se laisser élever au poste de professeur de navigation du district maritime de Saint-Brieux.

— Que veut-on que j'enseigne à mes chers compatriotes? s'écria-t-il dans ce moment de joie et de stupéfaction, le premier qu'il eût éprouvé de sa vie.

— Vous leur enseignerez ce que vous savez! lui répondit-on.

— Mais c'est encore si peu de chose, ajouta-t-il avec la plus sincère ingénuité.

— Allez, mon jeune ami, reprit le commissaire en le traînant aux honneurs de sa nouvelle place, vous pouvez dire que la république n'a que trop peu de citoyens comme vous.

— En ce cas, ajouta l'humble parvenu, vous me permettrez de plaindre un peu le sort de notre chère république.

Au surplus, il ne fallait rien moins que la réputation de science dont l'ex-répétiteur des

écoles chrétiennes jouissait parmi ceux qui avaient été ses condisciples, pour rassurer les délégués du ministère contre le choix qu'on leur avait indiqué. En regardant même d'un peu près leur trouvaille, ils pensèrent que la bonne opinion qu'avait inspirée à plusieurs de ses amis le jeune savant, devait être d'autant mieux fondée qu'il n'avait rien dans son extérieur qui eût pu faire illusion à ceux qui l'avaient jugé digne de l'honneur qu'on venait de lui faire.

Mais, en définitive, comme il était nécessaire qu'avant de conclure leur marché, les examinateurs interrogeassent chaque candidat sur certaines parties du répertoire exigible, les délégués se proposèrent de s'assurer par eux-mêmes du degré de confiance qu'ils devraient accorder à l'élève favori des ex-frères Ignorantins.

Après s'être placé assez g auchement en face d'un grand tableau de démonstration, un

morceau de craie d'une main et une éponge de l'autre, le patient, au moment de l'examen, attendit, dans l'attitude d'un accusé, les questions imprévues qu'on lui jetterait à résoudre.

Un problême fort simple lui fut posé pour le mettre en haleine, et il ne répondit à cette première attaque qu'en ripostant quelques mots lourdement articulés, tant cette épreuve inattendue avait excité son émotion et effrayé sa timidité naturelle.

Les examinateurs se regardèrent en laissant lire dans leurs yeux un vif sentiment de surprise et de malaise.

L'un d'eux mêlant un soupir à une lente émission de voix, adresse au prévenu une question qui, pour être résolue, exige du démonstrateur le tracé d'une figure sur le tableau. Athanase, dont une sotte défiance de lui-même avait épaissi la langue quand il lui aurait fallu parler avant d'agir, recouvre

tout à coup un peu d'assurance dès qu'il prévoit qu'il lui faudra agir avant de parler. Il tire ses lignes, décrit des cercles, pose ses lettres d'une main qui s'affermit par degré en s'exerçant. La figure est faite : la tête s'échauffe en cherchant la proposition à démontrer, au milieu de ce dédale de traits qui se croisent pour se recourber en arcs ou pour réunir entre eux par le plus court chemin, la multitude de points qui pullulent sur ce noir tableau barbouillé du haut en bas, et de long en large.

Le gant est jeté, il faut le ramasser ou fuir ; l'acteur en scène s'est isolé de son auditoire ; il ne voit plus que lui-même ; lui seul aux prises avec la nécessité inexorable de son rôle. Il parle, il a parlé ; il s'anime, et il s'exaltera par l'effet même de cette demi-ivresse que lui cause la foule des mots qu'il est obligé de faire entendre. On l'écoute, il commande l'attention, lui qui n'écoutait une minute aupa-

ravant, qu'en tremblant, et qui ne savait même pas agir. L'homme qu'un souffle aurait anéanti alors, s'est retrouvé fort dans la lutte qu'on l'a contraint d'accepter ; on l'admire, car il est devenu beau de véhémence et de conviction. Admirez-le, en effet, car il va arriver victorieux au but; il y touche et il s'arrête à la limite marquée, non pas épuisé par l'effort de la course, mais enflammé par le péril de la lutte , et prêt à recommencer le combat si le triomphe a pu rester un seul instant douteux.

La suite de l'épreuve ne fut plus qu'un jeu d'enfant pour le vainqueur ; et lorsque à la fin de son examen, Athanase, que la chaleur de l'action avait soutenu dans l'arène, retomba dans son engourdissement d'esprit ordinaire ; ses admirateurs se demandèrent comment il pouvait se faire qu'un homme se trouvât doué de facultés naturelles assez puissantes pour atteindre sans guide et dans

l'isolement, un degré d'instruction que la culture des plus heureuses dispositions ne suffit pas toujours pour développer dans les organisations privilégiées.

Dès ce moment la carrière du laborieux théoricien fut tracée et son avenir assuré; car le trésor public, dont il venait d'être nommé pensionnaire, ne lui garantissait pas moins de neuf cents francs de solde annuelle, et cent écus de retraite au bout de vingt-cinq années d'activité de services. Jamais, dans ses plus doux rêves d'ambition, l'imagination du présomptueux n'aurait osé caresser une telle chimère. La réalité venait de faire, pour son bonheur, plus que n'avait encore fait l'espérance pour flatter ses illusions. Ah! c'est dans ces instans de première ivresse, les seuls qu'il soit donné aux esprits supérieurs de goûter dans leur vie, que les enfans de la science devraient mourir!

Dieu sait avec quelle ardeur, quelle ponc-

tualité, furent remplies les fonctions du nouveau sacerdoce pédagogique créé par ordre de la république française dans le premier arrondissement des Côtes-du-Nord ! A peine le jour naissant pénétrait-il chaque matin les vitraux poudreux de la classe d'hydrographie, qu'on entendait un lourd jeune homme coiffé d'un bonnet de coton et enveloppé de sa grosse houppelande, faire retentir le pavé sous le choc de la paire de sabots dont notre Euclide était chaussé. Puis quand notre maître Athanase, ainsi bourré et fourré, avait ouvert la porte du sanctuaire, il attendait, assis sur son fauteuil de noyer et le menton sur la poitrine, que ses élèves, plus paresseux que lui, arrivassent un à un pour former le cercle de son auditoire accoutumé. C'était alors que commençait la leçon et qu'il faisait répéter jusqu'au soir à ses disciples assidus, les propositions qu'il finissait par leur incruster dans la tête quelque épaisse que fût par-

fois l'enveloppe que sa persistance avait entrepris de percer. Vous avez remarqué souvent peut-être dans les villes les plus fréquentées par les voyageurs, une immense hôtellerie où une table sans cesse couverte des mêmes mets, offre à la foule incessante des nouveaux arrivans, un dîner homérique qui ne finit à minuit que pour recommencer à une heure du matin : tel était, sous le rapport intellectuel, le repas mathématique que l'infatigable Athanase servait quotidiennement à ses hôtes affamés, les aspirans au grade de capitaine au long cours et de maître au grand et petit cabotage.

La simplicité de mœurs du professeur s'accordait merveilleusement du reste avec les habitudes et le goût de ses simples et bons disciples. Saint-Brieux est, comme on le sait, une ville probe et économe par excellence. Le luxe amollissant qui a fini par s'introduire avec le droit de bourgeoisie et sous le pré-

texte du mieux-être, dans les localités restées jusqu'ici les plus rebelles à la civilisation, n'a que faiblement altéré encore la forme austère qu'a revêtue la vie sociale dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord. Là, les habitans les plus industrieux s'acharnent au travail, non pas pour se procurer une aisance qu'ils ignorent ou qu'il dédaignent ; mais bien pour glaner grain à grain, en se refusant tout espèce de superflu, une fortune à laquelle ils ne toucheront jamais qu'avec l'espoir d'en augmenter la masse inerte. Cela sans doute ne fait pas qu'ils vivent plus heureux que les plus imprudens dissipateurs, bien au contraire ; mais cela fait qu'ils meurent quelquefois millionnaires, et il paraît que c'est encore quelque chose d'assez doux, pour que de bons et solides esprits se résignent à sacrifier toute leur existence, à cette délirante et triste vanité.

La bizarrerie des formes et des manières,

quand elle s'allie bien ou mal à une certaine facilité d'humeur, enveloppe admirablement bien d'ordinaire, un fonds suffisant de mérite et de savoir. Le vulgaire en général est assez peu porté à tenir compte de l'élégance physique des hommes qui peuvent se passer, sans perdre de leur valeur réelle, des avantages d'une belle tournure ou du prestige d'une heureuse physionomie. Athanase pris en soi, était ce que, dans le monde, on est convenu d'appeler un original, mais c'était un original de la bonne espèce, c'est-à-dire rempli de bonhomie et d'abandon. Un sujet de cette nature ne pouvait pas manquer longtemps de réussir sur le sol où la destinée l'avait semé. Aussi, dans tout le pays, était-il cité comme un de ces êtres à part qui paraissent avoir reçu une mission providentielle pour ne faire qu'une seule chose toute leur vie; mais pour faire cette

seule chose avec une supériorité qui ne doit appartenir qu'à eux.

Ses succès incontestables dans l'enseignement avaient, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, comblé tous ses vœux et couronné tous ses efforts ; mais arrivé à cette époque de la vie où l'étude n'est plus la seule compagne qui suffise aux jeunes philosophes, notre solitaire songea, en suivant le conseil de quelques-uns de ses amis, à associer à son sort une ménagère qui pût donner, aux soins de son existence matérielle, le temps qu'il consacrait tout entier aux devoirs de sa profession. Les hommes, dont la réflexion absorbe exclusivement les idées, n'apportent que bien rarement dans leurs plus tendres affections le discernement qui pourrait faire le plus d'honneur à leur esprit et à leur goût. La médiocrité des intelligences possède, même à cet égard, un très-grand avantage sur les gens à hautes facultés. C'est là toujours

l'histoire de cet illustre diplomate qui, s'étant marié à une femme d'un intellect au moins très borné, répondait, en parlant de son épouse, à tous ceux qu'étonnait le plus la singularité d'un tel rapprochement : *Que voulez-vous ? elle est si bête, qu'il m'a fallu l'épouser !*

Une fois la nécessité de se marier admise et reconnue, le professeur chercha dans ses souvenirs et autour de lui, l'heureuse prédestinée qui devait devenir l'élue de son cœur et de sa couche. Une jeune et épaisse boulangère lui avait autrefois témoigné quelque bienveillance alors que rien encore ne faisait entrevoir la destinée à laquelle il pourrait être appelé. Un sentiment confus de reconnaissance et d'appétibilité mondaine détermina son choix et lui inspira l'audace d'une démarche presque hardie : il alla seul et résigné trouver la grosse fille encore enfarinée.

— Mademoiselle Francine, lui dit-il, vous saurez que je vais bientôt me marier.

— Et à qui, s'il vous plaît, monsieur Thanas? Car c'était ainsi que la boulangère avait l'habitude de nommer son voisin en défigurant ou en mignardisant son nom.

— Mais à vous, si vous y consentez, répondit l'amoureux mathématicien sans trop d'embarras.

— A moi ? reprit en souriant la mitronne réjouie. Mais parlez-vous sérieusement, notre maître?

— Oh ! du plus sérieusement de mon cœur, répliqua le galant.

— Puisque c'est ainsi, poursuivit la boulangère après un moment de réflexion, je vais vous dire franchement mon idée.

Ici encore la bourgeoise beauté fit une pause, puis d'une voix un peu émue, elle reprit :

— Ecoutez, M. Thanas : vous savez sans doute, sans qu'il soit nécessaire de vous le répéter, que vous n'êtes pas beau ?

A ce mot, le pauvre professeur sentit pour la première fois de sa vie, le malheur ou la honte d'être laid.

L'inexorable fille, sans remarquer l'impression que la brusquerie de ce commencement d'inventaire individuel pouvait avoir produite sur son adorateur, continua ainsi :

— Ensuite, vous n'ignorez pas non plus que dans le public vous passez pour un petit esprit et bon tout au plus à faire la leçon aux marins que la république vous donne à décrasser un petit brin?

A ces mots, une noble rougeur de dépit monta an front du savant outragé; et réunissant, au fond de son âme, tout ce que les premières paroles de Francine lui avaient laissé de force, il allait la quitter en jetant sur elle un regard de fierté et de mépris, lorsque la cruelle fille, le retenant par le bras, ajouta avec un sourire de bonté, comparable à ces purs rayons de soleil qui viennent con-

soler la terre à la suite des plus sombres orages :

— Mais tenez, vous êtes un si brave garçon, qu'il faudrait avoir un cœur plus dur que pierre pour vous refuser..... Touchez là et marions-nous le plus tôt que nous pourrons, puisque ça paraît vous faire plaisir.

Dans le passage subit de l'humiliation qu'il venait d'éprouver au ravissement dont il fut transporté en cet instant, l'heureux Athanase inonda de douces larmes d'attendrissement la main toute poudreuse que lui présentait Francine..... Ce fut là la seule expression un peu démonstrative qu'il put trouver pour peindre son ivresse; car la nature qui, en certaines occasions lui avait accordé le don des larmes, lui avait complètement refusé celui d'une éloquence passionnée, même dans les moments où il se sentait le plus impérieusement agité par la passion.

Quinze jours après ces rapides prélimi-

naires coujugaux, le mariage de Francine et d'Athanase fut célébré en présence de quelques-unes des autorités municipales et d'un grand nombre de capitaines marchands; et la boulangerie se trouva dès-lors légitimement unie au cours spécial d'astronomie nautique.

Depuis l'invasion des Gaulois du romantisme dans le domaine de la littérature française, on s'est avisé de déplorer bien amèrement le sort de la multitude toujours croissante des femmes incomprises brutalement enchaînées au destin d'une foule de maris assez niais pour méconnaître la valeur des prodiges féminins qu'ils possédaient. Jusqu'ici, nous l'avouons avec ingénuité, nous avons vainement cherché à déterminer jusqu'à quel point il était nécessaire que deux époux se comprissent pour se rendre réciproquement heureux; mais un fait que nous prendrons la liberté d'affirmer avec une en-

tière connaissance de cause, c'est le bonheur que le terrestre Athanase rencontra sans beaucoup d'efforts dans son ménage, en se laissant conduire aveuglément par une impertinente bonne femme qui supposait à peine que son illustre mari pût avoir le sens commun. Le dédain superbe de l'ignorance pour la science modeste fut même poussé si loin de la part de madame Athanase, que lorsque dans la première année de son mariage, le pauvre astronome voulut transformer la mansarde très-élevée de la boulangerie en un simulacre d'observatoire nautique, l'orgueil de la profession manuelle se révolta contre la hardiesse de la tentative artistique; et le disciple d'Uranie fut obligé, en se reléguant dans le grenier de la salle d'hydrographie, d'abandonner le champ de bataille qu'il avait un instant convoité, à l'impérieuse volonté de la favorite de Cérès.

Mais à ça près de quelques-unes de ces pe-

tites querelles intestines qui assaisonnent utilement parfois la fadeur de la félicité matrimoniale, la vie des deux époux s'écoulait uniforme et douce, entre les travaux journaliers du tranquille mari et les occupations fructueuses de l'active ménagère. Chaque soir, lorsqu'après avoir mis la clé de sa classe en poche, le maître regagnait ses foyers domestiques, escorté jusque sur le seuil de sa porte par la foule respectueuse de ses écoliers, il retrouvait, en rentrant chez lui, le souper que sa compagne lui avait préparé, et les livres chéris qu'elle avait eu le soin de fourrer pendant son absence sous le comptoir de sa boutique; et c'était alors que, s'abandonnant à ses rêveries, au caquetage incessant de sa joviale moitié, notre sage attendait avec le calme d'une pure conscience, l'heure quelquefois oubliée du repos. Quel tableau, à la fois simple et touchant, aurait offert au pinceau ingénu des vieux artistes flamands, ce grave émule

d'Archimède, poursuivant par la pensée, la solution fugitive d'un problême mystérieux, entre la vulgarité qu'offraient les pains accumulés sur l'étal de sa femme, et la prosaïque attitude de cette femme absorbée tout entière par les travaux tracassiers de son petit commerce et dé son ménage !

Bien longtemps encore, toujours peut-être, la boulangère n'aurait regardé la prédilection de son mari pour les sciences exactes, que comme une incurable infirmité d'esprit, sans une circonstance qui vint ébranler un moment cette aveugle et injuste prévention! Athanase, toujours livré à ses doctes préoccupations, avait cru remarquer dans les auteurs qui jusque-là avaient fait ses délices, l'incertitude des notions qui existaient sur l'effet des fluides. L'observation assidue des phénomènes, dont il cherchait à analyser le rôle dans l'ordre des faits naturels, devint l'objet de ses recherches et le but de ses expériences.

Il écrivit, calcula, formula ses idées pendant six mois au moins, et phrase à phrase, feuille à feuille, cahier à cahier, il finit sans trop y prendre garde, par composer tout un traité sur la matière qu'il n'avait eu d'abord que le désir ou la caprice d'effleurer. C'est presque toujours ainsi au surplus, que les gens d'imagination deviennent auteurs à leur insu. L'idée naît on ne sait où : on s'en amuse, on la caresse sans défiance, on y revient : elle prend dans vos rêveries une forme que vous vous plaisez à reproduire sur le papier, en essayant de donner un corps et des traits à votre fantôme. Dès lors c'en est fait : vous voilà pris au piége que vous aurez vous-même dressé à votre imprudence. Heureux encore si, en devenant innocemment auteur, votre étoile ne vous condamne pas un jour à devenir un personnage célèbre!

Cet homme que nous avons vu jusqu'à présent, si lourd à remuer et si gauche à se

mouvoir lui-même, retrouvait cependant quelquefois par éclair, la vivacité et la netteté d'esprit que sa timidité naturelle lui faisait perdre quand il se savait vu ou observé par quelqu'un. Cette faculté de s'isoler au milieu de la foule ou du bruit, ressource précieuse que possèdent en général les intelligences supérieures, avait été refusée par le ciel à notre bourru craintif, et ce n'était qu'en présence de sa femme qu'il pouvait s'abandonner tout à son aise à ses distractions méditatives. Mais lorsque se sentant seul avec lui-même, il prenait une plume pour rendre les idées qu'il avait élaborées dans le silence et le recueillement, son style devenait facile, abondant et clair, comme le langage d'un causeur instruit et bien élevé. Il y a des gens pour qui le don d'écrire est un organe naturel comme la parole, et qui tracent des mots à peu près comme les autres articulent des sons. Combien de grands hommes au-

raient toujours passé pour stupides, s'ils n'avaient trouvé que le secours de la langue parlée pour exprimer des pensées qui ont fait leur gloire et la nôtre !

Quand une fois Athanase eut bien revu, retouché et léché son œuvre, il lui fallut chercher dans le nombre des hommes éminens dont il avait appris à admirer les travaux, le théoricien qui lui paraissait le mieux fait pour apprécier l'importance du but qu'il s'était efforcé d'atteindre. Gaspard Monge, le créateur de la géométrie descriptive et le fondateur de la première école du monde, partageait avec la Grange, Bossut, le chevalier Borda et quelques autres notabilités intellectuelles, la gloire que cette foule de savans modestes avait laissée venir à eux sans jamais songer à faire un pas pour aller à elle. Athanase, séduit avec toute son époque, par la popularité qui s'attachait alors à la couronne scientifique de Monge, comme la feuille aux

arbres dans la plus belle saison de l'année, se décida à adresser son opuscule au savant dont le génie avait le plus souvent excité son jeune enthousiasme ; et comme alors les épîtres dédicatoires étaient encore à la mode, notre auteur se laissa aller au plaisir et au ridicule d'accompagner sa missive de la lettre d'envoi que nous allons transcrire textuellement dans les lignes suivantes :

» Citoyen,

« L'indulgence avec laquelle vous accueil-
» lez les essais qui se rattachent à une science
» que vous avez agrandie, m'enhardit à vous
» présenter le résultat des efforts que j'ai
» tentés pour résoudre une question qui,
» longtemps encore après moi, restera envi-
» ronnée de doutes et de difficultés. Dans le
» champ des phénomènes, il est aussi rare

» de faire une découverte, qu'il est diffi-
» cile de prouver une vérité nouvelle, et
» j'ai bien peur de n'avoir ajouté qu'une
» erreur de plus à la somme déjà assez grande
» des erreurs que j'ai essayé de combattre
» en sortant un moment de mon obscurité.
» Mais si, comme je dois le supposer, mon
» opuscule vous paraît ne pas mériter le sa-
» crifice d'un de vos précieux instans, veuil-
» lez bien, citoyen, excuser ma témérité, et
» ne vous rappeler que la vive admira-
» tion et l'inaltérable respect avec lesquels
» j'ai l'honneur d'être,

» Votre très-humble et très-obéissant
» serviteur,

» ATHANASE,

professeur du cours public de mathématiques
à Saint-Brieux;

Aussitôt qu'à l'insu de sa ménagère, le nouveau correspondant de Monge eut affranchi et jeté son paquet à la poste aux lettres, il se sentit, sans trop se rendre compte de ce qu'il éprouvait, soulagé d'un poids immense. Il lui sembla qu'après s'être donné la peine d'enfanter le premier ouvrage qu'il eut fait de sa vie, il venait de s'alléger du fardeau accablant d'une redoutable paternité. Etrange sentiment d'inquiétude ou de vanité, qui s'attache à cette responsabilité que l'on s'imagine assumer sur sa mémoire, en produisant ces douloureuses pages presque toujours condamnées d'avance à l'éternel oubli ! En rentrant chez lui, cette fois, la belle humeur que le bonhomme venait de recouvrer, se laissa lire en caractères si frappans sur sa physionomie, d'ordinaire assez distraite, que son épouse ne put s'empêcher de le féliciter sur le changement qui s'était si visiblement et si vite opéré en lui.

— Et qu'avez-vous donc pris aujourd'hui notre maître pour avoir l'air tout guilleret d'aussi grand matin ?

— Ce que j'ai pris ? répondit Athanase. Mais rien, rien, je t'assure. Au contraire, je viens de me délivrer l'esprit d'un poids énorme que j'étais fatigué de porter dans la tête.

— L'esprit ! l'esprit ! vous ne nous parlez jamais que de cela ! mais, à mon avis, vous feriez plutôt preuve d'esprit, puisque vous en avez tant qui vous embarrasse, en laissant de côté toutes vos fariboles, qu'en vous tuant le corps et l'âme à travailler pour rien, comme vous le faites sans reproche, toute la sainte journée.

— Pour rien, en effet, et tu dis bien, femme; car, en vendant tes gros pains à la pratique, tu gagnes, j'en suis sûr, deux fois plus d'argent que moi, qui ne vends aux serviteurs de l'État, que des lignes droites ou

courbes et quelque peu de triangles rectilignes ou sphériques, assez peu propres à nourrir l'intelligence de mes élèves et à grossir mes revenus.

— Et si encore, après leur en avoir donné pour l'argent que l'Etat vous paie, vous ne vous leviez pas la nuit comme un vrai somnambule, pour grimper sur votre observatoire, regarder jusqu'au jour les étoiles de travers et la lune en plein? Voilà ce qui me passe, car enfin à quoi tout cela vous mènera-t-il?

— Que veux-tu? C'est un plaisir tout comme un autre!

— Oui, mais est-ce là le plaisir d'un homme sensé, je vous le demande un peu! Dans la ville, on commence déjà à dire que vous en deviendrez fou, et je ne suis pas loin de croire comme tous nos voisins, que si le déménagement continue chez vous, la tête n'y sera bientôt plus du tout.

Comme à son ordinaire, le sage ainsi persécuté par son lutin familier, se mit à sourire de la naïveté de la boutade, mais non pas avec ce superbe dédain qui console l'orgueil de la supériorité méconnue, car le brave Athanase n'avait encore ni orgueil, ni dépit. Et ce qui semblerait même prouver le peu de rancune que lui inspirait le souverain mépris que sa femme professait en toute occasion pour la science à laquelle il s'était voué corps et âme, c'est qu'après l'entretien que nous venons de rapporter, il revint sur ses pas pour faire à sa moitié la confidence d'un petit projet qu'il avait jusques-là balancé à mettre publiquement à exécution, sans l'avoir soumis à son approbation préalable.

— Francine, lui dit-il, tu vas encore m'accuser d'une ridicule ambition ; mais tu sauras qu'un ordre du Directoire exécutif vient de nous prescrire de changer la dénomina-

tion des cours que nous faisons dans les districts maritimes.

— Et bien, qu'est-ce que cela veut dire ? répartit Francine qui ne comprit pas très-clairement d'abord le sens de cette communication semi-officielle.

— Cela veut dire, reprit Athanase, que ma classe, au lieu de s'appeler, comme par le passé, *cours de mathématiques*, devra s'appeler désormais : *Cours public d'hydrographie.*

— Cours d'indonographerie ! s'écrie Francine à ce mot si nouveau pour elle. Ils ne finiront donc pas d'en inventer de ces noms à coucher dehors. Ah ! qu'on a bien raison de dire que la révolution n'est pas encore finie ! Et vous, maître Thanas, comment vous rebaptiseront-ils une fois qu'ils vous auront fait mettre sur votre enseigne : *Cours d'indonographerie pour tout le monde et sans payer les places ?*

— Moi, je me nommerai, ou plutôt on me nommera, *professeur d'hydrographie.*

— Et pourquoi plus maître de mathématiques comme autrefois? Est-ce que, par hasard, les mathématiques auraient été mises à la lanterne, comme tant d'autres?

— Allons, enfant que tu es, quand je te dis que c'est un arrêté du Directoire!.....

— Et votre arrêté empêchera-t-il des gens qui valent autant que vous, pour ne pas dire plus, de garder sur leurs enseignes les noms qu'ils portaient avant la terreur! Voyez M. Dionis et M. le Camus! l'un est bien et duement enregistré médecin et l'autre chirurgien patenté, n'est-ce pas? Eh bien, croyez-vous qu'ils vont s'amuser à ne plus s'appeler l'un *maître en médecine* et l'autre *maître chirurgien*, pour se faire nommer *professeur de médecinaire* ou *professeur en chirurgerie?* Et quand je vous dis qu'il n'y a que des *terroristres* qui puissent inven-

ter de ces changemens-là, c'est que je suis certaine et sûre de mon fait, comme du jour qui nous éclaire.

— Tu vois bien que ce n'est pas de ma faute, et que tu aurais tort d'attribuer à l'ambition que tu me supposes, une substitution de mots qui n'est que l'effet d'un arrêté formel du gouvernement, arrêté auquel il faut que je me conforme, bien malgré moi, mais dans la décade, sous peine de perdre ma place.

— Allons, puisque vous y êtes, maître Thanas, ne perdez pas le temps, je vous le conseille, et courez faire écrire sur votre enseigne, votre *cours public d'indonographerie*. Mais dites un peu au peintre, de ma part, qu'il faudra qu'il soit bien fin, si, en changeant le nom de votre défunt état, il peut forcer tous ceux qui vous connaissent à voir en vous un autre homme que le père Thanas, l'an-

cien maître d'école des capitaines caboteurs du pays.

Une âme livrée à nos passions les plus ordinaires, aurait mille fois, en de pareils moments, imploré de la miséricorde du ciel, l'instant de la vengeance ou de la justice, car s'il est au monde un supplice moral plus poignant encore que toutes les tortures physiques ensemble, c'est celui de l'homme qui ne recueille que les mépris de la foule, pour prix de la supériorité qui l'élève trop au-dessus de cette foule pour être compris d'elle. Mais Athanase, s'ignorant lui même autant qu'il était ignoré des autres, supportait, sans vertu comme sans douleur, l'opinion qui ne voyait en lui qu'une espèce de monomane voué avec opiniâtreté à l'étude d'une science connue qui n'exigeait qu'une médiocre rectitude de jugement, pour être cultivée avec quelque succès. Cette prévention du vulgaire était surtout fortifiée par l'exemple de plu-

sieurs savans célèbres, que l'on citait pour avoir réussi dans certaines spécialités, sans jamais avoir donné des preuves d'une intelligence remarquable dans les choses ordinaires de la vie. Une révélation miraculeuse pouvait seule enfin désiller les yeux de la multitude sur le compte du pauvre grand mathématicien, et l'heure de cette révélation inattendue arriva avec des circonstances et dans un ordre de faits que l'on sera peut-être bien aise de nous entendre raconter fidèlement.

Un jour Francine vit entrer dans sa boulangerie un homme d'un âge mûr, de bonnes façons, et d'une mise distinguée, qui demanda M. le professeur Athanase.

— Mon mari, répondit la grosse bourgeoise avec un certain air de satisfaction en remarquant la physionomie heureuse de l'étranger, mon mari est à son école de mathé-

matiques et il ne rentre chez lui que le soir.

— Que le soir? reprit l'inconnu en accompagnant ces mots d'un sourire de bienveillance.

— Ah mon Dieu! oui, monsieur, continua Francine avec un mouvement d'épaules et un grand soupir, et je crois que si je l'écoutais, il finirait par ne plus rentrer du tout à la maison.

— Ce serait pousser le zèle du devoir un peu loin, répliqua l'étranger que commençait à amuser le dédain si peu dissimulé de madame Athanase pour le zèle exemplaire de son époux.

— Que voulez-vous? Monsieur, quand la folie des mathématiques vous frappe un homme là, il paraît que c'est un mauvais mal qu'il n'est plus possible de déloger de l'endroit où il s'est niché.

— Et à vous entendre, madame, votre

mari serait tout-à-fait fou de sa profession ?

— Fou, j'ai dit fou devant vous, monsieur, pour ne pas me servir d'une autre parole, attendu que je n'ai pas l'honneur de vous connaître assez pour me permettre de parer selon ma pensée.

— Ne vous gênez pas le moins du monde, madame, je vous en prie : je vous avouerai même que je vous écouterais avec d'autant plus d'intérêt et de reconnaissance, que je pourrais retenir en passant, pour moi-même une bonne part de votre morale, car il faut vous apprendre que je suis un peu mathématicien aussi.

— En ce cas-là, monsieur, puisque vous êtes de la partie, je me garderai bien de continuer, et je suis même déjà très-fâchée ...

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? Ne devons-nous pas chercher par état et par goût, la vérité sous toutes ses formes, nous autres les fous de la science ; et lorsqu'elle s'offre de si

bonne grâce à nous, bien sots, ma foi, serions-nous de la repousser ou de nous en fâcher. On peut être fou sans être tout-à-fait sauvage, et notre démence à nous n'est fâcheuse que pour nous-mêmes.

— Ah! c'est donc la vérité que vous cherchez comme cela, en regardant sans cesse le ciel dont vous n'avez que faire, dans vos lunettes d'approche qui n'en finissent et qui coûtent les yeux de la tête! Mais à quoi tout le mal que vous prenez, vous conduira-t-il? Voilà ce que je demande tous les jours à notre homme : A l'hôpital peut-être ; comme je le disais encore hier à ce pauvre cher nigaud ; mais à la fortune, jamais! au grand jamais!

— C'est là encore ce que vous ignorez ; car enfin si l'Etat voulant reconnaître les services rendus par monsieur votre mari, lui assurait une existence heureuse et libre?...

— Et mais il ne manquerait plus que ça à présent! Ah c'est alors que l'on me verrait

demander à l'Etat, moi toute la première, quels services maître Thanas lui a rendus en causant du matin au soir avec ses paresseux d'élèves pour ne rabâcher que les mêmes gaudrioles tout le long du jour. Mais là-dessus je crois que je puis être bien tranquille, car jamais l'Etat ne se mettra en tête de faire par décret un des saints fainéans de son calendrier républicain, de ce cher innocent du bon Dieu.

— C'est là justement ce qui pourrait vous tromper, madame Athanase, et j'espère bientôt vous prouver votre erreur sur le compte de votre mari, répéta gracieusement le voyageur en prenant congé de la loquace marchande, et en se dirigeant vers la maison où on lui avait indiqué que le professeur faisait si consciencieusement et si ardemment son cours public.

Malheureusement quand l'aimable voyageur se présenta au milieu des élèves d'Atha-

nase, celui des jeunes marins qui se trouvait au tableau, répétant la leçon du lendemain à ses collègues, lui annonça que le maître était descendu au Légué pour assister, selon son habitude de chaque jour, à l'entrée de la pleine mer dans le port. Après avoir reçu ces renseignemens, le nouveau venu demanda aux disciples réunis la permission d'attendre le retour de leur professeur, en les invitant avec politesse à continuer leur démonstration comme ils l'auraient fait s'il n'avait eu l'indiscrétion de se présenter parmi eux. Les écoliers, intimidés d'abord de la présence de l'inconnu, se rassurèrent peu à peu en se mettant bientôt après à piocher leur leçon avec l'ardeur que l'apôtre du lieu savait inspirer à tous ses néophytes.

Le Légué que nous venons de nommer, est le port de la ville de St.-Brieux qui lui doit l'avantage de passer pour une cité maritime. Quand vous sortez de la ville pour vous ren-

dre par le plus court chemin vers les bords du rivage, vous suivez entre deux jolis côteaux, une large colline sur le fond de laquelle serpente un vif et gros ruisseau. A votre droite s'élève bientôt un môle sur la croupe duquel se dresse le pan d'une noble et antique tour que l'on dirait avoir été coupée en deux, non pas dans le sens de son épaisseur comme le fait toujours et tôt ou tard le temps, mais dans le sens de la longueur comme le fait quelquefois la main des hommes. En face et à deux cents pas au-dessous de cette belle ruine théâtrale, une petite montagne étend ses contours arides sur la plage qui l'environne; et entre la tour Cesson et cette dernière élévation, le ruisseau du Légué s'élargit sur une nappe de sable pour aller mêler précipitamment ses eaux douces, troubles et tièdes, à la mâle âpreté des flots de l'Océan.

C'est du sommet de ces hauteurs qu'à la

marée montante s'offre, dans toute sa majesté, un des plus magnifiques spectacles que l'œil puisse embrasser sur cette côte de Bretagne déjà si riche en magiques tableaux et en gigantesques effets. Autour de ce désert de sable, que l'on nomme la baie de Saint-Brieux, apparaît sous un dôme de nuages flottans, un demi-cercle fantastique de monts vaporeux qui, de pics en pics et de ravins en ravins, va lier la pointe de Roselier au dernier chaînon du cap Fréhel. Puis quand l'heure du flux gémit sur toute la surface haletante de cette immensité d'eau qui s'est retirée à deux lieues vers l'horison, vous voyez l'onde s'arrêter tout à coup, frémir, se gonfler et revenir vers vous en écumant, pour palpiter dans toutes les artères de la rive, et rendre le mouvement et la vie au petit port du Légué.

Le joli lieu du Légué était devenu depuis longtemps la promenade favorite d'Athanase.

C'était là qu'il allait presque chaque jour à l'arrivée de la marée montante, comme à la rencontre d'un ami, contempler le phénomène qu'il avait cherché à expliquer dans son traité sur l'action et la résistance des fluides. Rien ne souriait plus délicieusement à l'imagination de notre rêveur, que le spectacle des perturbations périodiques de l'Océan, lui qui pensait que la vie sociale n'est complète que là où la mer vient activer ou féconder la civilisation des peuples. Au reste, quand les ouvriers du Légué apercevaient notre philosophe passant entre les magasins et les navires qui bordent des deux côtés les quais de la rivière, ils ne se hasardaient que bien rarement à l'arracher à ses méditations par des questions oiseuses ou importunes. Ils respectaient en lui, non la science qu'ils étaient bien loin de lui supposer, mais l'espèce de folie dont ils le croyaient atteint, et ils se contentaient de le regarder comme un de

ces maniaques inoffensifs dont il est plus naturel de plaindre la faiblesse que d'affliger la sensibilité.

Le jour dont nous venons de parler et qui devait marquer une grande époque dans la vie de notre penseur, le solitaire du Légué ayant prolongé sa course un peu au-delà de ses limites habituelles, ne rentra en ville qu'au soleil couchant; et tout en regagnant le chemin de sa classe, la tête baissée et les mains derrière le dos, il contournait déjà la partie de la rue sur laquelle donnaient les fenêtres de sa salle de cours, lorsqu'il crut entendre une voix inconnue retentir au milieu du cercle formé par ses élèves attentifs. En ce moment-là même cette voix énonçait une proposition de trigonométrie sphérique avec une assurance et une autorité de langage qui étonnèrent au plus haut degré notre professeur hydrographe, accoutumé qu'il était à trouver plus d'hésitation et moins d'élo-

quence dans la diction et la manière démonstrative de ses apprentis capitaines.

— Tiens, se dit-il en lui-même et en collant l'oreille sur une des vitres de ses fenêtres, voilà un étranger qui fait aujourd'hui la besogne à ma place!...

Et tout en écoutant la suite de la démonstration avec un recueillement religieux, l'âme jusqu'alors si tolérante du titulaire, éprouva à la vue de cette usurpation de pouvoir, l'aiguillon poignant de la jalousie et du dépit. Ce sentiment si pénible, et trop nouveau pour lui pour qu'il eût appris à le maîtriser, aurait peut-être fini par éclater sur le lieu même de cette scène singulière, sans le plaisir qu'il trouva en prolongeant son petit espionnage, à suivre son remplaçant anonyme dans l'ordre des déductions qu'il paraissait s'attacher à rendre palpables aux élèves enchantés.

— Bien, fort bien, admirablement bien!

s'écria à la fin de la démonstration l'auditeur inaperçu qui avait tout écouté, tout saisi, de l'endroit où il s'était arrêté au bord de la rue.

A ce cri d'enthousiasme, les écoliers tournèrent leurs regards vers Athanase qui, sans perdre un seul instant, entra dans sa classe en disant au professeur inconnu :

— Citoyen, il faut que vous soyez le citoyen Monge ou le citoyen Lagrange ; car il n'y a que vous ou lui en France qui ayez pu trouver cette démonstration si concluante et si simple !

— Je suis, en effet, le citoyen Monge pour vous servir, répondit l'étranger en saluant affectueusement son collègue.

— Ah ! monsieur, quel insigne honneur vous venez de faire à ces jeunes gens et à ma classe. Et moi qui étais absent quand vous êtes arrivé là !

— Citoyen, c'est une heure de plaisir que

j'aurai manqué dans mon passage à Saint-Brieux. Mais pour continuer à réparer le temps perdu et pour m'acquitter le plus tôt possible d'un devoir qu'il m'est infiniment doux de remplir, permettez-moi de vous annoncer que le Directoire m'a chargé de vous apprendre que votre *traité sur les fluides* vient d'être jugé digne d'une récompense nationale.

— Quoi, mon traité sur la *résistance des fluides!*

— A remporté le grand prix de mathématiques de dix mille francs. Voici la lettre du directeur en exercice, les assignats qui l'accompagnent et de plus votre nomination de professenr d'hydrographie de première classe dans le premier grand port où ce poste viendra à vaquer.

— Comment mon traité aurait eu le bonheur... Vous l'avez donc lu, citoyen?

— J'ai fait plus: je l'ai étudié, et c'est à

mon avis le meilleur travail qui ait encore paru sur cette belle question. Le titre de correspondant de l'Institut vous a du reste été conféré sur ma demande expresse et celle de Lagrange qui a pleinement partagé mon opinion à votre égard.

— Mais je n'en reviens pas, comment serait-il possible que pour si peu de chose... Le grand prix de mathématiques... membre correspondant de l'Institut de France et professeur d'hydrographie de première classe!... Mais non, c'est là un rêve trop beau, pour qu'il y ait dans tant de bonheur quelque réalité... Moi Athanase, membre de l'Institut, serait-il bien possible!...

— Vous même, et qu'y a-t-il de si surprenant dans un tel acte de justice?

— Mais c'est à en perdre la tête ou à m'en faire mourir de joie... Oh! oui, oui; c'est certain, j'en mourrai ou j'en deviendrai fou... Moi, qui étais si loin de penser qu'un

pauvre petit professeur abandonné dans un coin de la Bretagne pût jamais... Oh! je vous en prie, mes amis, mes bons amis, allez chercher ma femme, mais gardez-vous bien de lui apprendre encore..... Oh! oui, qu'elle vienne, qu'elle vienne vite, de suite, car je sens là que je pourrais succomber de plaisir, dans ce moment de trop de félicité... Mais au moins, citoyen Monge, vous, mon illustre bienfaiteur, vous m'assurez bien que tant de gloire et d'honneur pour moi n'est pas un rêve ?....

Et en prononçant ces mots qui exhalaient le délire dont tout son être venait d'être frappé, Athanase, l'égarement dans les yeux et le sourire sur les lèvres, tomba évanoui dans les bras de ses élèves. Transporté chez lui dans cet état d'extase et de spasme, sa femme, en apprenant la cause de la trop vive émotion qu'avait éprouvée son mari, commença à comprendre que la science pouvait

quelquefois conduire à des résultats plus positifs que ceux qu'elle avait jusques-là supposés. La prédiction que lui avait faite le visiteur étranger quelques minutes auparavant lui revenant alors à la mémoire, acheva de lui expliquer tout ce qu'il lui restait à concevoir pour être heureuse et convaincue. Quarante mille francs en assignats étaient au surplus joints à la lettre de félicitation du Directoire, et comme à cette époque, le papier-monnaie de la République, dont les charretiers devaient se servir un peu plus tard pour allumer leur pipe, représentait encore le quart environ de sa valeur primitive, Francine, sans être aussi versée que son époux dans la science des nombres, calcula que ces quarante mille francs de bons du trésor représentaient à peu près les dix mille francs affectés au grand prix de mathématiques remporté par Anathase. Peu alarmée au surplus, de l'indisposition subite de son

mari, elle jouissait déjà à sa manière de tous ces dons inespérés, sans songer cette fois à reprocher au gouvernement les récompenses qu'il avait accordées à la science de son modeste et laborieux époux. Mais combien, hélas! le noble triomphe du savant et la cupide satisfaction de sa sordide compagne devaient être courts, après avoir été si soudains et si doux! Athanase, enseveli vivant dans sa gloire, comme un autre Héraclius, ne rouvrit les yeux et ne recouvra la parole que pour regarder sa femme avec égarement, et que pour faire entendre à ses amis consternés quelques mots de démence. Des médecins, appelés autour de lui, crurent reconnaître dans la perturbation de ses idées, les signes d'une froide déraison plus encore que les symptômes d'une affection corporelle... Le malheureux en effet était devenu fou; fou de joie et d'orgueil. Trop faible, trop peu prémuni par défaut d'amour-propre contre l'excès d'un

bonheur si subit et d'une élévation si inattendue, il succomba sous le coup trop brusque de la félicité, comme d'autres expirent sous le coup d'une adversité trop soudaine.

Ah ! n'est-ce donc pas dans l'ivresse de leurs premières illusions, que devraient expirer les savans et les artistes.

VIRE-VENT-DRAGUE.

Parmi les types déjà fort nombreux que nous avons esquissés pour donner une idée générale du caractère des marins d'autrefois, un portrait s'est trouvé oublié dans notre petite galerie de tableaux de famille. Pour réparer autant que possible cette omission que

l'histoire ne manquerait peut-être pas de nous reprocher un jour, nous allons essayer de reproduire ici, à grands coups de crayon, la burlesque physionomie dont le capitaine Vire-Vent-Drague a laissé l'empreinte dans le souvenir des contemporains.

Vire-Vent-Drague naquit à Dunkerque, cent-cinquante ans environ après Jean-Bart, l'illustre général des matelots. Un bateau de pêche fut son berceau et la mer sa première nourrice. Enrôlé à l'âge de dix ans en qualité de mousse, sous les ordres d'un patron qui allait au *hareng*, le chef de l'expédition n'épargna à son jeune élève ni les conseils qui pouvaient le former à la pratique des vertus maritimes, ni les coups de bout de corde qui devaient lui apprendre à éviter les fautes fatales aux gens de sa profession. Mais toutes les fois que le patron saisissait les occasions assez fréquentes d'infliger une rude correction à monsieur son mousse, celui-ci, loin de se

plaindre de la rigueur du châtiment, s'écriait au contraire avec toute l'humilité d'un coupable résigné : frappez toujours, maître Vanvorkamberg, n'ayez pas peur ; quand je serai à votre place, les autres patiens me paieront plus cher qu'au débit, le tabac que vous me faites chiquer aujourd'hui !

La sollicitude toute particulière du patron Vanvorkamberg pour celui qu'il appelait avec orgueil l'enfant gâté de sa sévérité, eurent de si prompts et de si heureux effets, qu'en moins de vingt voyages sur les bancs d'Yarmouth et les côtes d'Ecosse, le petit Vire-Vent-Drague se vit en état de commander une barque et d'éreinter à son tour l'équipage qu'il plairait au premier armateur venu de lui confier. Dès sa première campagne, en qualité de maître de pêche, il revint au port avec un chargement complet, deux matelots estropiés et un mousse aux trois quarts assommé.

L'armateur de la barque, aussi satisfait du résultat matériel de la campagne, qu'affligé de l'effet moral produit dans le pays par la dureté disciplinaire de son maître de pêche, chercha un moyen de conserver Vire-Vent-Drague à son service, sans s'exposer aux reproches que pourrait lui attirer à Dunkerque, la rudesse d'un tel capitaine; et pour concilier ses intérêts et la sévérité incorrigible que Vire-Vent-Drague s'était accoutumé à apporter dans tous les détails de sa responsabilité, il dit à celui-ci :

— Mon brave capitaine, j'ai lieu d'être satisfait de vous. Mais je ne trouve plus un seul matelot qui veuille s'embarquer sous vos ordres pour la pêche. Vous assommez radicalement tous vos hommes.

— Pourquoi, répondit Vire-Vent-Drague, tous mes hommes ont-ils les reins trop faibles ?

— Parce que, probablement, vous avez la poigne trop forte.

— J'ai bien été assommé dans mon temps, et jamais on ne m'a entendu me plaindre.

— Mais ce n'est pas une raison pour que vous assommiez aujourd'hui tout le monde, et pour que personne ne se plaigne!

— Et quelles bonnes raisons peuvent avoir à donner des hommes que l'on paie bien, quand on leur frotte de temps en temps les épaules pour leur faire gagner l'argent qu'on leur compte?

— Ecoutez, mon cher Vire-Vent-Drague, prenons ensemble le moyen le plus simple d'arranger tranquillement les choses. La pêche ne vous convient plus ; c'est au grand cabotage qu'il vous faut désormais naviguer avec un équipage qui, pris ailleurs que dans le pays, se rangera sous vos ordres sans nous exposer à remplir tout Dunkerque, au retour du voyage, d'une foule de plaintes et de ré-

criminations que nous sommes si fatigués d'avoir entendu éclater à nos oreilles.

— Au grand cabotage soit, mon armateur. Mais qui me donnera un navire pour naviguer en grand seigneur avec des hommes que je pourrai mener à ma façon une fois au large ?

— Qui vous donnera un navire à commander, dites-vous ? Une femme !

— Une femme ? Et qui me donnera, sans trop de curiosité, la femme qui a ainsi des commandemens à distribuer dans les plis de son cotillon?

— Moi. Ecoutez, du reste, ce que j'ai à vous communiquer.... Mais, avant d'aller plus loin dans nos explications, dites-moi un peu : êtes-vous pour le mariage?

— Ma foi, je n'en sais trop rien, car vous n'ignorez pas qu'on ne peut dire si on est ou si on n'est pas pour une chose avant d'en avoir goûté !

— Mais enfin, si l'on vous proposait pour

épouse la fille d'un honnête homme qui pourrait offrir le commandement d'un beau brick à son gendre pour cadeau de noces, que diriez-vous ?

— Je dirais d'abord à la personne qui voudrait me procurer la jeune fille : nommez-moi la future, et puis après nous verrons.

— La future se nomme Jiulique Bombanpuesch.

— Ah ! c'est ça que vous aviez à me proposer ! Eh bien, je ne dis pas non ; et puisqu'il y a du mariage pour moi dans le temps, je dirai comme cet autre : Mariez-moi vite par l'endroit le plus pressé, pourvu que jusqu'à la première nuit de mes noces je n'aie pas à me mêler des préparatifs de mon appareillage pour l'église et de mon arrivée dans la grande confrérie.

— Dans quinze jours au plus tard, tout sera fait si vous voulez bien me charger d'entrer dans les détails relatifs à votre union

avec la demoiselle en question, et à la rédaction des contrats avec la famille.

— Topez-là, mon armateur! Je vous donne carte blanche et procuration générale jusqu'au moment où le reste commencera à me regarder en particulier. Mais n'oubliez pas surtout dans les arrangemens le commandement du brick que le beau-père devra me donner pour me récompenser de l'avoir débarrassé de sa fille en la transbordant de son domicile dans ma maison.

Le jour de l'hymen arriva avec toutes ses joies et toutes ses pompes pour l'heureux Vire-Vent-Drague et la docile Jiulique Bombanpuesch.

Le soir de la célébration du mariage, le nouvel époux but assez pour engager ses convives à imiter l'abandon avec lequel il se livrait à l'avenir fortuné que l'union la mieux assortie avait ouvert devant lui; si bien qu'avant la fin du festin on fut obligé de transporter le

galant capitaine dans le lit nuptial où l'attendait en rougissant de honte et de pudeur la jeune compagne que les vœux d'un père venaient d'associer religieusement et légalement à son sort.

Vers deux ou trois heures du matin, après que Vire-Vent-Drague eut oublié dans l'assoupissement du sommeil le plus profond, le bonheur qu'il avait si près de lui, l'insouciant époux se frotta les yeux en demandant quel temps il faisait.

— Quel temps? lui répondit une voix douce et tremblante : je l'ignore et je n'y avais pas même songé.

— Eh bien, en ce cas, va à la fenêtre et vois un peu d'où vient le vent, s'écria le marin en se rappelant fort à propos qu'il devait avoir à ses côtés la femme qu'il avait épousée la veille.

— Ouvrir la croisée du froid qu'il fait? lui

fit observer la pauvre Jiulique ! Mais y pensez-vous bien , mon ami?

— Ah c'est vrai! reprit le rustre..... Eh bien, prends mon pantalon et mon nord-ouest. Et puis dis-nous de quel aire de vent nous vient la brise.

La douce et timide Jiulique, en repassant dans sa mémoire la leçon que ses parens lui avaient faite avant le mariage, se leva, ouvrit la fenêtre, hasarda sa tête un peu en dehors, et répondit à son seigneur et maître :

— Le vent est froid et il vient du bas de la rue.

— Mais le bas de la rue n'est pas un aire de vent! reprit Vire-Vent-Drague. Au surplus, c'est égal, c'est du Nord-Est que je vois qu'il souffle, en attendant que tu apprennes ton compas, comme il convient à la femme d'un vrai derrière goudronné... Demain, sans plus

de retard, j'appareille pour Cadix avec mon brick.

— Quoi, sitôt! murmura en soupirant la jeune épouse et en reprenant la place qu'elle avait si inutilement occupée auprès de son bourru.

— Une femme se retrouve toujours quand une fois on a mis le grappin dessus, grommela le sentencieux capitaine. Mais le bon vent ne se rattrape jamais selon la fantaisie de ceux qui l'ont laissé passer, en s'amusant ou en s'embêtant plus ou moins à terre.

Et notre homme se rendormit du sommeil du juste et du rustre, en tournant son large dos à la dolente Jiulique, qui ne ferma ses yeux baignés de pleurs qu'après avoir répété plusieurs fois avec amertume et presque avec dépit :

— Oui, quand on a mis le grappin dessus!...

Le père Bombanpuesch, fidèle à toutes ses promesses, avait depuis les premières ouvertures du mariage de Vire-Vent-Drague avec sa fille, fait disposer son brick, *La-trop-aimable-et-trop-séduisante-Jiulique*, à recevoir splendidement monsieur son gendre, de manière à ce que celui-ci n'eût en quelque sorte qu'un pas à faire en descendant de l'autel pour passer à bord du navire qu'il était destiné à commander. Le jour même du mariage de sa patronne, *La-trop-aimable-et-trop-séduisante-Jiulique*, pavoisée de tous ses pavillons des bastingages à la girouette, avait salué de deux coups de canon, le moment où le nouvel époux recevait la main de sa conquête, des mains du prêtre qui avait été choisi pour consacrer cet heureux assemblage conjugal. Ces sortes de salves commémoratives étaient, comme on le sait, de petites jouissances de vanité que se donnaient assez libéralement autrefois, les armateurs de navire, pour cé-

lébrer avec bruit, si ce n'était avec éclat, chacun des événemens de famille qu'ils avaient l'innocente prétention de vouloir signaler à l'admiration publique. Aujourd'hui la vanité est bien restée au fond du caractère de messieurs les armateurs; mais la mode des saluts à poudre est un peu passée. C'est sous une forme moins surannée qu'elle a pris le sage parti de se révéler à l'occasion, et elle a gagné en bon ton tout ce qu'elle a perdu en sotte naïveté.

Le lendemain de la noce de la jeune flamande qui lui avait donné son nom, le brick *La-trop-aimable-et-trop-séduisante-Jiulique*, se trouva donc disposé à prendre la mer; et pour ne pas perdre le bon vent, qui s'était élevé pendant la nuit de son mariage, maître Vire-Vent-Drague s'obstina avec une ardeur qui faisait autant l'éloge de son activité que la critique de sa galanterie conjugale, à appareiller pour Cadix. Ce fut en vain que

pour lui faire différer le moment de son départ, l'aimable Jiulique employa les supplications et les larmes. L'impatient capitaine, plus sensible à la voix impérieuse du devoir, qu'aux obsessions de la tendresse d'une femme, laissa là les douceurs d'un nouvel hymen pour retremper son âme un instant amollie par les délices de la terre, dans les privations et les dangers de la navigation. Il partit, le barbare, en souhaitant bonne santé à Jiulique et en se souhaitant à lui-même, l'égoiste, heureuse chance et courte traversée.

L'équipage avec lequel notre ex-patron pêcheur allait débuter dans la carrière du grand cabotage, était en partie composé de gens qui ne connaissaient leur nouveau chef que sur la réputation qu'il s'était faite parmi les matelots Dunkerquois, et cette réputation n'était pas tellement rassurante, que les subalternes ne dussent avoir conçu certaine crainte sur l'avenir que leur préparait la

campagne qu'ils s'étaient résignés à faire sous les ordres du capitaine Vire-Vent-Drague. S'il est dans l'existence monotone du bord un moment intéressant, pour le moraliste, c'est celui où tout un équipage étudie, jusque dans les moindres détails du service, le caractère et l'humeur du chef inconnu que le hasard lui a donné. Les femmes qui passent pour avoir le talent exquis de deviner si vite les hommes qui les intéressent, ne possèdent pas, sous le rapport de la finesse de l'observation, le dixième du tact qu'ont les matelots les plus grossiers, pour jauger, comme ils disent, les hommes dont ils auront à subir les faiblesses, les caprices ou l'autorité. L'état de séquestration morale et de dépendance disciplinaire dans lequel vivent les marins, explique peut-être ce phénomène intellectuel et la promptitude avec laquelle les matelots apprennent à connaître leurs chefs. Si l'expérience a bien souvent cassé les jugemens

que la France avait portés sur quelques officiers de marine placés dans un rang élevé, jamais les évènemens n'ont démenti l'opinion que ces officiers avaient inspirée à leurs équipages. Les masses sont trop intéressées à rendre justice aux bonnes ou aux mauvaises qualités de ceux qui doivent les commander pour se laisser tromper dans leurs appréciations par l'erreur ou le caprice qui abusent si souvent les dépositaires du pouvoir.

Dès les premiers jours de mer, Vire-Vent-Drague, en se rappelant le tort que sa rudesse passée avait failli causer à son avancement dans les voies de la fortune, s'avisa de se tracer un plan de conduite pour l'avenir; car le capitaine était un de ces hommes qui ont la mauvaise habitude de raisonner ce qu'ils font de mal sans trop s'attacher à devenir meilleurs.

— Voyons, se dit notre nouveau commandant, comment nous y prendrions-nous bien

pour nous imposer à nous-mêmes une espèce de petite ordonnance de la marine, propre à nous guider dans les rapports que nous avons journellement avec notre équipage? Les bonnes choses demandent à être écrites sur le papier quand on veut se les représenter souvent à l'esprit et ne pas les perdre de vue. Ecrivons donc en tête de mon journal de mer les réflexions qui nous viendront à l'idée, s'il nous en arrive quelques-unes, et les maximes que l'expérience a pu nous apprendre dans l'intérêt du service et pour l'instruction des capitaines qui se trouveront un jour dans la même passe que moi.

Vire-Vent-Drague écrivit donc ce qui suit; car, à l'occasion, le capitaine savait écrire autre chose que le résumé de son quart et le *rien de nouveau* qui accompagne ordinairement l'historique des quatre heures de service faites sur le pont par chaque officier du bord.

Réflexions et autres petites choses de même nature faites en cours de voyage par manière d'acquit par le capitaine Vire-Vent-Drague, commandant le brick *la-Trop-aimable-et-trop-séduisante-Jiulique*, du port de Dunkerque, jaugeant 250 tonneaux 75|94cs.

« Il y a huit péchés capitaux. Le huitième péché capital, c'est de faire du bien à un matelot.... » *Ceci doit se trouver inscrit quelque part dans le catéchisme des capitaines..*

« L'obéissance est quasiment comme qui dirait une barre de fer; quand on n'a pas soin de la frotter, elle se rouille. » *Ceci n'est qu'une comparaison de ma façon, et à mon usage.*

« Qui ne sait pas se faire obéir est indigne de commander. » *Ceci à l'usage de mes confrères trop mous dans la dureté nécessaire au commandement.*

« Les fautes faites dans le métier doivent

être punies par les choses du métier; avec un bout de corde, par exemple, en fait de marine notabene. » *Ceci n'est qu'une idée comme une autre.*

« Tout, dans la nature, nous enseigne à ne pas avoir froid aux yeux et à ne pas se laisser marcher sur les cors que nous pouvons posséder aux pieds. Le vent tape la mer, la mer tape le navire; le navire tape à son tour la mer qui le fait rouler d'un bord et de l'autre, et le vent qui souffle dans son gréement et sur sa carcasse. Le capitaine qui ne fait pas comme tout dans la nature n'est pas plus philosophe que les bottes qu'il porte aux jambes. » *Ceci est un principe.*

« Malin chien qui me fera la grimace; plus malin chien qui me fera la queue sans pommade, et trois fois plus malin chien encore celui qui me fignolera la queue après m'avoir

poussé une grimace à deux doigts du nez dont la Providence m'a fait cadeau. » *Ceci n'est qu'un dernier mot d'avertissement à tout l'équipage et aux jolis-cœurs en particulier que le susdit équipage pourrait renfermer dans son sein.*

Une fois ces aphorismes médités et écrits, il ne manqua plus au capitaine Vire-Vent-Drague que l'occasion de les mettre en œuvre, et cette occasion-là ne se fit guère attendre, tant l'application se présente aisément aux esprits profondément pénétrés de la bonté de leurs théories.

Un jeune matelot fringant, qui avait passé deux grandes heures à la barre du gouvernail de *la Trop-aimable-Jiulique*, se plaignit, en cédant son poste à un autre patient, de la difficulté qu'il avait éprouvée à tenir régulièrement le navire en route.

Vire-Vent-Drague, aux oreilles duquel cette

observation était parvenue, demanda brusquement au petit timonnier s'il savait nager. Le timonnier, ne devinant pas trop le but que se proposait monsieur son capitaine en lui adressant cette question, répondit naïvement que sans être tout-à-fait aussi fort qu'un marsouin sur l'article de la nage, il pouvait encore passer pour tirer assez passablement la ligne ou la brasse, faire la planche et le mort, etc.

— En ce cas, mon garçon, lui dit le capitaine, tu vas me faire le plaisir de te laisser affaler sur l'arrière du navire jusqu'à la troisième ferrure du gouvernail; car tu sauras que la difficulté que tu as eue pour manœuvrer la barre tient uniquement à un bout de bois qui, je ne sais comment, s'est pris entre l'étambot et le gouvernail, juste à la hauteur de la dernière ferrure mâle.

— Et vous croyez comme cela, capitaine, qu'en plongeant sur l'arrière, je pourrai en-

lever ce bout de bois et dégager le gouvernail? répliqua le nageur.

— Oh! mon Dieu! je n'en fais aucun doute. La mer est belle, la brise maniable; en mettant le navire un instant en panne, je pourrai te donner toute la facilité possible de faire mon affaire et la tienne.

Le malheureux jeune homme, croyant son zèle intéressé à tenter ce que son chef exige de son courage, jette de côté le gilet et la chemise qui pourraient contrarier ses mouvemens dans l'eau; il se frotte les lèvres du dos de la main, se laisse glisser le long d'un bout de corde, et le voilà avec dix pieds de mer sur la tête, cherchant le morceau de bois qui a pu s'engager entre l'étambot du navire et la mèche du gouvernail.

Deux minutes se passent, et au bout de ce temps l'obstiné plongeur revient tout essouflé à la surface des flots pour annoncer à son capitaine qu'il n'a rien vu, rien senti qui

puisse gêner le mouvement de rotation du gouvernail du bâtiment sur ses ferrures mâles ou femelles.

— Non ; mais es-tu bien sûr, lui demanda Vire-Vent-Drague, de n'avoir pas touché, en tâtant l'estambot, quelque chose de long comme le bras, épais comme les deux pouces, et dur comme un bâton.

— Non, je vous assure, capitaine ; il n'y a rien de cette façon-là dans la partie que j'ai visitée.

— En ce cas, remonte vîte à bord. C'est moi qui me serai trompé, et voilà tout.

Le nageur, que sa longue plongeade a un peu essoufflé et gelé, ne se fait pas répéter deux fois l'invitation de son chef ; il reparaît sur le pont, tout ruisselant encore de l'eau dont il a été si longtemps submergé.

— Eh bien ! lui dit alors son capitaine, tu n'as donc pas réussi à mettre la patte sur le bout de bois que je t'avais envoyé chercher ?

— Ma foi non , répond avec assurance et en soufflant comme un taureau l'inutile chercheur du bout de bois.

— Ah ! pardieu, s'écrie aussitôt Vire-Vent-Drague en feignant le plus subit étonnement , le diable que tu aurais trouvé sous le talon du gouvernail le morceau de trique que je t'avais dit d'aller chercher si au fond! Ce méchant roudin était ici, et le voilà qui vient de me tomber sous la main pour retomber à la minute sur ta casaque de drap bleu de roi.

Et cela disant , le brutal vous frotte, armé du bâton dont il vient de s'emparer , les épaules grelottantes et nues du malheureux plongeur.

— Mais que vous ai-je dit ou fait , répétait le pauvre battu , pour que vous me preniez ainsi en traître ?

— Tu m'as dit, lui répliqua froidement alors Vire-Vent-Drague , que le navire était difficile à gouverner , et j'ai voulu t'appren-

dre la cause qui faisait qu'il était si malaisé à tenir en route.

Personne, dès ce moment, n'osa plus élever la voix à bord de *la Trop-aimable-Julique* pour se plaindre des embardées que, pendant les plus mauvais temps, pouvait faire le brick rebelle à sa barre.

L'équipage, réuni tous les matins au lever du soleil autour du maigre déjeûner que lui distribuait le capitaine, s'était permis d'élever quelques observations critiques sur la force extraordinaire du beurre qu'on lui donnait pour ration.

— Ah ! vous trouvez le beurre trop vieux, dit un jour Vire-Vent-Drague aux plus délicats ! Eh bien, embarquez-vous quatre *gueules* fines avec moi daus la chaloupe, pour aller chercher à Bergues (1) du beurre frais et des petits radis roses.

(1) Petite ville à deux lieues dans le sud de Dunkerque,

« Attrape à mettre la chaloupe à l'eau dans l'intérêt général de la cuisine du bord ! »

La chaloupe fut aussitôt menée le long du navire. Les quatre matelots désignés pour faire la corvée prescrite par le capitaine s'embarquèrent avec lui dans le canot, dont il prit la barre, et voilà les quatre pauvres rameurs nageant, pendant trois heures, contre le vent, pour aller chercher en pleine mer la ville qui devait leur donner du beurre plus frais que celui qu'ils avaient trouvé par trop rance.

A la suite de cette course pénible, le capitaine en remontant à bord, eut soin d'expliquer à ses gastronomes exténués la morale du petit apologue qu'il venait de mettre en action, et il leur dit :

— Toutes les fois que vous vous permettrez renommée pour la qualité de ses beurres et de ses fromages.

de ne pas trouver assez bon pour vous ce qu'il m'aura plu de vous donner à boire ou à manger, comme passable, nous irons dans la chaloupe chercher, pendant trois ou quatre heures, pour peu que le temps le permette, quelque chose de meilleur à vous insinuer entre les deux mâchoires. A ce compte-là, mes petits amours, vous pourrez me demander tout ce qui vous viendra au goût, depuis le civet de lièvre aux champignons roses jusqu'aux cailles rôties au beurre frais, avec des feuilles de vigne. Ne vous gênez pas, la chaloupe sera toujours là, et c'est moi qui gouvernerai la barque dans toutes ces expéditions friandes.

La leçon, quelque dure qu'elle eût été la première fois, fut cependant mise, à plusieurs reprises, en pratique, car les plaintes qui s'étaient manifestées dès le commencement de la campagne, n'eurent que trop occasion de se renouveler dans le cours de la traversée, en

dépit de la rigueur du châtiment que le despotisme du chef avait imposé aux velléités d'indépendance de ses subordonnés ou, mieux encore, de ses victimes.

Un soir, cependant, où le cuisinier du bord avait jeté dans la soupe des petits pois trop durs à cuire ou qu'il avait fait cuire trop peu pour qu'ils pussent être mangés, l'équipage osa murmurer contre l'excessive *coriacité* du légume irréductible qui faisait balle, et que M. le coq lui avait servi sous la trompeuse dénomination de petits pois verts.

— Ce mauvais marmiton, s'écriaient les uns, nous aura sans doute envoyé dans la chaudière une livre de gros plomb de chasse, n° 1, en guise des pois qu'on lui aura donnés à la cambuse. C'est à la Sainte-Barbe ou dans un parc à boulets que l'on trouve ordinairement de ces légumes-là.

— Ah! voyez-vous, reprenaient les autres, c'est qu'il aura voulu nous distribuer du

plomb de chasse pour tuer les cailles rôties que le capitaine nous a promis de nous faire manger à la première plainte.

— C'est donc de la mitraille qu'il veut nous faire avaler à présent, pour que nous lui fassions...

— Et encore, si nous pouvions lui envoyer cette mitraille par le nez, au lieu de nous la mettre dans l'estomac?

Vire-Vent-Dragué, par malheur, entendit ces clameurs séditieuses, et, sans trop calculer le danger que pourrait avoir pour lui-même la spontanéité d'une répression sévère, il ne songea qu'au moyen de punir de suite ce commencement de révolte.

— Embarque les plus goulus dans la chaloupe! s'écria-t-il. Nous allons chercher des petits pois au marché de la Haye, pour vous les faire manger au sucre.

La brise, en ce moment, était forte, la mer houleuse et l'horison *emboucaillé* de gros et

gras nuages, comme disent les météréologistes du gaillard d'avant. Le brick fut mis en panne pour qu'on pût débarquer la chaloupe, qui ne parvint à être amenée le long du bord qu'au prix des plus longs et des plus pénibles efforts. Cette opération difficile faite, Vire-Vent-Drague se jette dans l'embarcation, où il ordonne aux plus récalcitrans de le suivre. Le canot part, s'éloigne entre les lames blanchissantes, du brick qui continue à rester en travers sur les mobiles montagnes d'eau qui le balottent en mugissant et en se brisant autour de lui. Au bout d'une heure de lutte impuissante contre les vagues, qui grossissent aux approches de la nuit, la chaloupe revient à bord, sans avoir pu réussir à gagner le marché où se vendaient les petits pois que l'obstiné capitaine s'était entêté à faire chercher à ses infortunés canotiers.

— Envoyez-nous les palans d'étai et de bout de vergue, s'écrie du fond de son em-

barcation, à moitié coulée, le capitaine, et virez à courir main sur main, ou je suis fichu et eux aussi !

Les bouts de vergue et les cayornes descendent et se balancent au fond de la chaloupe, que chaque lame colle brutalement contre le flanc du navire, mangé lui-même par la mer. On vire à courir à bord, pour enlever en l'air l'embarcation, qui se balance avec un effroyable effort sur les garans qui la supportent, en grinçant dans les poulies fatiguées. Mais, ô spectacle affreux ! une vague déferle, le navire s'incline violemment sur sa chaloupe, qu'il brise en mille pièces, et des cinq hommes qui montaient l'embarcation; qui a disparu en lambeaux sous leurs pieds et dans la vague, quatre hommes seuls sont parvenus à s'accrocher, sains et saufs, sur les chaînes de porte-haubans du brick..... Le cinquième, englouti sous la carène de la *Trop-Aimable-Jiulique*, ne reparut plus.....

C'était le capitaine Vire-Vent-Dragué.

— Quel malheur! s'écria tout haut et pour la forme, le second, dans le premier moment de stupeur.

— Quelle justice! se dit tout bas l'équipage, après un moment de réflexion.

Et le navire reprit paisiblement sa route pour Cadix, en filant dix nœuds à l'heure, lui qui, sous le commandement de son défunt capitaine, n'avait jamais filé que huit nœuds avec grand largue, belle mer et brise carabinée.

PARTIE ET REVANCHE.

LIST OF ABBREVIATIONS

Un mauvais petit sujet de Caen faisait le désespoir de sa famille, dont il était le fils unique, en s'obstinant à fuir les études qu'on lui imposait, pour aller rôder sans cesse sur les bords des rivages qu'on ne voulait pas qu'il approchât.

— Voyez, disait quelquefois à sa tremblante épouse le père du jeune Adolphe Gaffort, voyez, madame, les chagrins que nous prépare ce cruel enfant que nous avions demandé au ciel pour la gloire et le bonheur de nos vieux jours! Il ne rêve que la mer, les tempêtes et les combats, ce petit malheureux à qui j'aurais pu transmettre si aisément dans la magistrature la place honorable et paisible que je ne conservais que pour lui ménager dans le monde une position toute faite! Mais au lieu de suivre avec assiduité les cours qui lui sont si nécessaires, c'est parmi les pêcheurs qu'il va se cacher en nous dérobant le plus souvent la trace de ses imprudentes escapades. Dernièrement encore ne l'a-t-on pas trouvé fourré dans le fond d'une barque de la côte au moment où vous pleuriez depuis deux jours sa disparution et peut-être même sa mort? De qui donc peut-il tenir, je me le demande, ces goûts aventureux et

ce caractère indomptable que l'âge ne tendra probablement qu'à développer plus impérieusement dans sa mauvaise tête?

— Que voulez-vous, mon ami, répondit la sensible madame Gaffort, à M. le conseiller, son mari. Le grand père d'Adolphe était marin, et je crains bien que notre fils ne s'obstine à suivre, en dépit de toutes vos remontrances et de nos larmes, la carrière qu'a parcourue mon pauvre père.

— Alors si le sort est jeté et si la faiblesse que vous avez toujours eue pour lui a rendu sa résolution invincible, je ne vois plus qu'un parti à prendre; je le jette dans la marine consulaire, quelque dégoût que puisse m'inspirer le service de ce pouvoir bâtard qu'ils nomment encore aujourd'hui la *République française*.

— Mais vous savez bien qu'Adolphe ne veut pas s'engager au service de l'État!

— Que veut-il donc faire ce drôle à qui

rien de raisonnable et de régulier ne semble convenir?

— Je ne sais, mais il prétend faire son chemin sur mer sans être, dit-il, soumis à la volonté des chefs qu'on lui donneraient contre son gré.

— Ah! je comprends, maintenant; Monsieur s'est déjà mis à la mode et ne veut que de l'indépendance et de la liberté! voilà cependant les grands mots avec lesquels nos puissans réformateurs révolutionnaires ont égaré et infesté l'esprit de la jeunesse. Après avoir violemment brisé le joug salutaire des lois, ils n'ont pas même gardé le frein salutaire que l'on devait imposer à l'inexpérience et à l'audace par pitié pour elles-mêmes. Bel état social que celui qu'ils ont érigé sur les ruines ensanglantées de notre antique société! Ils veulent anoblir la condition humaine, et ils ne savent même pas conduire des enfans!

— Notre fils annonçait pourtant de si heureuses dispositions.

— Qui ont été gâtées, madame, je le répète, par l'air pestilentiel que la jeunesse respire depuis dix ans en France!

— Il a encore si bon cœur et il nous aime tant!

— Oui, sans doute qu'il nous aime, mais pour avoir peut-être le droit de ne pas respecter assez nos volontés; car c'est toujours ce que l'on dit aujourd'hui pour justifier la rébellion des enfans contre l'autorité paternelle; le mot même est devenu proverbe : *Bon cœur et mauvaise tête!* Pour moi, en dépit de la maxime à la mode, j'aimerais beaucoup mieux rencontrer chez les enfans un peu moins de sensibilité de cœur et un peu plus de docilité de caractère; car c'est beaucoup plus, à mon avis, par des devoirs qu'avec des émotions que doivent se gouverner les familles et les sociétés. Mais puisqu'il est à peu près con-

venu que M. votre fils n'en fera jamais qu'à sa tête, répétez-lui bien une fois pour toutes, madame, qu'il trouvera toujours en moi un père fort peu disposé à approuver les sottises que votre indulgence pour toutes ses fautes n'a que trop longtemps tolérées et l'on pourrait même ajouter encouragées.

Le jeune écolier récalcitrant contre lequel s'élevait ainsi la voix de la paternelle sollicitude, n'avait que trop souvent, au reste, donné lieu aux petites discussions conjugales qui, de temps à autre, venaient troubler légèrement la placidité ordinaire du ménage de M. le conseiller Gaffort. Emporté par le penchant irrésistible qu'il s'était senti pour la mer presque en sortant du berceau, M. Adolphe, au lieu de faire comme ses autres condisciples, l'école buissonnière dans les immenses prairies dont la ville de Caen est entourée, s'amusait à déserter ses classes pour aller demander aux pêcheurs de Ouistreham l'hos-

pitalité d'un jour à bord de leurs barques vagabondes; car, lorsqu'après avoir partagé au large les travaux de ses hôtes grossiers, il revenait au giron maternel, le teint hâlé et les vêtemens en lambeaux, sa mère, tout en reprochant à ce nouvel enfant prodigue les inquiétudes que lui causaient ses fréquentes absences, sa bonne mère s'empressait, les larmes aux yeux, de réparer le désordre de sa toilette pour que le déserteur pût se présenter le moins désavantageusement possible à l'inspection sévère que M. le conseillier ne manquait jamais de faire subir à son héritier à chacune de ses rentrées au logis.

Un soir, à la suite d'une de ces excursions fréquentes qui, cette fois, n'avait pas duré moins de deux jours et demi, le fugitif revint comme d'habitude, et pas cette fois avec l'humilité d'un coupable accablé du poids de sa faute, mais plutôt avec l'air d'un homme satisfait d'avoir rempli un devoir conscien-

cieux. Le marmot portait dans sa main encore toute gluante de goudron, une lettre qu'il remit fièrement à son père avant que celui-ci eût eu le temps d'ouvrir la bouche pour adresser au déserteur la verte semonce qu'il était habitué à lui faire entendre dans toutes les occasions semblables.

— Que signifie cette lettre, monsieur le vagabond? demanda solennellement le conseiller à son fils.

— Lisez, mon père, répondit sans s'émouvoir le tranquille messager.

— *A ma petite Henriette*, reprit le père en jetant les yeux sur la suscription de l'épître mystérieuse.

—Lisez toujours, vous dis-je? répéta Adolphe sans changer de contenance.

Le conseiller lut, sans trop deviner qu'il pouvait y avoir du commerce entre M. son fils *et la petite Henriette*.

« Ma chère petite fille,

» Ce billet te sera remis par un enfant qui » a vu ton malheureux père et qui m'a pro- » mis de t'embrasser bien tendrement pour » moi. Jusqu'ici je n'ai pas voulu rentrer en » France en abandonnant mes illustres com- » pagnons d'exil, et le devoir a encore parlé » plus fort que ma tendresse pour toi. Mais » bientôt peut-être, ma fille bien-aimée, je » pourrai te presser un instant dans mes bras » en exposant ma liberté, ou même ma tête, » s'il le faut, pour jouir, ne fût-ce qu'une » minute, de ce bonheur si longtemps, si ar- » demment désiré. J'ai cherché déjà, mais » inutilement encore, à mettre le pied sur le » rivage de l'endroit que tu habites... Lis ce » mot et brûle le papier qui le renferme; car » souviens-toi bien que la vie de ton père » dépend peut-être de ta circonspection.

» Adieu, mon Henriette chérie, sois bonne et » sage, soumise et prudente. Prie surtout » bien vivement le ciel pour ton bon papa » qui t'embrasse aussi tendrement qu'il t'aime » et qu'il t'aimera toujours...

« Comte DE M... »

— Eh bien! que signifie encore une fois tout cela? demanda de nouveau le conseiller à son fils, après avoir lu à haute voix ce billet.

— Tout cela signifie, reprit Adolphe, que c'est un émigré qui m'a confié ce papier pour que je le remisse en main propre à sa petite fille Henriette, qui se trouve, à ce qu'il m'a dit, en pension à Valognes.

— Pour *que je le remisse*, murmura entre ses dents M. Gaffort, je ne le croyais pas si habile en grammaire française. Il paraît même qu'il a appris en courant, quelques petites

choses sur ces bancs pour lesquels, cependant, il avait si peu d'affection. Mais comment, reprit d'un ton de voix plus élevé M. le conseiller, comment avez-vous pu voir cet émigré pour qu'il vous confiât la lettre qu'il vient d'adresser à cette demoiselle Henriette?

— Je l'ai vu à bord d'une frégate anglaise.

— A bord d'une frégate anglaise? répéta le père d'Adolphe effrayé... Vous mentez!

— Il a perdu la tête, le pauvre enfant, s'écria madame Gaffort.

— Je ne suis ni menteur ni fou, répondit le jeune homme; et, pour vous prouver que j'ai encore tout mon bon-sens et que je ne vous ai rien dit que la vérité, je vais vous rapporter l'aventure qui m'est arrivée depuis que j'ai quitté la maison, il y a aujourd'hui trois jours juste, comme vous le savez.

Adolphe se mit alors en train de rendre à ses parens un compte exact et détaillé de tous

les événemens qui expliquaient par quel enchaînement de circonstances il s'était touvé conduit à recevoir ce billet de la main d'un émigré et à bord d'une frégate ennemie.

Comme l'histoire de notre petit aventurier renfermait quelques incidens assez curieux, nous allons tâcher de la rappeler ici de notre mieux, en nous attachant à en retracer les faits, plutôt qu'à reproduire l'attrait piquant qu'une telle narration devait avoir dans la bouche du naïf et malin écolier.

Quelques heures après avoir, comme à son ordinaire, abandonné momentanément le foyer paternel pour aller courir sur les bords du rivage, M. Adolphe avait rencontré, à l'embouchure de l'Orne, là où l'eau douce de la rivière commence à se mêler aux flots agités de la mer, M. Adolphe, avons-nous dit, avait rencontré des pêcheurs qui se disposaient à faire voile pour passer et employer la nuit au large.

— Voulez-vous me prendre à bord de votre bateau pour mon travail ? avait demandé d'une voix ferme et enjouée le jeune volontaire au patron de la barque en appareillage.

— Ah ! c'est vous ? avait répondu le patron, en reconnaissant le luron pour le petit écolier qui rôdait sans cesse sur la côte des environs. Embarquez-vous et prenez l'aviron d'avant pour nous aider à sortir de la passe.

Et ce marché conclu entre les deux parties contractantes, M. Adolphe avait sauté sur le plus petit aviron du bateau, et le bateau s'était hâlé au large, diasnt adieu, pour toute la nuit, à la langue de terre derrière laquelle il était habitué à chercher un refuge en revenant au port.

Pendant quelques heures, la barque de pêche louvoya avec un joli frais de nord-est dans l'ouest de la baie de Caen. Vers dix heures du soir, on aperçut les îles Saint-Marcouf,

entre lesquelles on mouilla pour filer le long du bord les lignes de fond. Le temps continuait à être beau et la brise d'amont s'était éteinte avec les premières ombres de la nuit, sur la mer tranquille qu'on entendait gémir au loin en effleurant les bords paisibles de la baie environnante. Les pêcheurs, presque endormis sur leurs lignes, avaient depuis quelque temps cessé de causer entre eux, lorsque le patron du bateau, sortant le nez de la lourde capote dont il s'était enveloppé jusque par dessus la tête, crut entendre à une petite distance le bruit de plusieurs rames sonores, frappant l'onde à intervalles égaux...

— J'entends là des coups d'avirons ! s'écria le patron, et il me semble que le bruit approche...

Chacun prête attentivement l'oreille et tous les regards se portent dans la même direction en cherchant à percer les ténèbres au milieu desquelles la barque s'est cachée...

— C'est une embarcation qui nage sur nous, s'écrie Adolphe qui vient d'apercevoir, le premier, dans l'obscurité un point noir qui grossit à chaque seconde à ses petits yeux de lynx...

— C'est, ma foi, vrai, répond le patron, et ce petit mousse-là a une vue de chat pour la nuit...

Le canot ainsi découvert tombe sur la barque restée immobile. Les rames s'arrêtent en même temps : le brigadier, armé de sa gaffe, accroche le lourd bateau des pêcheurs... C'est un long canot anglais qui vient d'élonger la barque française.

— Que nous voulez-vous, messieurs? demanda le maître interdit aux visiteurs nocturnes qui l'ont abordé avec ce charmant sans-façon.

— Vous conduire à bord de notre frégate, lui répond l'officier qui commande le canot.

— Mais nous n'avons rien à vous donner,

reprend le patron. Nous n'avons même pas encore pêché tant seulement ce qui pourrait, comme on dit, faire mal à l'œil d'un chrétien.

— Peu nous importe : c'est l'ordre du commandant que nous exécutons. Levez votre grappin, amarrez-moi ce bout de touline sur votre avant et laissez-vous hâler comme je l'entendrai : c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le moment.

Il ne restait plus aux pêcheurs d'autre parti à prendre que celui de se résigner et d'accepter le bout d'amarre que l'officier venait de leur proposer si galamment : La barque remorquée par le canot anglais se trouva, en moins d'une heure, rendue le long d'une grande frégate noire qui, louvoyant nonchalamment sur ses trois huniers, paraissait être aussi tranquille à deux lieues des côtes de France que si elle avait été mouillée, par le

plus beau temps du monde, dans la rade de Plymouth ou dans celle de Portland.

En paraissant sur le gaillard d'arrière de la frégate ennemie, tous les pêcheurs furent interrogés par le commandant anglais. La physionomie intelligente et la mise assez recherchée du petit Adolphe, ayant fixé l'attention du capitaine de la frégate, le jeune volontaire fut invité avec le patron de la barque saisie à passer dans la grande chambre. Un beau monsieur vêtu en bourgeois adressa alors à nos deux prisonniers de guerre quelques questions sur la manière dont les côtes étaient gardées du côté de Cherbourg et sur le nombre des bâtimens de guerre qui se trouvaient en armement dans ce port militaire.

Le patron intimidé et craignant tout à la fois de se compromettre ou de se faire faire violence, se disposait à satisfaire de son mieux et par peur peut-être la curiosité de l'aimable inconnu,

lorsque M. Adolphe prenant la parole, répondit avec une assurance toute martiale au curieux que les forts de Cherbourg étaient armés jusqu'aux dents et qu'il y avait dans le port douze vaisseaux de ligne prêts à mettre à la voile au premier signal et à combattre vaillamment jusqu'à l'épuisement complet de leurs munitions.

— Pourquoi déguiser ainsi la vérité? reprit l'étranger avec douceur, quand nous savons par notre propre expérience, que l'on peut facilement descendre à terre chaque nuit, et qu'il n'existe qu'un vaisseau et une frégate dans les bassins de Cherbourg?

— Pourquoi déguiser la vérité? s'écria à ces mots le petit homme en oubliant tout ce qu'il y avait d'enfant en lui; parce qu'il vaut mieux mentir pour mon pays que de dire la vérité à l'ennemi.

— Mais, mon enfant, vous vous trompez, répliqua l'interrogateur. Je ne suis pas votre

ennemi : vous voyez en moi au contraire un bon et loyal Français comme vous promettez de l'être un jour.

— Oui, un bon Français pour les Anglais peut-être, et ce ne sera jamais comme ça que moi, je serai Français.

— Allons, je vois bien que vous êtes un petit républicain, vous. Mais le brave patron que voilà, nous donnera peut-être les renseignemens que vous me refusez avec une si injuste défiance.

— Si le patron ose ouvrir la bouche pour vous répondre, en arrivant à terre, pour peu que l'on ne me tue pas ici, je le dénonce au gouvernement.

— Eh bien! soit, mon petit monsieur; je vois qu'on n'obtiendra rien de satisfaisant de vous. Mais si, malgré votre mauvaise petite tête, un malheureux qui gémit depuis dix ans loin de sa patrie, vous confiait une lettre pour l'enfant qui seul lui fait

tenir à la vie, consentiriez-vous à vous charger de ce dépôt sacré ? Vous avez une mère, n'est-ce pas ?

— Oui, et une bien bonne mère encore! répondit l'enfant presque attendri.

— Eh bien ! consentez-vous à me rendre le service que j'implore de votre générosité et de votre piété filiale?

— Oui, si vous m'assurez que votre lettre ne contiendra rien contre le premier consul.

— Je vous la remettrai toute décachetée, pour plus de sûreté.

— En ce cas-là, monsieur, vous pouvez me la donner, et je vous promets à mon retour de la remettre à son adresse, aussi sûr que je m'appelle Adolphe Gaffort.

— Adolphe Gaffort ! dites-vous ?

— Oui, Gaffort, monsieur, c'est le nom de mon père.

— Et que fait monsieur votre père ?

— Mon père est dans la justice, et je pourrai

bien lui montrer votre lettre sans qu'il se fâche, allez ; car il pense exactement comme vous ; et moi pas comme lui.

— Et d'où vient que si jeune, vous ayez des idées si étranges et si opposées, d'après ce que vous me dites, à celles de votre famille ?

— C'est qu'on peut ne pas penser comme ceux qu'on est obligé de respecter, et que les opinions sont libres à tout âge, chez nous aujourd'hui.

— Il y paraît, répondit l'inconnu tout étonné de la précoce fermeté de caractère de M. Gaffort fils.

Puis après avoir ainsi mis fin à cet entretien, il se retira dans une cabine voisine pour écrire quelques mots, et quand sa lettre fut terminée, il la remit à Adolphe en lui disant :

— C'est de la discrétion que j'attends de vous et un service que vous demande un infortuné.

— Soyez sûr, monsieur l'émigré, qu'on me coupera plutôt la main que de m'arracher ce billet. Vous paraissez souffrir d'être avec les Anglais, et je ferai, soyez-en bien persuadé, votre commission, puisque c'est à votre fille que vous écrivez.

— Maintenant je vais prier le commandant de la frégate de vous laisser regagner la terre, et il ne me refusera pas, je crois, cette grâce; car il faut vous dire que je ne suis pas ici au service de l'étranger et que je ne me trouve que comme passager sur ce bâtiment qui a cru devoir un instant retenir votre barque à son bord.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux, dit en s'essuyant une larme le petit patriote Adolphe. Voulez-vous me permettre de vous donner la main?

— Bien mieux, mon jeune ami : embrassez-moi et n'oubliez pas de rendre ce baiser

à ma pauvre petite Henriette que vous, vous aurez le bonheur de voir bientôt !

Le bateau des pêcheurs, rendu à la liberté, s'échappa bientôt et le plus vîte qu'il put, de la frégate le long de laquelle il était resté deux heures captif. Mais quelque diligence qu'il lui fût possible de faire pour regagner son gîte, il ne parvînt, au grand déplaisir d'Adolphe, à rallier le bas de l'Orne que le surlendemain du jour où il avait quitté Ouistreham pour aller donner un coup de ligne dehors.

Adolphe n'avait pas plus tôt remis le pied à terre que, leste comme un lièvre et joyeux comme un sansonnet, il était accouru à Caen pour raconter à sa famille, inquiète de son absence, l'événement dont nous venons de retracer les détails. C'est au moment où notre petit héros était en train de faire verbalement à M. son père l'histoire de la lettre adressée à la petite Henriette, que nous l'avons laissé,

cherchant à se faire pardonner, en faveur de la bizarrerie de son aventure, la témérité de son imprudente escapade et la longueur de sa dernière disparition.

Le conseiller Gaffort, après avoir écouté avec un intérêt qu'il s'était vainement forcé de dissimuler, le récit de son maraud de fils, se montra beaucoup moins irrité de la faute commise par ce marmot, que préoccupé du moyen que l'on pourrait mettre en usage pour faire discrètement parvenir à mademoiselle Henriette la lettre qui lui était destinée. Cette demoiselle, dit le magistrat, se trouve dans un pensiounat à Valognes. Il faut pour agir avec circonspection qu'Adolphe m'accompagne et que je me rende sur les lieux où nous pourrons voir la fille de ce noble et malheureux émigré. C'est par nous et par nous seuls qu'elle doit être informée d'une circonstance qui pourrait nous compromettre si l'autorité, dont les yeux sont encore ouverts

sur les victimes de l'émigration, venait à soupçonner l'entrevue que ce petit imprudent a eu avec un personnage suspect, à bord d'un vaisseau ennemi.

— Partons donc pour Valognes sans plus tarder; et vous, monsieur le chevalier courtois, préparez-vous à offrir à l'héritière d'un proscrit, dont vous ne savez pas encore le nom de famille, le baiser qu'il vous a chargé de donner pour lui à sa noble et intéressante enfant.

M. Gaffort et Adolphe partirent le soir même à la recherche de la fille de l'émigré, àvec le seul indice que pouvait leur offrir la lettre qui, pour toute suscription, portait ces seuls mots : A ma petite Henriettte.

— Pourquoi donc aussi, répéta cinq à six fois pendant le trajet M. le conseiller à son fils, pourquoi, puisque tu te trouvais en présence de ce monsieur, ne lui avoir pas demandé son nom ?

— Ah ! c'est qu'écoutez donc, papa, répondait Adolphe, on ne pense jamais à tout, quand, pour la première fois, on se trouve surpris par les Anglais, comme je l'ai été... Mais une autre fois, je vous promets bien...

— Comment une autre fois? J'espère bien, monsieur le mauvais garnement, que jamais pareille chose ne vous arrivera. Avoir été jusqu'à dire à cet étranger que je pensais comme lui, et risquer de me compromettre par une si folle indiscrétion !

— Bah! laissez donc, papa ; avec des Anglais ça ne vous fera pas de mal, et à votre tribunal de Caen, ils n'en sauront jamais rien. Et puis, ne fallait-il pas rassurer ce pauvre monsieur sur le compte des gens à qui il venait livrer son secret ?

En arrivant à Valognes, le premier soin de M. Gaffort fut de s'enquérir timidement et en magistrat circonspect du lieu que pouvait habiter mademoiselle Henriette. La maî-

tresse de pension à laquelle il s'adressa d'abord, lui répondit qu'elle avait parmi ses jeunes pensionnaires mademoiselle Henriette de Marly, fille d'un comte attaché au service des princes exilés; et cette information, qui s'accordait au mieux avec les initiales Cte de M... que le conseiller avait remarquées au bas de la lettre dont il était porteur, l'engagea à demander une entrevue particulière avec la petite pensionnaire. Une enfant de neuf à dix ans, blonde et rose comme un séraphin, courut au-devant des deux inconnus qui venaient de prononcer son nom, et en jetant ses beaux yeux sur la lettre qu'on lui présentait, le pauvre petit ange s'écria, pleurant de joie:

— C'est papa qui m'écrit! oh! que je suis contente, c'est l'écriture de mon papa!

— Oui, mademoiselle, dit alors le grave conseiller, c'est M. votre père qui, lui-même, a remis à mon fils ce billet que vous avez entre

vos mains. Mais vous savez ce qu'il exige de vous?

A ces mots, l'aimable enfant, croyant qu'il s'agissait du baiser dont le petit Adolphe était chargé, tendit avec innocence sa jolie joue aux lèvres frémissantes du jeune messager.

— Allons, mon fils, dit le conseiller en souriant de la méprise, embrassez mademoiselle et acquittez-vous de l'agréable commission dont vous a honoré M. le comte de Marly.

Adolphe, tout interdit de la faveur qu'on lui accordait sans qu'il eût songé à la réclamer comme un droit, approcha gauchement sa bouche de la figure d'Henriette, et, sans oser à peine effleurer les roses de sa joue, il la baisa en rougissant de peur et en tremblant de honte.

— C'est bien, reprit Gaffort, mais il est un autre devoir à remplir, et M. le comte a eu le soin de vous le prescrire aussi : c'est de

brûler cette lettre qui pourrait compromettre ses amis.

— C'est vrai, répondit Henriette avec tristesse et soumission, toujours papa m'ordonne de brûler les lettres qu'il m'adresse. Tenez, monsieur, prenez celle-ci, car moi je ne pourrai jamais... Il en écrit si rarement !... mais il m'a fait dire cependant qu'il viendrait peut-être un jour me voir.

— Silence! mademoiselle, dit à voix basse et en alongeant les lèvres le prudent M. Gaffort ; sachez qu'il y va peut-être de la vie de M. votre père!...

Henriette se tut ; elle pleura. Ce premier entretien dura une heure, et, en quittant la jeune pensionnaire, M. Gaffort lui promit bien, pour la consoler un peu, de revenir de temps à autre la voir, sinon pour lui porter des nouvelles du comte de Marly, du moins pour lui parler encore de lui. En entendant son père prendre cet engagement, Adolphe,

pour donner une sanction énergique aux paroles de l'auteur de ses jours, s'écria :

— Soyez tranquille, ma petite demoiselle, moi je vous en porterai des nouvelles de votre papa, et je vous jure bien que si je le revois encore, je vous l'amènerai lui-même ici.

Nos deux visiteurs étaient à peine rendus sur le seuil de la porte du pensionnat qu'ils venaient de quitter pour reprendre la route de Caen, qu'Adolphe, échappant à la timidité qu'il avait éprouvée en face d'Henriette, se mit à dire en s'adressant à son père :

— Papa, savez-vous qu'elle est bien gentille cette petite !

— Cette petite? Et de qui donc voulez-vous parler ? demanda froidement M. Gaffort en jetant un œil sévère sur la physionomie égrillarde de M. son fils.

— Mais de cette petite Henriette, reprit sans se déconcerter le jeune écolier.

— Je ne me serais jamais douté, répliqua

le magistrat, que mademoiselle de Marly fût une petite fille pour un petit garçon comme vous. C'est, sans doute, ajouta l'austère observateur des convenances monarchiques, avec les matelots et les pêcheurs que vous fréquentez, que vous avez appris à parler le langage dont vous vous servez avec tant d'à-propos et de gentillesse?

— Il est vrai, mon père, qu'avec les pêcheurs on n'apprend pas à parler aussi bien que vous. Mais avec eux on apprend la seule chose que je veuille savoir, et tenez, s'il ne fallait que donner un bras ou une jambe pour obtenir de vous la permission d'être marin, vous me verriez vous sauter au cou pour vous remercier de votre bonté; car sans la mer, voyez-vous, il n'y aura jamais de plaisir, ni de repos pour moi; et j'aimerais mieux mourir de suite que de renoncer...

— Vous serez marin, monsieur, répondit M. Gaffort après un moment de silence et

de réflexion. Vous serez marin, puisque vous le voulez avec une persistance qui serait toujours plus forte que mon autorité et que les larmes même de votre mère... Mais si jamais le malheur faisait que vous ne trouvassiez que le désespoir et la mort dans la carrière où vous êtes résolu à vous jeter, rappelez-vous bien que c'est malgré mes remontrances les plus pressantes que vous vous êtes voué aux hasards et aux périls de la mer!...

— Oh! mon père, entendez-vous à une lieue d'ici la mer qui brise si doucement sur la grève! Tenez, c'est elle, l'entendez-vous qui vous remercie d'avoir donné votre consentement à mon mariage avec elle! Permettez, papa, que je vous embrasse aujourd'hui de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Sept ou huit années après son poétique hymen avec la mer, et malgré les orages qui de temps à autres étaient venus troubler cette intime union, le jeune Adolphe Gaffort était parvenu

à se faire une réputation dans le métier qu'il avait embrassé avec une si confiante ardeur. Matelot d'abord, officier ensuite et capitaine un peu plus tard, il avait réussi, à l'âge de vingt-quatre ans, par obtenir, à Cherbourg, le commandement d'un petit brick corsaire, l'un des plus fringans et des plus fins voiliers des écumeurs de la Manche. M. le conseiller, son père, qui, dans les premiers momens, avait le plus vivement combattu l'entraînement de son unique héritier pour la carrière maritime, avait fini par pardonner à l'élève marin, devenu capitaine renommé, sa désobéissance que celui-ci avait su faire oublier par quelque heureux succès; et toutes les fois que l'on parlait avec éloge du courage et de l'habileté du jeune capitaine, M. Gaffort, le magistrat, tressaillait presque d'orgueil d'avoir donné le jour à un fils qui avait réussi à jeter sur son nom une gloire qu'il aurait bien difficilement acquise peut-être

dans les luttes du palais, en suivant les routes ténébreuses de la magistrature de province.

Un soir, qu'à la suite d'une croisière assez productive sur les côtes d'Angleterre, notre beau capitaine rentrait à Cherbourg, à bord de son brick l'*Alarme*; les matelots en vigie sur le haut de ses mâts lui annoncèrent qu'on apercevait entre le navire et la terre du cap La Hague, un petit sloop qui semblait vouloir gagner le large. La brise était fraîche et la mer belle. Le capitaine Gaffort, par curiosité, par désœuvrement peut-être, plutôt que par nécessité, se mit à laisser courir sur le navire aperçu pour lui couper la route qu'il avait prise pour s'éloigner du rivage. Le sloop veut d'abord fuir : le corsaire le poursuit en lui barrant le chemin du large et en le forçant à longer la côte vers laquelle il le serre impitoyablement. Le pauvre bâtiment, épuisé de la lutte et se sentant pressé sous l'écoute

redoutable du brick, comme une faible alouette sous l'aile fatale d'un épervier, prit le parti de mettre en panne et d'attendre dans cette position toute passive, le choc inévitable de son persécuteur.

— Où allez-vous ainsi? demanda le capitaine Gaffort au patron du bateau qu'il tient sous sa volée.

— Nous allions à Granville, répond en français une voix grêle et pincée.

— Et où aviez-vous le cap tout-à-l'heure, quand vous couriez tribord-amures? ajoute l'insidieux interrogateur.

— Au *nord-nord oué* de la boussole, répond la même voix, après une minute d'hésitation et avec une assurance fort peu maritime.

A ces mots de *nord-nord-oué* et de *boussole*, articulés par une bouche très peu habituée à prononcer les termes les plus usuels du métier, tout l'équipage de l'*Alarme* se prit à rire de ce gros rire éclatant avec lequel les mate-

lots accueillent les consonnances qui jurent le plus avec l'euphonisme de leur langage pratique.

— Silence, les académiciens! s'écria alors le capitaine Gaffort d'un ton de voix propre à contenir dans de justes bornes l'hilarité des goguenards. Affalez à la mer le petit canot, et qu'on m'apporte à bord tout l'équipage de cette barque.

L'ordre ainsi donné se trouva exécuté en moins d'un demi-quart d'heure, et lorsqu'à la lueur des fanaux allumés sur le gaillard d'arrière du corsaire, le capitaine vit défiler devant lui les cinq hommes tremblans qui composaient le personnel du sloop capturé, il dit en frappant de la main droite l'épaule d'un de ses prisonniers : ,

— C'est à vous; mon brave, que je veux avoir affaire; descendons tous deux dans ma chambre, car j'ai, je crois, un mot à vous glisser à l'oreille.

Le prisonnier, tout interdit, ne sut d'abord qu'obéir à l'injonction du capitaine, et pendant qu'il descendait l'escalier de la chambre, le corsaire l'*Alarme* orienta ses voiles pour continuer sa route sur Cherbourg, entraînant avec lui le malheureux sloop sur lequel il avait si lestement mis la griffe.

Dès que l'étranger captif se trouva assis en face du capitaine, dans la cabine où il s'attendait à subir une interrogation en forme, Gaffort lui adressa ces mots :

— C'est sans doute vous, monsieur le comte de Marly, qui tout-à-l'heure avez répondu aux questions que j'adressais au patron de ce sloop anglais ?

— Oui, monsieur le capitaine, répondit le comte stupéfait. Mais pourrai-je savoir à quelle circonstance je dois l'honneur d'être connu de vous ?

— A l'avantage que vous avez de n'avoir pas comme moi changé de physionomie de-

puis le jour où je vous ai vu pour la première fois à bord de la frégate l'*Andromède*.

— Comment, il serait possible que vous fussiez...

— Cet enfant qui, il y a bientôt huit ans, fut assez heureux pour vous servir de messager auprès de mademoiselle votre fille.

— Ah! monsieur, combien je bénis la Providence de m'avoir fait tomber dans des mains aussi généreuses; car, je n'en saurais douter, vous êtes un honnête homme; ma fille m'a écrit tout ce que votre respectable famille a fait pour elle, et je suis certain d'avance que vous ne me livrerez pas à la vengeance de mes ennemis.

— Non, quoique vous soyez assez malheureux pour avoir pour ennemis les compatriotes chez lesquels vous auriez pu déjà trouver un asile et des amis. Mais je mettrai cependant mon indulgence pour vous à une condition.

— Laquelle, mo nsieur, qu'exigez-vous de moi ?

— L'aveu sincère des projets que vous avez conçus en vous embarquant à bord de ce sloop où je vous ai rencontré et fait prisonnier.

— Cet aveu ne sera ni difficile ni honteux à faire. Je m'étais embarqué sur ce smogleur anglais pour débarquer de nuit sur les côtes de Cherbourg, chez quelques amis sûrs qui m'avaient promis de me faire jouir du bonheur de revoir ma fille et de la presser un instant sur mon cœur.

— Vous m'assurez, monsieur le comte, que c'étaient là vos seules intentions ?

— Je ferai plus, monsieur le capitaine ; je vous jure, foi d'homme d'honneur, que je n'ai jamais eu d'autre intention en cherchant à mettre le pied sur le sol de ma patrie.

— Et pourquoi vous exposer ainsi à en-

freindre les lois de notre pays, quand vous pourriez réclamer votre rappel en France?

— Mon nom, vous l'ignorez sans doute, a été excepté de la liste d'amnistie, et le point d'honneur qui m'a conduit dans l'exil, sur les pas de nos princes proscrits, ne m'a pas permis de solliciter, avec une persistance que je croirais coupable, la faveur du rappel que l'on m'aurait refusée.

— Eh bien, monsieur, reprit Gaffort après une minute de recueillement, c'est moi qui vais me charger de votre rentrée, en attendant qu'il plaise au gouvernement de régulariser la mesure provisoire que nous allons d'abord prendre ensemble.

— Et par quel moyen parviendrez-vous à me débarquer sur la côte, sans danger pour moi et sans inconvénient pour vous?

— Vous allez prendre le nom d'un prisonnier d'Angleterre; il n'en manque pas à choisir, comme vous savez, de ces noms-là.

Vous direz que vous êtes... attendez, le capitaine Sauriet, renfermé depuis quatre ans dans les pontons de Chatam. Vous conterez qu'un smogleur ayant consenti à vous transporter en France après votre désertion du ponton, et moyennant une forte somme, vous vous trouviez sans papiers sur le point d'atteindre la côte, lorsque je vous ai rencontré avec mon corsaire. Moi-même je viendrai confirmer votre déposition...

— Et votre équipage?

— Il dira ce que je voudrai, et en croira ce qu'il pourra : il est depuis longtemps habitué à cela.

— Et ce sloop anglais que vous traînez à la remorque?

— J'ai déjà donné ordre de le larguer, comme une pièce de conviction embarrassante, et de le renvoyer en Angleterre avec les quatre hommes qui le montaient, et dont

nous n'entendrons plus parler, s'il plaît à Dieu.

— Et que pourrai-je faire jamais pour vous, généreux et brave jeune homme, pour vous prouver la reconnaissance dont vous me pénétrez le cœur?

— Oh, peu importe cela! C'est à mener notre barque à bon port qu'il faut nous occuper pour le moment, et puis une fois la barque solidement amarrée à terre et à l'abri du vent du large, nous ferons comme nous pourrons.

Le plan tracé par le capitaine Gaffort se trouva suivi et exécuté selon ses vœux et ses prévisions. Le comte de Marly, affublé du nom d'emprunt du capitaine Sauriet, soutint son rôle et joua son personnage avec ce naturel et cet aplomb qu'ont presque toujours les gens du monde qui ont appris dans l'exil à se conformer à toutes les conditions que la nécessité leur impose. Le lendemain de la

rentrée du corsaire l'*Alarme* à Cherbourg, mademoiselle Henriette de Marly, devenue une grande et belle personne de dix-sept ans, reçut l'avis que M. Gaffort père et sa dame arrivaient de Caen pour l'inviter à passer quelques jours chez eux.

Toutes ces dispositions prises par le capitaine et le comte à l'égard de la famille Gaffort et de mademoiselle Henriette, il fallut songer à se trouver à Caen au moment où la jeune pensionnaire de Valognes arriverait avec M. et madame Gaffort.

— J'en mourrai de joie, disait le comte à son compagnon de route, en lui parlant de sa prochaine entrevue avec sa fille. Oh! oui, je suis bien sûr que j'en mourrai, et c'est à vous que je devrai ce bonheur. Et ma pauvre Henriette, que dira-t-elle en me revoyant?

— J'ai bien recommandé à mon père et à ma mère de la préparer à vous revoir; car,

après une si longue absence, j'ai jugé qu'il serait dangereux de lui faire éprouver une émotion trop vive et trop inattendue.

— Brave jeune homme, comment pourrai-je jamais.....

— Ah! vous voilà encore, monsieur le comte, avec vos protestations de reconnaissance! Mais est-ce que tout cela ne doit pas se faire entre braves gens pour le seul plaisir de s'obliger? Et puis les marins, voyez-vous, c'est sans penser à malice, qu'ils sont serviables à l'occasion, quand surtout l'occasion se présente bien.

— Oui, vous avez raison, capitaine Adolphe..... Parlons d'autres choses; aussi bien que je pleure comme un enfant quand je pense à tout ce que vous avez fait si naïvement de bon pour moi... Dites-moi, mon Henriette est bien jolie, n'est-ce pas, grande et belle fille, et d'une tournure ravissante?

— Ah! ma foi, là-dessus, je ne saurais

trop vous donner des renseignemens bien positifs. Tout ce que je me rappelle, c'est que la première et la seule fois que je l'ai vue, et il y a près de huit ans de cela, c'était un petit ange pour la douceur et la figure, et même je vous dirai que tout *moussaillon* que j'étais alors, j'ennuyai pendant près de quinze jours mon père, à lui rabâcher que je me croyais amoureux de ce pauvre petit bijou de fillette.

— Capitaine, vous ne vous doutez pas du plaisir que vous me donner en me faisant cette confidence. Un père, voyez-vous, est toujours si enfant lui-même quand on lui parle des enfans qu'il chérit! Ah! un jour peut-être vous connaîtrez cet enfantillage-là!

— Moi! Dieu m'en préserve, monsieur le comte! c'est avec la mer que je me suis marié; et avec cette épouse-là, vous sentez bien qu'il n'y a guère moyen de devenir chef de

famille, et de se laisser aller jamais aux tendres faiblesses de la paternité.

Les deux voyageurs arrivèrent à Caen, l'un en se laissant partout reconnaître pour le jeune capitaine Adolphe Gaffort, commandant le corsaire *l'Alarme*, l'autre, en se cachant aux curieux sous le nom du capitaine Sauriet, récemment échappé des prisons d'Angleterre. Rendu en face de la maison du conseiller Gaffort, où il allait bientôt retrouver sa fille, sa belle et chère Henriette, le comte de Marly dit à son jeune guide, qui déjà avait frappé à la porte de son domicile :

— Mon ami, soutenez-moi, je vous en prie, les forces me manquent au moment où je touche de si près au bonheur que j'ai si longtemps désiré ; il me semble que j'entends déjà la voix d'Henriette.

— Allons, M. le comte, lui dit Adolphe,

voyons, ayons un peu de courage pour supporter ce bonheur-là !

Adolphe, en revoyant ses parens, sauta au cou de sa mère et presqu'aussitôt dans les bras de son père, avec cette précipitation de mouvement et cette énergie de cœur qu'ont les marins lorsqu'ils retrouvent, en revenant à terre, les objets de leurs plus vives affections. Le comte, pendant que la famille Gaffort se livrait à ces démonstrations de joie, était resté en extase devant Henriette tout émue et presque déjà tout en pleurs.

— M. le comte de Marly, s'écria le conseiller Gaffort en lui montrant la jeune personne, voilà votre fille.

Et à ces mots le comte ouvrit les bras à Henriette, et sans pouvoir prononcer une seule parole, le père et la fille s'élancèrent l'un vers l'autre, et le comte de Marly pressa enfin sur son sein consolé l'enfant pour la-

quelle il avait déjà exposé tant de fois sa vie.

Après ce premier moment de bonheur et d'ivresse, le comte, se tournant vers Adolphe, lui dit :

— Vous avez risqué, jeune homme, de compromettre votre avenir et votre existence pour moi. Aujourd'hui, que des jours meilleurs semblent renaître pour la France, comment reconnaître et récompenser les services que vous m'avez rendus ? Ma fille, en entrant dans le sein de votre famille, a retrouvé pendant mon absence une mère dans votre mère, et un père dans votre père. Vous n'avez encore pris, m'avez-vous assuré, aucun engagement, et votre cœur est libre. Je ne m'exposerai pas cependant, en vous proposant un parti que votre délicatesse pourrait vous porter à ne pas refuser, à contrarier le choix que vous pourrez faire un jour d'une épouse digne de vous ; mais si la femme que

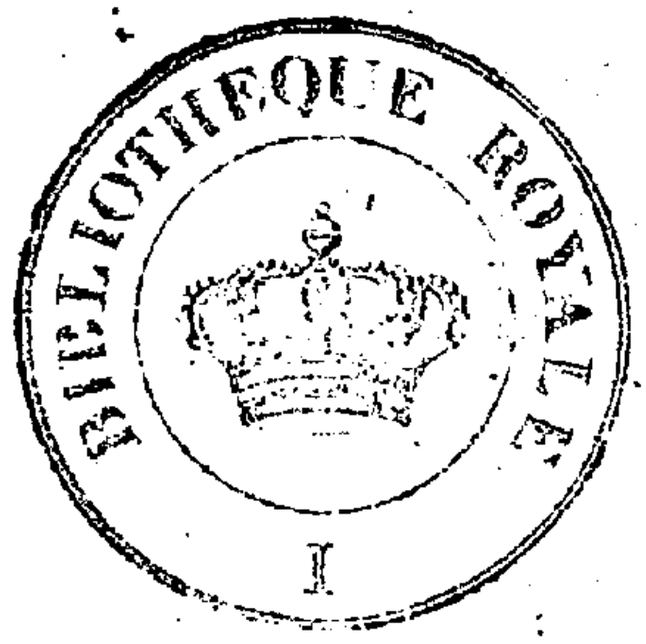
j'ai à vous proposer vous paraissait assez belle, assez riche et assez vertueuse pour assurer votre bonheur, croyez bien que rien au monde ne serait aussi doux pour moi que le plaisir que j'aurais à vous nommer aussi mon fils.

— Ah ! monsieur ! s'écria Adolphe hors de lui-même, n'achevez pas, de grace..... L'espoir que vous me donneriez serait trop cruellement acheté s'il pouvait en coûter quelque chose au cœur de mademoiselle votre fille pour obéir au devoir que vous lui auriez imposé en me choisissant pour votre gendre.

Henriette, en entendant ces mots, chercha en vain quelques paroles pour répondre à la défiance que semblait exprimer Adolphe. Trop émue pour parler, elle se sentait assez forte pour manifester par un geste le sentiment qui l'agitait, et s'avançant vers Adolphe, le sourire sur les lèvres et la joie dans

les yeux, elle lui présenta sa main en attirant le jeune marin dans les bras de son père.

— C'est bien cela, dit en contemplant ce délicieux tableau le conseiller Gaffort. La Providence avait probablement décidé dans ses immuables décrets qu'il en serait ainsi.... Puis s'adressant à madame Gaffort, qui sanglottait d'attendrissement dans un coin du salon : — Qui nous aurait jamais dit, madame, ajouta le magistrat, qu'un jour ce petit mauvais sujet nous donnerait tant de motifs de contentement ? Ah ! madame, qu'on a bien raison de répéter qu'il ne faut jamais désespérer de Dieu ni de la jeunesse.



TABLE

Du premier volume.

Le commandant Catruchon. . . . . Pag. 1

Une Journée d'Armateur. 105

Le Maître de Mathématiques. 165

Vire-vent-Drague 225

Partie et Revanche. 259

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

H. H. Lewis